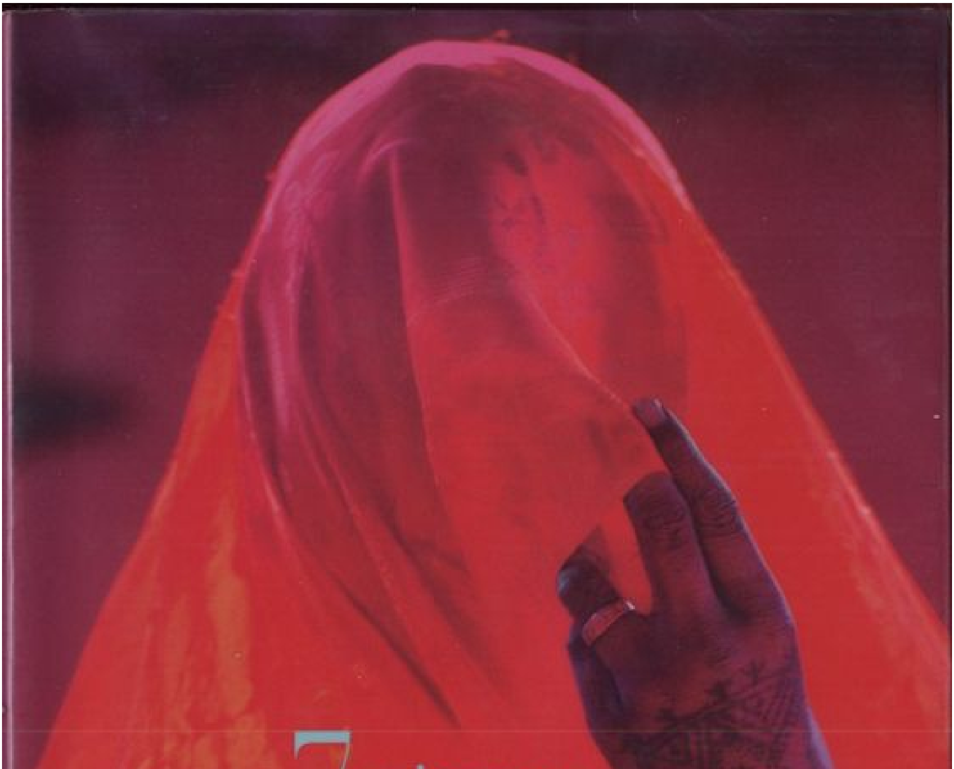

7 pierres pour la femme adultère

Vénus Khoury-Ghata

MERCVRE DE FRANCE

VÉNUS KHOURY-GHATA

Sept pierres pour la femme adultère

ROMAN

MERCURE DE France, 2007

Team AlexandriZ Forum
Réalisé pour le forum par
Un Alexandrien
http://forum.teamalexandriz.org

Un matelas, une marmite, une chèvre.

Elle les cédera aux gens de Khouf sans le moindre regret, sa seule inquiétude concerne les pierres entassées sur la place pour elle.

Rien que pour elle.

Laquelle de ces pierres l'atteindra en premier ?

Laquelle l'achèvera ?

Le matelas, la marmite, la chèvre, elle les gardera jusqu'au moment ultime. Le cheikh l'a promis. Le cheikh n'a qu'une parole.

Après, arrivera ce qui arrivera.

Le matelas, la marmite, la chèvre allant entre d'autres mains, elle se demande si ses jambes pourront la porter jusqu'au tumulus de pierres ou s'il faudra la traîner sur le sentier rougi par le soleil du couchant, puisque les lapidations ont toujours lieu à cette heure.

Un matelas de laine de mérinos, une marmite riche d'une suie centenaire, une chèvre haute sur pattes, c'est tout ce qu'elle laissera derrière elle, quand les hommes de Khouf l'extirperont de force de derrière sa haie pour la bousculer vers la place face au batteur de tambour qui annoncera sa mise à mort par trois coups rapides comme le soleil pressé de disparaître derrière la montagne.

Les pierres fendront l'air pendant que les femmes s'empareront de son matelas, de sa marmite et de sa chèvre, dormant sur le premier, faisant leur feu sous la deuxième, trayant la troisième qui ruera contre la haie à la vue de sa propriétaire poussée vers la place, le tambour et le soleil couchant. Pour l'instant, la fatwa qui pèse sur elle n'a rien changé à sa vie. Elle continue à posséder le même matelas, la même marmite et la même chèvre. C'est à l'intérieur d'elle-même que s'opère le changement, quand elle se demande quelle forme prendra sa douleur et si elle aura mal quand elle sera morte. Problème qu'elle s'interdit d'évoquer pour ne pas être effrayée le moment venu.

Une question entraînant l'autre, elle n'a qu'un seul regret : celui de n'avoir jamais su pourquoi la lune rétrécit puis s'élargit au cours du même mois alors que le soleil reste le même.

Chapitre 1

Ses fils partis et le village lui ayant tourné le dos, Noor a cessé d'avoir ses menstrues, cessé de faire son ménage et de se laver. Elle se veut aussi délabrée que sa masure, que ses murs qui s'effritent par manque d'entretien. Le soir, quand la vigilance se relâche autour d'elle, elle appelle Zahi, Zad, Zein, sûre que l'écho les lui rendra. Zahi, Zad, Zein, les trois noms, faute de voie pour les acheminer, reviennent à sa bouche avant de s'émietter sur le sol. Noor se sent aussi sèche que les feuilles flétries qui collent à ses semelles, que son puits déserté par l'eau. Elle s'alimente le moins possible, ne fait plus de feu pour chasser le froid accumulé sous sa peau, s'attache à ne rien modifier autour d'elle, à ne pas faire crier la chaise quand elle la déplace et à fixer dans sa tête l'emplacement de son tapis de prière pour se sentir accompagnée lorsqu'ils l'emmèneront sur la place à l'heure où le soleil happé par la montagne devient aussi petit qu'une noix. Ils viendront accompagnés d'enfants et de chiens teigneux qui s'en prendront à sa chèvre, utile pour le repas traditionnel prévu d'avance. Ils mangeront après avoir lancé les sept premières pierres appelées les salvatrices. Sept, répète-t-elle en s'aidant de ses doigts. Sept, comme les jours de la semaine, comme les cailloux qui fixent le toit de la réserve. Sept pierres pour fêler sa tête comme une grenade mûrie au soleil de l'été.

Elle les attendra sans vraiment les attendre, tâchera de ne pas paniquer lorsqu'ils surgiront derrière son figuier de Barbarie, de ne pas leur en vouloir puisqu'ils mettront fin à sa nostalgie et à son manque de Zahi, Zad, Zein, jamais aperçus depuis qu'elle ne compte plus les jours. De son seuil, elle a uniquement vue sur les terres rouges livrées aux disputes sanglantes entre vent et sable qui s'empoignent pour un bout de ronce, un bout de rien. Un sable et un vent rouges comme la langue du Chaytan et qui déteignent sur tout ce qui est à leur portée.

Rouge le pelage de sa chèvre pourtant blanche à l'origine, rouge son drap étendu sur sa haie, rouges ses cheveux crissants comme fanes de maïs. Sable et vent sont porteurs de menaces depuis qu'il lui est interdit de s'aventurer sur le douar. Tout lui est menace depuis la fatwa.

Le brouillard craché par la montagne est une horde de loups

qui rampent ventre à terre dans sa direction. Le bruit d'un avion survolant le sommeil du désert est une vague géante, alors que la mer est à l'autre bout du pays, sept villages l'en séparent. Ce n'était qu'hallucination lorsque, une fois, elle crut l'avoir repérée de son toit. La ligne grisâtre qu'elle avait prise pour une vague n'était qu'une route asphaltée, la seule qui relie le littoral au désert.

Outre son espace, la fatwa rétrécit sa vie. Quarante jours a décidé le cheikh à compter de la nuit où elle s'était ouverte à l'homme qui l'avait saillie sous le nez du khamsin qui criait dans tous les interstices, même dans sa fente de femme souillée par un étranger.

Inutile de lui demander s'il l'aimait, elle te répond par une autre question : « Le soc aime-t-il le sillon ? »

Plus de trois saisons qu'aucun homme ne l'avait approchée. Parti avec sa propre nièce, son mari lui avait laissé les murs et les enfants, qu'elle enfermait les uns dans les autres quand le khamsin mordait à pleines dents leurs petits corps et la chair épaisse du figuier de Barbarie. Inutile de lui crier dessus, sourd comme il est, conclut-elle d'un ton évident. Son regard confiant devient soupçonneux. Elle se méfie, regrette de s'être confiée.

— C'est pour écrire mon histoire dans un livre que tu t'intéresses à moi ?

Elle te tourne le dos, se penche sur une bassine remplie de vêtements sales, frotte avec rage encolures, manches. Tu t'accroupis à côté d'elle et lui expliques que tu es là pour l'aider à faire lever la fatwa. Mais elle ne te croit pas. Voyant que tu insistes, elle renverse d'un geste brusque l'eau boueuse sur tes pieds puis te lance un linge pour te sécher. La traînée de sang sur ta peau t'arrache un cri. Elle te reprend le chiffon, le déplie, marmonne une prière tout en fixant de ses yeux froids la bouillie sanguinolente.

Sa colère tombe d'un coup. Elle te doit une explication et te désigne du menton l'aiguille à tricoter métallique. Des fils de laine tissés en rangs serrés pendent à sa jumelle.

Deux aiguilles pour tricoter un foulard pour l'hiver, une aiguille pour détricoter l'enfant à naître, penses-tu horrifiée.

— Tu ne veux tout de même pas que je le garde, proteste-t-elle véhémente. Mieux vaut qu'il parte avant. Les pierres n'ont pas de cœur, elles ne font pas la différence entre un adulte et un enfant.

— Parce que tu es enceinte ?

— Peut-être oui, peut-être non. J'ai devancé les choses.

— Tu risques une septicémie, l'empoisonnement, la mort.

— Tant mieux pour les poules, les pierres sur la place vont chasser les renards.

Tu lui demandes si elle se souvient de la date de son viol.

— Tu veux dire quand il a fait venir mon dos et qu'il m'a fait jouir ?

Son index pointé sur sa tempe, elle réfléchit avant de secouer la tête d'un air désolé. Elle ne sait plus quelle nuit au juste. Ne se rappelle que du khamsin et du chat qui n'était pas rentré. Zahi, Zad, Zein le réclamaient.

Son litham sur le visage, elle a fouillé tout le douar, miaulé pour qu'il reconnaisse sa voix, le chat n'avait pas de nom, miaulé et marché contre le vent qui la ramenait tout le temps en arrière. Fatiguée, elle s'est adossée au mur de la briqueterie, serait restée là à avaler des aiguilles de feu si une jeep ne s'était arrêtée.

— L'homme m'a fait signe de monter.

— Puis il t'a violée.

— Il m'a pénétrée comme si j'étais sa femme avant de me ramener chez moi sans le chat. Zahi, Zad, Zein l'ont vu et ont tout raconté à Moha.

Accroupie sur ses jambes maigres, elle scrute ton visage :

— Dis-le que je suis une *gahba.*

Je n'en sais rien est ta réponse, alors que tu aurais voulu lui dire qu'elle n'est qu'une idiote, la reine des idiotes.

Elle dit que Moha lui a repris ses fils mais lui a laissé la maison qu'il reprendra après…

Puis cette phrase qui te sidère :

— Les *gahba,* on les tue à coups de pierres.

Noor persiste et signe.

Est-ce la voix du cheikh qui parle dans sa bouche ou la sienne venue de son ventre qui s'est ouvert à l'étranger ?

— Les hommes sont des chiens, les hommes sont des chiens, psalmodie-t-elle en se balançant d'avant en arrière.

— Est-il revenu le lendemain ?

— Il revient toutes les nuits qu'il fait nuit, mais dans mes rêves. Je l'entends miauler derrière la porte. J'ouvre. Il n'y a personne.

Tu lui parles de l'homme, elle te parle du chat. Tu veux sauver sa tête et elle s'acharne à te démontrer qu'il n'y a jamais eu de viol. Elle le voulait.

— C’est les Français qui t’envoient ? te lance-t-elle d’un ton rageur. De l’eau sur une pierre brûlante. Un kilo de farine, un kilo de sucre, un kilo de riz et une couverture. Un os jeté à un chien. Les humanitaires n’ont jamais serré la moindre main, jamais trempé leur pain dans une de nos assiettes, ni marié une de nos filles. Ils passent plus vite que le *wakwak*, un oiseau de rien.

Se tournant vers toi, elle te demande si tu as jamais mangé des feuilles de cactus cuites à l’étouffée, n’attend pas ta réponse, t’explique qu’il suffit de les découper en lamelles comme des haricots, les faire cuire avec de l’huile et de l’oignon pour avoir un plat de sultan.

Tu t’attendais à une femme désespérée à l’idée d’être lapidée et tu découvres un chef cuisinier soucieux de partager ses recettes.

— Vous ne comprenez rien à notre nourriture, rien à nos coutumes, s’exalte-t-elle. J’ai trahi mon sang, je dois donc payer. Inutile de vous démener pour moi, et chaque chose en son temps. Ce n’est pas demain qu’ils vont me jeter leurs pierres, la terre durcie par la sécheresse rechigne à être creusée pour le moment.

Te voyant désemparée, elle se radoucit et t’annonce que tout n’est pas perdu, que la fatwa ne sera peut-être pas appliquée. Quelqu’un devancera les choses : oncle, cousin, neveu. Il faut bien qu’on se charge de laver l’honneur de la famille.

— Morte, je serai aussi irréprochable que les autres. Sans la moindre poussière sur ma semelle. J’aurai même droit à la *Fatiha* mais pas aux *chawaheds* réservés aux croyants.

— C’est quoi les chawaheds ?

Elle est étonnée que tu ne le saches pas et te l’explique comme on récite une leçon.

— Les chawaheds, c’est les deux pierres dirigées vers La Mecque, la première marque l’emplacement de la tête du défunt, la seconde celui de ses pieds. Les femmes lapidées n’y ont pas droit alors qu’elles ont un avantage sur ceux qui meurent de leur propre mort. Coupées sans préavis de ce monde, elles reviennent comme elles étaient parties sur le lieu de leur souffrance, entrent dans tout ce qu’elles ont laissé derrière elles, enfant en bas âge, pot de basilic, tapis de prière.

Elle te parle d’une Zahia enterrée à ras de sol, faute de bras pour creuser profond, retournée chez elle sans forcer la moindre serrure ou claquer la porte, et qui a repris le tissage du tapis interrompu par l’arrivée du cheikh, du tambour et qui, pour les narguer et marquer son retour, a changé de couleur de fil, le vert

remplacé par le même rouge que son sang qui n'avait pas encore séché sur la place. Son mari fut le premier à remarquer le changement. Il fallait être aveugle pour ne pas voir la différence et le nouveau motif inconnu à Khouf. Le dragon qui avale la lune venait de Chine où Zahia n'avait jamais mis les pieds.

Voyant deux chawaheds sur la tombe de la lapidée, le gardien du cimetière criait à la profanation ; comment a-t-elle pu, morte comme elle était, déplacer deux pierres enfoncées dans la terre pour les replacer sur sa tête et ses pieds ?

Depuis dix ans, l'histoire de Zahia alimente les veillées.

Noor en parle avec envie, aimerait avoir son destin rien que pour pouvoir jouir du privilège accordé aux seuls croyants, et revenir chez elle, le temps de donner à manger à sa chèvre, arroser son basilic. Le figuier de Barbarie est assez grand pour se débrouiller tout seul.

Tu te lèves, prête à t'en aller, mais elle te retient par la manche, elle a une question à te poser, la même que tout à l'heure :

— C'est pour écrire un livre que tu es là ? Et pourquoi ne pas écrire sur toi ? Personne ne te connaît à Khouf. Qu'est-ce qui t'amène dans le dernier village du monde alors que tu aurais pu t'installer en ville dans une vraie maison, fréquenter des femmes qui possèdent des casseroles brillantes comme des miroirs, pas des marmites habillées de *chehtar,* des femmes qui ont des machines pour tout faire, laver, repasser, cuisiner, même pour coudre des linceuls.

Consciente d'avoir été trop bavarde, elle se tait. Son regard suspicieux te détaille de la tête aux pieds. Puis cette phrase qui te scie le cœur :

— Qui sait si tu n'es pas l'amie du cheikh et du kadi ? Qu'ils te paient pour me soutirer des confidences ?

Soudain, tu réalises que tu ne connais pas son nom, pas plus qu'elle-même ne connaissait le nom du chat emporté par le khamsin. « Va voir la femme qui va être lapidée, essaie de lui être utile », t'a dit le docteur Paul qui dirige le Centre.

— Noor. On m'appelle Noor.

Elle l'a dit dans un souffle.

« Lumière », tu traduis avec ta manie de faire voyager les mots entre ta langue maternelle et le français appris dans les livres. Sans lui avouer que ton affectation tu ne la dois pas à tes

connaissances en humanitaire mais au départ d'un homme aimé, chassé de chez lui après que sa femme eut découvert votre liaison et à un chat écrasé sous les pneus du camion de ramassage des ordures ménagères. La nuit t'avait trouvée une bêche à la main, creusant un trou dans ton jardin pour y enfouir la petite boule de poil blanc avec tes larmes de femme abandonnée.

La porte refermée derrière lui, tu avais chaussé ses lunettes oubliées sur ta table de nuit, curieuse de découvrir l'image qu'il avait de toi. La fille reflétée par le miroir n'était ni belle ni laide, ni grande ni petite, ni grosse ni maigre. La moyenne en tout. Pas de quoi être recalée. Ni mériter les félicitations du jury, t'étais-tu dit, et tu avais retourné le miroir face au mur.

La peur de te retrouver seule t'avait poussée vers le Centre d'aide aux pays sinistrés. Partir avant l'hiver pour ne pas voir la pluie mouiller la petite tombe et ne pas sentir l'odeur du tabac au miel qui imprègne tes draps.

Les bénévoles étant les bienvenus, tu partais le lendemain.

Direction un petit village en bordure du désert parce que ta vie était déserte, un pays affamé parce que tu n'arrivais pas à ingurgiter quoi que ce soit. Une terre frappée de sécheresse à cause de tes larmes ? Tu devrais convaincre les autochtones qu'ils ne mourraient ni de soif ni de faim tant que « France Aide » s'occuperait d'eux.

Ton billet d'avion en main, ils t'ont mise en garde contre toute implication dans la vie privée des gens et toute intervention dans leurs coutumes tribales ou religieuses.

Arrivée à Khouf après une journée de voyage entre avion et bus, tu as décidé de ne confier tes problèmes à personne. Pourtant, voilà que tu les déballes devant une femme qui comprend un mot sur trois de ce que tu dis et qui est mille fois plus à plaindre que toi. Tu lui décris ton angoisse dans ses moindres détails quand la nuit avait transformé ton jardin en masse sombre et qu'à travers la baie vitrée s'était profilée la silhouette longiligne de ton amant et celle ronde du chat, le premier te faisant signe de le rejoindre, le second miaulant pour que tu lui ouvres. Et comment, croyant leur ouvrir, tu avais ouvert au vent et à l'obscurité.

Tu pleures devant elle qui ne sait pas pleurer et qui triture ses mains, honteuse de ne pouvoir te consoler. Elle parle lentement sans te regarder et les mots qui sortent de ses lèvres brunes s'alignent comme soldats de plomb pour un éventuel jeu.

Elle a du mal à croire que ce sont les femmes qui répudient

dans ton pays, que les hommes puissent être chassés de leur lit, jetés dans la rue et que personne ne trouve rien à y redire.

— Dieu merci ! fait-elle en se tapant la poitrine d'un poing fervent. Nos hommes sont peut-être sales, paresseux, fornicateurs mais ils se conduisent en hommes. Le droit de répudier leur appartient depuis que le monde est monde, quitte à nous reprendre s'ils en ont envie, et si tout se fait dans les règles. L'épouse répudiée revient chez son mari après un passage obligatoire sous un autre. « De sous Ahmed à sous Ali, puis de nouveau sous Ahmed », note le cheikh dans son registre et le problème est résolu. Yoyouyouyouyou, les voilà remariés comme avant.

— Pourquoi dis-tu « de sous Ahmed à sous Ali » ?

Ta question la fait pouffer de rire. C'est tout juste si elle ne te traite pas de *maboula.* Et c'est d'un ton docte qu'elle t'explique qu'en amour l'homme est toujours en haut, la femme en bas.

— Il la chevauche.

— Jamais l'inverse ? oses-tu.

— Jamais.

Ton catégorique.

Il faut respecter les traditions. Tout est écrit dans les livres. Rien n'est laissé au hasard par celui qui a créé toutes choses : les montagnes en haut, les déserts en bas, l'aigle en haut, le serpent en bas, les nuages en haut, le brouillard en bas. Sans compter le cheikh, l'œil d'Allah au douar, et sa liste d'interdits ; celui qui les enfreint sera bien attrapé le jour du grand jugement.

Te voyant debout prête à partir, son regard fait le tour de sa cahute, s'arrête sur une louche suspendue à un clou ; elle l'arrache et te la tend. Elle est à toi, un cadeau pour te prouver son amitié. Tu en as plus besoin qu'elle qui ne cuisine plus depuis que son mari lui a volé ses trois fils. Elle te pousse dehors. Elle va faire le ménage maintenant qu'elle a une amie au douar. Il faut que tout soit net après son départ sinon les femmes médiront d'elle. Son âme en souffrira. Elle va balayer, arroser le sol en terre battue, puis ramasser les branches cassées dans son jardin, faire un feu visible de tout le désert, nettoyer la cage maintenant qu'elle n'a plus de poules et que son mari s'est emparé de son coq, traire la chèvre, donner son lait aux pauvres. Noor ne peut rien avaler. Noor ne veut rien garder, rien laisser derrière elle.

De retour au Centre ton regard survole les toits bas qui

semblent ramper ventre à terre, et Khouf t'apparaît coincé entre montagne et désert, Khouf, cercueil étroit couleur ocre. Serpent de sable au dos craquelé par la sécheresse. Serpent plongé dans une grande torpeur.

Chapitre 2

La nuit, dans ta chambre meublée d'un lit étroit et d'une chaise, tu penses à Noor qui attend avec calme son exécution prévue dans les quarante jours. Elle aurait déjà été lapidée si la terre durcie par la sécheresse ne résistait pas aux pelles. Le vent glacial depuis ce soir fait espérer la pluie, mais il semble se suffire à lui-même, pas un seul nuage ne l'accompagne. Vent qui souffle dans toutes les directions, plie les palmiers jusqu'à terre, piétine les arbres démunis du moindre feuillage, du moindre fruit. Aussi stériles que toi qui faisais exprès de ne pas te protéger, sachant qu'une grossesse aurait poussé ton amant à divorcer pour vivre avec toi. Désir soudain de le toucher, de humer sa peau. Ton regard scrute la route sinueuse qui mène au douar. Il va bientôt apparaître, ton ventre l'attend. Tu le presses des deux mains pour en arrêter les spasmes. Le vent qui tourne en rond n'est pas fiable, t'a dit Amina qui changeait tes draps. Il survolte la chair et fait croire aux femmes seules qu'un homme lourd de désir est sur le point de frapper à leur porte. Un vent pareil en tout point au khamsin, mais qui a troqué son feu contre des glaçons. À la fois belliqueux et généreux, capable de tous les excès, des bons comme des mauvais, il peut durer trois ou trente jours. Le vent à quatre roues comme l'appellent les chameliers. Il a la force d'un coup de poing, d'un marteau brandi par un géant. Il décape les montagnes, rajeunit les rochers mais vieillit la plaine et les femmes.

L'amant parti avec sa valise, et, réalisant que tu ne le reverras plus, tu t'es sentie soudain vieille. Vieille et enragée, capable de mordre la porte refermée derrière lui, les mottes de terre soulevées par ta pelle creusant une tombe entre sauge et jasmin. Un homme et un chat se sont relayés dans ta couche pendant un an. Le premier absent, le second s'emparait de la place et mettait en marche sa machine à ronronner. Le bruit s'échappant du petit museau pareil à celui d'un narguilé. Tu rêvais de palais ottoman et de sultan, tu en étais la favorite.

« Tu n'aimes que ce qui est éphémère, t'a reproché un jour une amie, les hommes mariés et les chats de race. Prends un bâtard la prochaine fois. » Sans préciser s'il s'agissait de l'homme ou du chat.

Le trou comblé par la terre sur la terre, tu as fui. Tu préférais ne pas regarder ton problème dans les yeux et laisser le temps arranger le temps.

Douloureuse comme tu l'es, tu ne seras d'aucune aide pour Noor, ni pour les gens de Khouf. Une matinée passée à l'accueil t'a suffi pour comprendre que tu es aussi démunie qu'eux. Tu as rabroué la vieille Jalila parce qu'elle préfère la farine de blé à celle de maïs que son estomac ne peut digérer et tu as fait la sourde oreille aux vociférations d'un géant nanti de trois épouses et de douze enfants qui réclamait trois fois plus de farine, de sucre et de riz que les autres.

Tu admires la patience du docteur Paul qui administre le Centre, soigne les malades, écoute les récriminations des insatisfaits sans s'énerver. Médecin de village, il a repris du service à l'âge où d'autres se coulent dans une retraite confortable. Un saint homme en terre maudite par Dieu. Son regard de myope s'irise d'étincelles à la vue des enfants, de n'importe quel enfant. Rachitiques, sales, ventre ballonné, crâne volumineux sur corps réduit à un squelette, il les trouve beaux, les ausculte, ébouriffe des cheveux jamais lavés, leur fait ingurgiter des aliments liquides avant de leur donner un biscuit, une tablette de chocolat ou un morceau de viande bouillie quand un paysan accepte de vendre sa vieille vache aux humanitaires. Les mères l'appellent « Hakim », le sage en arabe. Leurs jambes grêles incapables de les porter, les enfants assis le long d'un mur ne le quittent pas des yeux ; leurs paupières épuisées ne cillant jamais, ils fixent à travers lui un paysage déserté par les oiseaux, même par les sauterelles, car seuls les reptiles trouvent de quoi se sustenter dans cette terre qui se gave de caillasse et de chardon.

Inutile de faire des efforts, la misère réelle des habitants de Khouf te renvoie à tes petites misères. Le départ de ton amant, la mort de ton chat ont rétréci ton cœur. Tu n'es pas prête à donner et encore moins à recevoir. Tu te détournes quand une mère te remercie. Tu retires ta main quand un vieil homme cherche à l'embrasser. Les sacs de sucre, de riz, de farine que tu donnes ne viennent pas de toi. Tu rejettes tout en bloc, les êtres et les lieux. Tu évites de passer devant le cimetière et ses tombes englouties dans le sable. Leurs chawaheds te renvoient au trou creusé par tes mains dans ton jardin.

Qu'un couple se présente à l'accueil, épaule contre épaule, ou même l'homme devant, la femme derrière, et tu reçois comme une gifle l'idée du couple que tu n'as pas réussi à constituer. Huit

heures d'avion et autant de bus pour ne dialoguer qu'avec une condamnée à mourir sous les pierres de sa tribu. Son vrai malheur rend dérisoires tes petits maux. Toujours prête à quitter ton bureau pour courir chez elle, laissant à Amina le soin de répartir les colis, d'enregistrer les noms alors qu'elle est à moitié analphabète.

Tu les soupçonnes de mensonge, de paresse, de manque d'imagination. Ils n'avaient qu'à planter de la luzerne au lieu du mais si exigeant en eau, épouser une seule femme alors qu'ils n'arrivent pas à en nourrir une moitié, faire deux enfants au lieu de huit, se contenter d'un petit potager au lieu de ces champs qui s'étendent jusqu'au désert, devenus plaie béante, chancre livré au chardon, désert en bordure du désert.

Quelques heures t'ont suffi pour comprendre que tu ne leur seras d'aucune aide. La proposition d'aller voir la femme qui va être lapidée t'a précipitée sur le sentier étroit qui mène chez elle, décidée à ne revenir qu'une fois les quémandeurs partis.

Chapitre 3

Amina qui guette ton retour brandit une enveloppe au timbre français.

— Une lettre de ton amoureux, te crie-t-elle, seule une demande en mariage peut peser aussi lourd.

Elle s'attend à te voir bondir de joie, non à ce visage fermé, douloureux.

— Tu viens de chez la lapidée ?

Consciente que sa langue a devancé sa pensée, elle se reprend :

— De celle qui va l'être bientôt ? Un conseil : laisse-la à son sort. Tuer une pécheresse n'a rien d'exceptionnel. Il y en a des milliers dans son cas. Tu n'as qu'à interroger les sépultures.

Prend-elle ton soutien-gorge pour une boîte aux lettres pour y fourrer l'enveloppe ? Elle donnerait tout pour savoir ce qui y est écrit.

Voyant ton regard furieux, elle baisse ses exigences. Elle se contenterait du résumé.

Ton silence l'exaspère.

— Alors ! C'est pour quand le mariage que je m'achète une nouvelle robe ?

Tu lui dis qu'il s'agit plutôt d'une lettre de rupture.

Elle croit te consoler en te racontant que sa cousine a été répudiée trois fois en dix ans de mariage mais que son mari la reprenait chaque fois.

« De sous Mohammed à sous Hassan », récites-tu du même ton que Noor, il y a à peine une heure.

— Voilà que tu parles comme nous, l'étrangère. Encore un chouia et tu portes le *hijab*.

« Tu m'as laissé seul face à la meute, se plaint ton amant. Mon retour au foyer n'a pas calmé ma femme. Elle demande le divorce et a monté les enfants contre moi. Les amis se sont mis de la partie et prétendent que j'avais une liaison avec toi. Leur témoignage pèsera lourd lors de la séparation des biens. Aide-moi, écris à ma femme pour lui expliquer que rien de trouble n'a jamais existé entre nous deux, que tu es une vieille amie. Fais-le au nom de notre amour. »

Ta rancœur avalée, tu préfères la cruauté du mari de Noor à la lâcheté larmoyante de ton ex-amant. Sentant ta tristesse, Amina ne cherche plus à connaître le contenu de la lettre. Le verre d'eau additionné d'essence de rose qu'elle te fait ingurgiter d'un trait a l'effet d'une goutte de pluie sur une pierre chauffée par le soleil. Vite évaporée.

— Pleure, t'ordonne-t-elle, et elle tourne autour de toi comme pour encercler ta douleur. Pleure, tu vas niquer la sécheresse.

Ton rire à travers tes larmes lui fait bomber le torse. Tu lui as obéi et elle n'a plus qu'à annoncer l'arrivée de l'arc-en-ciel.

Youyouyouyou.

Une grande effervescence règne autour de vous. Un film sera donné ce soir sur la place. Un cadeau de la France et des Français.

Le drap blanc tendu entre deux troncs de palmier tiendra-t-il le coup face au vent chargé de sable ? Improvisé machiniste, Gonzagues, jeune étudiant en médecine, saura-t-il embobiner le film dans le bon sens ? Une dernière question : le film offert par la Croix-Rouge plaira-t-il à la foule massée sur la place depuis midi, les femmes jouant des coudes, les hommes du poing pour s'assurer une place au premier rang ?

On attend le cheikh pour commencer. Sa bénédiction est indispensable pour le coup d'envoi du film. Tous les regards scrutent l'unique chemin du douar. Le machiniste fait des bouts d'essai qui semblent concluants. Le bruit des tambours annonce son arrivée. Grands et petits s'inclinent sur son passage. Tu es la seule à lui tourner le dos. Ton regard fouille les ténèbres à la recherche de la masure de Noor. La petite lumière entre deux feuilles de cactus vient de sa lampe. Le bruit du tambour doit lui rappeler sa propre exécution quand ses châtieurs l'interpelleront à travers sa haie et lui donneront l'ordre de les rejoindre à l'extérieur, son seuil de femme adultère interdit aux croyants.

Tous les regards fixent l'écran ridé par le vent. Le tapis déroulé à même le sable est réservé au cheikh, au kadi et au maire. Pas de privilège pour le muezzin, répéter les paroles du Prophète n'en fait pas un notable. Autant honorer un perroquet. Les bavardages se transforment en chuchotis quand Gonzagues frappe dans ses mains. On n'entend que le bruit du générateur apporté à dos d'âne, qui ronronne comme un gros chat. Ils attendent des images et c'est la musique qui retentit : la *Marseillaise* qu'un machiniste prévoyant aurait dû couper. Tu es la seule à t'inquiéter, les autres se prosternent, les fronts touchent terre. Ce qu'ils entendent ne

peut être qu'un Allahou Akbar chanté par un muezzin français.

Ils l'écoutent avec ferveur puis se relèvent lorsque apparaît une blonde à moitié dénudée.

— Une reine, s'exclament admiratives les mâcheuses de kat.

— Une jeune mariée, les contredisent les jeunes qui lancent des youyous jusqu'aux étoiles.

— Une pute, grondent les hommes.

Le visage non voilé, la robe échancrée ne peuvent appartenir qu'à une pute. Des cris hostiles fusent lorsque la reine, la jeune mariée, la pute jette par terre la bague que lui offre un gros moustachu, puis le gifle. Suit une bousculade. Femmes et enfants cherchent le bijou dans le sable. Les maris arrachent l'écran et le piétinent des deux pieds.

Les dagues quittent les ceintures. L'air sent le soufre. Mais l'insolente ayant disparu avec l'écran ils s'en prennent à Gonzagues qu'ils tabassent. Le responsable, c'est lui, il doit payer pour la femme non voilée, pour la bague que personne n'a retrouvée et surtout pour le fiancé humilié. Un homme humilié devient une femelle, dit le dicton. Ni homme ni femme. Son sexe se ratatine comme du papier mâché, puis finit par disparaître, il devient un être à part, pas de place prévue pour lui au paradis, ni même en enfer.

Le cheikh croit ramener le calme en tapant sur toutes les têtes sans distinction, mais personne ne l'écoute.

Tu profites du brouhaha pour t'éclipser.

Assise sur son seuil, Noor te demande de lui raconter le film, ses oreilles n'ont capté que les sons. Tu lui racontes la femme, la bague, la gifle.

— Tu veux me faire croire qu'elle a giflé son mari ?

— Il n'est peut-être pas son mari mais elle l'a quand même giflé.

— Bizarre qu'il ne l'ait pas tuée, s'étonne-t-elle.

— Il l'a peut-être fait, mais personne ne l'a su. Plus de film après la gifle. Les hommes ont tapé sur le machiniste. Les enfants continuent à chercher le diamant et le cheikh est parti avec sa canne.

Un long bâillement s'échappe de sa bouche.

— Zahi va le retrouver. Mon fils a un œil de lynx.

Tu te retiens de rire pour ne pas la vexer.

Elle avoue avoir passé un bon moment. La musique lui a plu. Elle a même dansé alors qu'elle croyait ne pas savoir danser.

— Je tournais comme une toupie, tapais le sol des pieds, c'est comme si je volais.

De quelle argile est faite cette femme qui se contente de laver les vêtements de ses enfants à défaut de les voir, du bruit d'un tambour faute de partager les distractions de sa tribu ? Exclue de la vie du village, Noor mesure les jours aux cinq apparitions d'un muezzin suspendu entre ciel et terre. La minuscule silhouette qui déroule son chant jusqu'au désert lui tient lieu d'horloge parlante, de calendrier. Elle dit qu'elle n'est pas à plaindre, qu'elle n'est pas aussi seule que tu le penses. Des femmes du douar s'aventurent jusqu'à sa haie, déposent des assiettes, des restes de repas et de draps sales.

« Lave-les pendant que tu y es », lui crient-elles, leur hijab masquant leur visage. « Ça te fera passer le temps. »

L'obscurité la libère. Elle te parle à cœur ouvert de Moha tel qu'elle l'a connu : paresseux, lâche, menteur à l'intérieur, mais courageux et grand seigneur à l'extérieur. Elle l'a su la nuit où, revenant d'une noce, un chien s'était jeté sur elle prêt à la dévorer. Étranglée par la peur, elle gémissait et appelait Moha à son secours.

« Cesse de m'appeler par mon nom, la houspillait-il à l'abri d'un muret. Il va finir par savoir où je suis. »

N'ayant pas trouvé Noor à son goût, le chien était parti, ce qui permit à Moha de sortir de sa cachette. Un bâton à la main, il fouettait l'air, fouettait le sable, menaçait le chien qui avait disparu de le réduire en miettes si jamais il osait s'approcher de sa femme.

Noor pleure et rit en même temps. Est-ce son fou rire qui a attiré sa chèvre ? Elle lui saute dessus, lui ligote les pattes, te la tend.

— Elle serait plus heureuse chez toi l'étrangère. Devenue si triste depuis qu'elle est au courant de la fatwa.

Tu ripostes qu'elle va t'encombrer, qu'elle a besoin d'un jardin, mais elle balaie tes propos d'un geste de la main.

— Tu la caches dans ton placard ou sous ton lit, sinon tu l'égorges puis tu la fais cuire dans ses os. Un festin pour tes Francaouis qui croient que leur seule présence au douar va nous apporter la pluie.

Chapitre 4

Moi Amina, fille de personne, je profite de l'absence de l'étrangère, partie comme d'habitude chez Noor, pour fouiller dans ses affaires et savoir qui elle est. Deux jupes, deux blouses, deux livres et la photo d'un chat. Elle ne doit pas venir de loin pour se contenter de si peu de choses. Peut-être vient-elle de derrière la montagne ou même de la montagne qui l'a crachée devant la porte des humanitaires. Il m'arrive de croire qu'elle est venue pour Noor, rien que pour Noor, pour lui tenir compagnie et narguer le cheikh et le kadi. Les autres ne l'intéressent pas. Les affamés, les malades et ceux qui mendient pour le plaisir de tendre la main ne méritent pas un seul regard d'elle. Elle est là pour Noor, rien que pour Noor. Et ses yeux, d'après le mokhtar, ne sont pas des yeux mais des vitres, à travers leur bleu, c'est le ciel qu'on voit. Fière, allez savoir pourquoi, mais un puits de connaissances et de science. Elle parle et écrit trois langues, pas une de moins. Chose jamais vue à Khouf, même pas au Sahel où les écoles sont de vraies écoles, pas une madrasa convertible en grange en temps de récolte. Trois langues, alors qu'elle ne sait pas tenir correctement un balai, ni essorer d'un seul geste une serpillière. Une femme à plusieurs étages comme les maisons de la ville. Le haut pour faire circuler l'air, le milieu à l'abri des regards et le bas pour recevoir. La fouille de son bagage terminée, je me suis posé une question : y a-t-il si peu d'enfants à Paris d'où elle prétend venir pour avoir adopté un chat d'un kilo à peine ? – Un chat alors qu'elle aurait pu adopter un orphelin de Khouf où ils sont bien plus orphelins que n'importe où ailleurs.

À peine arrivée, elle a sorti la photo de l'animal et l'a montrée au docteur Paul. Il était bouleversé, sa fille avait un chat de la même race d'après ce qu'il a dit. Moi qui croyais que seuls les hommes se divisaient en races. J'ai essayé de lui expliquer qu'un chat est un chat, pas un fils de famille ou de va-nu-pieds, que tous les chats de Khouf sont de la même couleur, ni blancs ni noirs, mais gris comme la montagne et le ciel qui se retient de pleuvoir depuis plus de deux ans comme on retient ses larmes. Mais elle a fait celle qui n'a rien entendu. C'est donc au docteur Paul et pas à Gonzagues qu'elle a montré son chat, Gonzagues qu'elle n'aime pas alors qu'il peut dire au soleil ôte-toi de là que je me mette à ta place. L'étrangère n'est attirée que par les vieux et les attrape-souris. Aussi vieux que le monde, le docteur. Personne ne connaît son vrai âge, personne ne connaît sa famille. Ses

enfants sont les malades qu'il palpe en se léchant les babines, comme s'il mangeait du halva, et qu'il palpera et soignera jusqu'à ce que ses mains se détachent de ses bras et que sa voix fasse un bruit d'écuelle raclée par une cuillère tordue. Il est attendri par l'étrangère, sinon il ne la laisserait pas s'occuper seulement d'une Noor qui n'en a nul besoin, désœuvrée comme elle est depuis que ses fils l'ont quittée.

Le docteur, un saint homme, aussi saint que le marabout qui guérit les aveugles, que l'eau de zamzam qui purifie de tous les péchés. Et modeste avec ça, il soulève les pieds devant ma serpillière, alors que Gonzagues marche dessus. Gonzagues aime me voir à quatre pattes, cul en l'air comme une jument prête pour la saillie. Je me crache à la figure quand il me demande de me mettre dans cette position pour qu'il se soulage un peu alors que ce ne sont pas les chèvres qui manquent à Khouf, ni les trous dans les murs ou dans les troncs des palmiers. La tête plus basse que la croupe, le cerveau se déverse vers les fesses, et rend moins intelligent. Quelqu'un que je ne connais pas l'a dit à quelqu'un d'autre qui me l'a dit à son tour. Née ailleurs j'aurais été plus belle, plus riche et certainement plus débrouillarde. Sortie au monde au plus mauvais endroit. Née ailleurs j'aurais été frétillante comme un poisson, blanche de dehors et rose de dedans comme la fiancée de Gonzagues, une houri ni plus ni moins avec un teint de loukoum.

Il devrait retourner sa photo face au mur lorsqu'il me secoue au lieu de la fixer dans le blanc des yeux et d'ânonner « Aline, Aline » à chaque coup de boutoir. Aline comme Ali, et moi de me demander si Gonzagues était chiite pour répéter avec tant de ferveur le nom du gendre du Prophète, père des deux martyrs, Hassan et Hussein, qu'Allah a certainement reçus dans son vaste paradis.

Ali, Hassan, Hussein, Gonzagues ne sait pas qui c'est.

Il sait qu'il y a Mahomet, qu'il appelle Mohamed, un nom de trois syllabes répété cinq fois par jour par le muezzin qui brait aussi fort que l'âne de la briqueterie, c'est lui qui le dit.

Si impatient de retourner chez lui, Gonzagues, alors que l'étrangère ne veut plus y remettre les pieds. Peut-être a-t-elle tué quelqu'un là-bas, Paris a beau être Paris, il n'en reste pas moins qu'ils peuvent haïr jusqu'au point d'assassiner. Pour haïr il faut savoir aimer, dit le proverbe, et l'étrangère, à part sa compassion pour Noor, n'est pas capable de passion. L'étrangère a le cœur poilu.

Tueuse ou pas, elle me respecte, alors que Gonzagues, après m'avoir montée et faute de me cracher dessus, se défoule sur les meubles, le bureau, la chaise, qu'il bourre de coups de pied. Bizarre qu'il exige que je lui tourne le dos pendant qu'il fait son affaire, comme si nous étions

fâchés l'un de l'autre.

« Puis-je te poser une question ? j'ai demandé ce matin à l'étrangère alors qu'elle répartissait les légumes secs, farine, sucre, riz en paquets avant de filer chez Noor.

— Je réponds si je connais la réponse, elle a dit après avoir réfléchi.

— Les hommes de Paris font-ils l'amour comme coq et poule, arrière contre arrière, ou de devant comme les putes ? »

J'ai cru qu'elle allait me frapper. Ses mains occupées à ficeler les sacs, elle a grimacé, ce qui m'a encouragée à poser une question de plus alors que je connais la réponse, rien que pour discuter avec elle et avoir l'impression d'avoir une amie.

« Et les arbres, comment font-ils, l'étrangère, pour faire des bébés arbres ? Jamais vu de palmier grimper sur un autre palmier. »

Son doigt vissé sur sa tempe disait que j'étais folle alors qu'elle se retenait de rire.

« Bien sûr que les arbres se montent », me renseigne Noor qui s'y connaît depuis qu'elle a été saillie. Quatre fois au moins pour avoir donné naissance à trois ingrats auxquels s'ajoutera un quatrième si jamais on lui laisse le temps de le pondre. « Ils le font la nuit quand les hommes dorment, de préférence quand souffle le khamsin et que personne ne regarde dehors. »

Noor ne conçoit l'amour qu'à travers le khamsin.

Chapitre 5

L'air sent la pluie depuis ce matin, mais le ciel se retient.

Les habitants de Khouf fixent les nuages qui les narguent, dessinant çà et là un lapin, un mouton, une vache avec un seul œil.

« Froid et sécheresse sont jambes du Chaytan », dit le proverbe.

Tu les imites et scrutes le ciel à travers ta fenêtre. Amina se hisse jusqu'à la rambarde, te fait signe de la rejoindre à l'extérieur. Elle a une surprise pour toi.

La silhouette engoncée dans un drap noir, est-ce la surprise promise ?

Tu reconnais Noor à l'eau verte de ses yeux. L'idée de la sortir de chez elle alors qu'on lui interdit tout déplacement est d'Amina, d'Amina aussi l'idée de déguiser la pécheresse en sorcière de Salem. Les deux se réjouissent de ta frayeur. Les deux pouffent de rire dans leur main. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, l'étrangère, elles vont revenir, le temps de faire un pèlerinage au puits de Sitt Zeinab, la plus serviable des saintes, la seule capable de transformer les filles dans le ventre de leurs mères en garçons. Et comme Noor veut à tout prix un *oueled*…

Tu lui rappelles qu'elle voulait s'en débarrasser il y a à peine un mois et qu'elle a déjà trois oueleds, trois ingrats sans cœur qui l'ont oubliée. Mais elle t'arrête d'un geste.

— Qui te dit que le quatrième ne sera pas le bon ? Ingrats et sans cœur mais des garçons quand même, renchérit la mère fière de n'avoir engendré que des mâles.

— Et si le cheikh ou Moha apprennent que tu es sortie ?

— Borgne comme il est, le cheikh ne voit que d'un côté et Moha est débordé pour le moment. Il n'a pas le temps de la surveiller. Il ouvre un casino. Sage résolution, il va enfin gagner de l'argent depuis le temps qu'il en perd.

Tu as du mal à imaginer un casino en bordure du désert comme à Las Vegas. À court d'arguments, tu évoques la pluie capable d'arriver à l'improviste et, dans le cas contraire, le puits de la sainte tari par la sécheresse.

Seule l'intention compte, ripostent-elles, vexées.

Amina te fait remarquer qu'elles ne sont pas venues prendre

conseil, mais de l'aide. Tu es la seule à pouvoir les accompagner chez la sainte. Le docteur Paul ne fera pas de difficultés pour te confier sa voiture qui va finir en cage pour les poules, à force de ne plus rouler.

— Mais je ne sais pas conduire.

— Peut-être à Paris mais pas dans le désert, t'expliquent-elles, où même un âne sait se débrouiller avec quatre roues.

À les entendre, il suffit de tourner la clé dans le bon sens puis d'appuyer, la voiture part toute seule, même le Prophète ne pourra pas l'arrêter.

— … Jusqu'en Chine, précise Noor.

Voyant ton air embarrassé, Amina ajoute qu'il n'y a pas de quoi s'affoler, la voiture étant la petite sœur de l'âne, la cousine du mulet, elle connaît tous les chemins, les asphaltés et ceux qui ne le sont pas, il suffit de lui faire confiance pour qu'elle retourne à son garage toute seule, comme le cheval à son écurie.

Tu secoues la tête. Tu continues à la secouer même après leur avoir tourné le dos. Elles t'épuisent.

Amina te lance sa déception en se hissant jusqu'à ta fenêtre. Elle s'est trompée. Elle croyait que tu avais du cœur. Finalement tu es comme tous ceux qui viennent de « là-bas », une tête et rien de plus. Elle te charge d'aviser le docteur Paul de son absence. Amina prend sa journée. Amina accompagne une femme enceinte en pèlerinage, devoir de tout musulman digne de ce nom.

Tes deux amies sont aussi imprévisibles que le khamsin qui souffle au moment où on l'attend le moins. Il y a un mois à peine, Noor voulait avorter avec une aiguille à tricoter et Amina chargeait Noor de tous les péchés et turpitudes du monde. Les voilà qui se lancent des fleurs. Même Moha bénéficie de leur tolérance : le mauvais père, l'éternel perdant, dans leur nouvelle version devient un homme d'affaires avisé, un bon parti que toutes les filles de Khouf rêvent d'épouser. Elles te l'ont crié dans l'oreille avant de s'éclipser. Les pans de leur haïk balaient le sol derrière elles ; elles s'éloignent en direction du désert en gesticulant. Aucune des deux ne s'est retournée.

Tu les suis du regard. Amina soutient Noor. Noor s'appuie sur Amina. La fenêtre refermée, elles ne sont plus que deux points noirs sur fond ocre.

Tu rejoins tes collègues au dépôt. Tu leur fournis les noms des bénéficiaires de l'aide alimentaire répartis entre Mohamed,

Hammoudi, Ahmed, Hassan, Hussein et Hassoun, puis un Robert, si inattendu parmi tous ces autochtones. Un Français dans le besoin ? Tu interroges le responsable puis les ouvriers. M. Robert, d'après eux, est l'ingénieur chargé de la construction du barrage cinquante kilomètres plus haut. Il vient tous les samedis, de préférence le soir, pour prendre livraison des sacs de farine, de riz et de sucre nécessaires pour la cantine de ses ouvriers.

Il vient de l'autre côté de la montagne, en jeep, la seule de la région, précise-t-on.

Les paroles de Noor te reviennent dans un grand vertige. « C'est un étranger. Je l'ai su à son odeur, nos hommes sentent le sable brûlé, le feu éteint. C'est peut-être dû à la mine de phosphore qu'ils ont creusée pendant des années. La réserve épuisée, la société qui l'exploitait repartie en Amérique, l'odeur de soufre continue à faire son chemin sous leur peau. Elle colle à leur corps. Leur sueur, leur urine, leur sang sentent les allumettes. C'est un étranger. Aucun homme de la plaine n'est assez riche pour avoir une jeep. »

Noor t'avait indiqué du doigt l'emplacement de l'ancienne mine sur le flanc nord de la montagne, une crevasse puis des dédales sous terre où le Chaytan règle la circulation d'après ce qu'on lui a dit. Lui seul décidait de l'endroit à casser, lui seul répartissait les ouvriers entre convoyeurs, porteurs et foreurs, lui seul décidait de l'arrêt du chantier avant les éboulements.

« Le diable, t'étais-tu dit, a un allié de plus avec Noor. » Un bruit de moteur te tire de tes réflexions. Une jeep s'arrête dans une grande poussière devant la porte de l'entrepôt. L'homme qui en descend a belle allure : la cinquantaine élégante, veste de tweed bien coupée, cheveux du même bleu argenté que les yeux. Tu te précipites, prête à l'affronter, à lui crier qu'une femme du pays risque la mort par sa faute, qu'il l'a violée alors qu'elle errait à la recherche d'un chat, qu'il est de son devoir de se dénoncer.

Le temps de traverser le couloir qui mène à l'entrepôt, l'homme a déjà disparu. Tu remballes ton discours à la vue de la voiture qui s'éloigne vite comme si tous les diables de l'enfer la poursuivaient. Monsieur l'ingénieur n'a eu besoin que de deux minutes pour prendre livraison des sacs qui lui sont destinés.

« Hé, vous ! » cries-tu dans sa direction. « Robert ! » Comme si vous vous connaissiez de tout temps. « Arrêtez-vous donc ! » Tu continues à l'appeler même une fois la poussière retombée et que le soir a pris possession du paysage.

Chapitre 6

Les lampes de Khouf se sont allumées les unes après les autres. Seule celle de Noor reste éteinte. La pluie, la première depuis des mois, est accueillie par des youyous et les battements d'un tambour aphone. Le mauvais temps aurait dû ramener Noor et Amina au douar. Tu es la seule à t'inquiéter. Tu guettes leur retour jusqu'à une heure tardive de la nuit, obsédée par les crevasses capables de les engloutir, les loups affamés qui attendent le premier froid pour se ruer sur les villages. Gonzagues, le jeune stagiaire engagé par le docteur Paul, te rassure à sa façon cynique. Il t'explique que les êtres humains ne s'évaporent pas comme flaque d'eau au soleil, qu'on finit toujours par les retrouver, ne serait-ce que sous forme d'ossements.

Tu te retiens de le gifler. Amina avait raison de qualifier les Occidentaux de sans cœur. Tu t'apprêtes à t'endormir lorsqu'une minuscule lueur se met à trembler à travers deux feuilles du figuier de Barbarie de Noor. Tu cours, patauges dans les flaques, tu humes à pleines narines l'odeur poivre et sel des palmiers. Arrivée face à la haie, tu l'appelles, puis fonces à l'intérieur. Même froid et même humidité qu'à l'extérieur. De Noor, tu ne vois qu'un pied qui dépasse d'une couverture. Tu t'accroupis à côté du matelas et lui parles de l'homme de la jeep. Tu sais où le retrouver et elle te parle de la mort qui est en train de l'emporter. Elle veut une couverture de plus, veut que tu colmates les ouvertures avec des pierres, que tu l'emmures vivante.

Tu fouilles les lieux à la recherche d'une couverture et ne trouves qu'un tapis usé, une des rares choses laissées par Moha. Noor se plaint du froid alors qu'elle ruisselle de sueur. Elle veut que tu l'écoutés alors que tu comprends un mot sur deux de ce qu'elle dit. D'après elle, il n'y a pas de quoi se réjouir, l'homme de la jeep a dû se laver plus de cent fois depuis qu'il l'a « montée ». Effacées, donc, toutes les traces de son passage dans son ventre. Elle te conseille d'oublier et de penser qu'il ne l'a pas violée, mais aimée peut-être, sinon elle aurait crié et ameuté tout le douar. Noor veut que tu concentres tes efforts sur l'enfant, que tu l'adoptes après sa mort et surtout que tu le caches à Moha, capable de le noyer comme il le faisait des chats qu'elle recueillait.

« Prends-le, l'étrangère. Dis qu'il est sorti de ton ventre. Emporte-le dans ton pays, qu'il devienne francaoui comme toi, comme le docteur Paul. »

Inutile de lui faire admettre qu'il n'y aura pas de bébé si elle meurt tout de suite, que son bébé mourra avec elle, mais elle s'entête à vouloir te le léguer.

Accroupie sur le sol froid, tu lui masses les épaules et les pieds, tu lui fais avaler deux aspirines, puis actives le feu dans l'âtre avec la dernière bûche, la toute dernière.

Elle embrasse tes mains avec ferveur, se dit honteuse de ne pas t'avoir écoutée. Elle n'aurait pas dû suivre Amina qui a tout décidé pour elle sans la consulter. Sitt Zeinab n'était pas au rendez-vous. Son puits tari le disait. Sitt Zeinab devait être ailleurs, dans un autre puits.

Épuisée par l'effort, elle s'engouffre sous le tapis après t'avoir annoncé qu'elle accouchera d'un garçon.

« Un oueled, l'étrangère, Sitt Zeinab a dû entendre mes prières. »

Chapitre 7

— C'est toi qui fais croire à Noor qu'elle va accoucher d'un garçon ? demandes-tu à Amina.

— Qu'Allah m'en préserve ! Qui suis-je pour oser devancer les événements décidés par le Créateur ? La pierre a parlé. Une pierre parmi d'autres à côté du puits de Sitt Zeinab. Noor l'a soulevée et elle a vu un lézard. Elle aurait vu des fourmis si c'était une fille.

— Sais-tu qu'elle est malade, très malade ?

— Elle se remettra, coupe-t-elle sèchement.

— Elle a toussé toute la nuit, elle suffoquait. Je vais demander au docteur Paul d'aller la voir.

— Tu veux qu'elle se déshabille devant un homme ? Un étranger par-dessus le marché ? fait-elle en te tournant le dos.

Tu l'obliges à te regarder en face, tu la secoues, l'accuses d'avoir entraîné Noor dans une folle aventure, de l'avoir rendue malade. Elle se laisse secouer, n'essaie pas de se dégager. Immobile face à ta fureur, rien ne bouge en elle excepté ses larmes aussi grosses que des œufs de pigeon. Amina s'est-elle jetée contre ta poitrine pour la marteler de ses poings furieux ou pour t'étreindre ?

Vous pleurez dans les bras l'une de l'autre. « Tu es ma "Okhti", répète-t-elle entre deux sanglots. – Tu es ma sœur », dis-tu en écho.

Le docteur Paul qui a suivi votre discussion est stupéfait par le changement. Il vous conseille de garder vos larmes pour le maïs qui se dessèche jour après jour. Le sac qu'il te tend contient des médicaments pour faire baisser la fièvre, un antibiotique, un sirop contre la toux et deux bananes. Tu n'attends pas le jour pour te rendre chez elle. Tu traverses le douar la peur au ventre. Jamais nuit ne fut plus opaque. Les murs se resserrent à mesure que tu t'en approches. Les aboiements des chiens ne visent que toi, reconnaissable à ton odeur d'étrangère. La place continue à ressembler à un champ de bataille. L'écran boueux gît à terre ; personne n'a ramassé les débris du projecteur. Arrivée face à la masure de Noor, tu es interpellée par Amina qui a pris un raccourci pour te devancer. Noor n'est pas sur son matelas, ni face à l'âtre où elle a l'habitude de se rouler en boule devant le feu. Quelqu'un l'a enlevée, tuée pour te prouver que tes efforts pour la

sauver de la fatwa ne mèneront à rien ? Une toux sèche vous guide vers la réserve. Elle s'y est emménagé une couche à côté de la chèvre capable de la réchauffer. Elle réintégrera sa masure quand il fera moins froid. Elle doit avoir l'impression d'avoir deux résidences. Son air suffisant le dit. Tu fais sa toilette et changes ses draps pendant qu'Amina lui prépare une tisane, des herbes qu'elle jette dans l'eau bouillante, accompagnées de *ta'wizats,* des invocations au Chaytan pour qu'il se retire de sous la peau de Noor. Au Chaytan seulement, Allah ne semble pas avoir voix au chapitre.

Noor endormie, Amina et toi parlez à voix basse pour ne pas la réveiller. Elle te conseille de te rendre en ville, de parler aux grands de la République pour sauver Noor.

— Oublie le cheikh et le kadi. Oublie Moha qui ne pèse pas plus lourd qu'une aile de sauterelle. Personne au douar n'est prêt à t'écouter. Femme et chrétienne, chaque jour t'amène un ennemi de plus. Les hommes t'accusent de dresser leurs femmes contre la charia. Ta tête découverte est une provocation, rien ne différencie les cheveux de la tête de ceux de la fente ; on te soupçonne de te servir de Noor pour régler ton problème. Un homme t'a répudiée. Noor est ton arme contre le destin qui t'a humiliée, sinon tu n'aurais pas traversé autant de terres et de mers pour venir t'enterrer dans ce village oublié d'Allah et de ses prophètes.

Amina te met en garde contre tous ceux que tu côtoies, même les palmiers. Les hommes de Khouf sont aussi muets que le désert, aussi durs que la mine qui ne répond plus à leurs pelles.

Tourne-toi vers la ville. Dis que tu es une journaliste étrangère et toutes les portes vont s'ouvrir devant toi. Demande audience au ministre de la Répression du vice, puis à l'imam protecteur de la vertu. Dis-leur que l'Occident les regarde et la fatwa du kadi et du cheikh de Khouf sera effacée comme crotte de chameau. Pars demain. Le car d'Abdul est toujours à l'heure, le seul à faire la navette entre le désert et la ville. Cinq heures de trajet et tu es dans un autre monde, au vingtième siècle. Des voitures, des bicyclettes, un train et pas le moindre âne ou mulet. Va directement à la « Maison de la veuve et de l'orphelin », celles qui la dirigent connaissent tous les grands de la République. Elles ont le bras aussi long qu'une branche de néflier.

Chapitre 8

Noor doute qu'un mollah ou un ministre acceptent de se pencher sur son cas.

Pour eux, elle n'existe pas. Ils ne la connaissent pas, ne l'ont jamais rencontrée, ne l'ont jamais vue en photo puisqu'elle n'a jamais été photographiée, qu'elle n'a même pas de carte d'identité.

« C'est des gens importants, aussi importants que les champions de football, surtout le mollah qui a fait le pèlerinage de La Mecque à pied. Ma mort pèsera aussi lourd que trois fèves. On ne gracie pas à la légère. Mieux vaut se montrer raisonnable et demander que ma lapidation soit remise à plus tard, après la naissance de l'enfant qui n'a rien à se reprocher. Il veut vivre, s'accroche de toutes ses forces. L'aiguille à tricoter n'a pas servi à grand-chose. Elle m'a juste fait saigner le contenu d'un dé à coudre. »

Son regard fait le tour de sa masure. Sa main ouvre le couvercle de l'unique meuble qu'elle possède – caisse, coffre ? –, retire un châle en soie, le secoue, en recouvre tes épaules. C'est son châle de mariée, elle ne l'a porté que le jour de ses noces. Tu le mettras en ville où les femmes ont de beaux atours. Te voyant hésiter, elle t'explique que c'est un cadeau du père de Moha. C'est lui qu'elle devait épouser. Il a changé d'avis au dernier moment et l'a cédée à son fils qui n'aime que le raki, le jeu et, tout dernièrement, sa nièce, mais c'est une autre histoire.

— Et pourquoi pas à son oncle ou à son grand-père ?

Ta voix gronde de colère.

— Seul Moha a voulu de moi, ivre comme il était. Il pouvait épouser n'importe quoi dans l'état où il était. Une fille sans dot, c'est comme un jardin sans fleurs. Je n'avais que ma robe sur le dos.

Elle tourne autour de toi, t'admire dans son châle avec l'impression de se regarder dans un miroir. Sa gaieté est aussi rapide qu'un rayon de soleil entre deux nuages. L'inquiétude ressurgit sur son petit visage osseux, dans ses grands yeux vert eau.

Elle te demande comment tu vas t'y prendre pour retarder sa lapidation.

— Je plaiderai le viol. L’étranger t’a forcée. Tu as crié mais personne ne t’a entendue à cause du khamsin. Tu t’es même débattue mais il t’a immobilisée, plaquée sous lui, il a déchiré tes vêtements.

La fureur teinte ses yeux en noir.

— Pourquoi mentir ? Ça change les choses si tu dis que j’étais consentante ? Le violeur fait son affaire puis prend la fuite comme un voleur. Le mien a recommencé trois fois de suite. Je lui plaisais. Il devait me trouver aussi goûteuse qu’un agneau cuit dans son jus, qu’un poulet nourri au grain, qu’un…

Elle manque d’exemples, la colère la fait suffoquer. Sa litanie coupée faute d’autres métaphores, elle éclate en sanglots.

Elle t’explique entre deux hoquets que l’homme était doux et tendre. Attentif à son plaisir et généreux de caresses. Qu’il l’a fouillée avec son sexe, ses doigts, elle débordait. Son ventre devenait un bassin, un ruisseau. Dire qu’il l’a prise une seule fois est pire qu’un mensonge, une gifle. Les femmes du douar se moqueront d’elle, les mauvaises langues feront courir des rumeurs. Elles diront que sa toison est hirsute, que son poil est aussi dru que celui d’un âne battu par son maître.

Chapitre 9

Bizarre, l'étrangère, qui s'enterre dans ce trou que même les sauterelles survolent les yeux fermés pour ne pas voir sa laideur. Perdre un amant et un chat ne suffit pas pour dégringoler jusqu'à l'envers du monde. Elle n'avait qu'à accrocher des laines de sa ceinture à l'arbre d'une zaouïa et un homme et un chat se seraient jetés à ses pieds. Un homme moins marié que l'autre, un chat moins mortel. Mais comme elle est de la race des impatients qui veulent tout, tout de suite ou jamais ! C'est pour se punir qu'elle a choisi Khouf. Nous sommes les bâtons avec lesquels elle se flagelle. Elle remplit sa vie avec les miettes d'autres vies, celle de Noor en particulier. Son travail au Centre bâclé, elle s'envole vers le figuier de Barbarie pour lui crier qu'elle vivante, personne ne touchera à un seul de ses cheveux. Elle a même pris mes conseils au sérieux alors que je parlais pour parler, et décidé de se rendre en ville pour rencontrer le ministre et le mollah qui n'ont jamais entendu parler de Noor que personne ne connaît, en dehors du douar. Que pèse une Noor face à une voiture à quatre roues quand nos charrettes n'en ont que deux, au tramway qui marche droit devant lui alors que nos ânes zigzaguent comme des alcooliques ? Noor lapidée, comme le veulent les pierres amassées sur la place, aura fait son temps, pareille aux fleurs qui poussent une fois l'an après la première pluie dans le désert pour disparaître le lendemain. Pas de trace de leur passage, même pas un pétale fané. Noor finira comme le aoussaj.

Le aoussaj n'est qu'un mirage, affirme la vieille Jalila qui croit tout savoir alors qu'elle ignore, le matin, sur quelle pierre elle posera sa tête la nuit venue. Noor morte, ses murs s'émietteront faute de mains pour colmater les brèches. Il ne restera d'elle que les chiffons déchirés de sa robe, accrochés à sa haie.

Morte et enfouie sous trois mètres de terre, Noor continuera à appeler Zahi, Zein, Zad pour qu'ils viennent manger ce qu'elle n'aura pas préparé faute de bras pour cuire le riz et de souffle pour activer le feu sous la marmite.

Hier, elle m'a demandé de lui apporter trois touffes de leurs cheveux qu'elle enfermera avec sa ta'wiza *autour de son cou. Le docteur Paul ayant déclaré la guerre aux poux et donné l'ordre au barbier de tondre le crâne de tous les enfants, je n'aurai qu'à ramasser et Allah me le rendra dans l'autre monde. Tout s'est passé comme*

prévu, seules les mères étaient mécontentes, elles préfèrent leur propre méthode. La tête de l'enfant posée sur leurs genoux, elles extirpent les bêtes, les écrasent entre le pouce et l'index puis les lancent en l'air et les chiens les happent au passage. Le docteur qui m'a vue subtiliser les mèches m'a fait un clin d'œil complice, le sautoir qu'il porte autour du cou contient une mèche de cheveux blonds. Vingt-cinq ans ont passé sur le corps de la fillette rejetée par la mer et il continue à penser qu'elle aurait pu devancer la marée, enjamber le seuil de la maison ouverte sur le large et vivre sa vie. Habiter face aux vagues qui ont tué son enfant lui devenant insupportable, le médecin du village breton s'engagea dans l'humanitaire, de préférence dans les arrière-pays, là où sévit la sécheresse, l'eau sous n'importe quelle forme associée à jamais à la robe jaune mouillée et qui, vue de loin, pouvait être prise pour une tache de soleil réfractée par les vitres de la maison. Devenu vieux et l'heure de la retraite ayant sonné, il retarde le moment de retourner chez lui où l'attend sa femme. « Je reviendrai quand je me sentirai assez fort pour tordre le cou à la mer », lui a-t-il écrit dernièrement. Mais ses forces déclinant à mesure que le temps passe, il a décidé de devenir plus raisonnable. La porte ouverte sur le large sera murée. Il ouvrira une porte à l'arrière, dos tourné à l'horizon.

Se présenter devant le mollah et le ministre, discuter avec eux comme s'ils étaient du même monde revient à se jeter dans la gueule du loup. Qu'est-ce qui empêche l'étrangère, après s'être rempli les yeux des deux grands de la République, de frapper à la porte d'Allah pour qu'il sauve Noor de la lapidation ?

Il m'arrive de la soupçonner d'être plus intéressée par l'enfant de Noor que par Noor elle-même. Elle veut l'œuf, pas la poule. Le bébé pondu et Noor enfouie sous les pierres, elle l'emportera sous son aisselle et adieu Khouf. Personne ne trouvera à redire que l'enfant du péché aille dans le pays des pécheurs.

Le bébé de Noor parlera francaoui, mangera francaoui, du porc si c'est un garçon, et montrera ses cheveux, et ses oreilles, si c'est une fille. L'étrangère racontera qu'elle l'a fait toute seule, sans l'aide d'aucun homme comme Sitt Maryam, mère de Issa il y a mille et mille ans. Qu'elle le prenne et qu'on n'en parle plus. Ce n'est pas un avorton qui va empêcher la terre de tourner, ni le mollah d'étrenner de nouvelles babouches et le ministre de répudier sa première femme pour la remplacer par une quatrième. « Quatre, si vous les traitez d'une manière juste », dit le Coran. Une quatrième plus jeune et pas abîmée par les grossesses. Hier, j'ai rêvé que les pierres entassées sur la place s'envolaient comme oiseaux de Tichrine, qu'elles se dirigeaient vers le

Sahel et la mer. Mais ce n'était qu'un rêve. J'ai retrouvé les pierres à leur place habituelle. D'autres, plus grosses, capables de vous fendre une tête du premier coup, avaient été rajoutées. J'ai pleuré sans savoir pourquoi, puis, séchant mes larmes, je me suis dit qu'un rêve n'a jamais sauvé personne, lire et écrire non plus, et ce n'est pas son savoir appris dans les livres qui fera de l'étrangère une vraie mère. Comment va-t-elle s'y prendre pour l'allaiter alors que ses seins sont aussi secs qu'une gourde oubliée au soleil ?

Que savait-elle de Khouf avant que ses pieds ne foulent sa terre rouge du sang du khamsin ? Rien. Sinon elle ne se serait pas encombrée d'un parapluie. Vous imaginez cette chose dans un village où les nuages ne font que passer en serrant les fesses pour aller uriner ailleurs. Oublié dans un coin de la réserve, il a fini sur un tas d'ordures, pas loin de Jalila qui l'a pris pour un chapeau et qui a traversé le douar de bout en bout, la tête haute, sûre de son effet.

À m'entendre parler, on croit à tort que je n'apprécie pas l'étrangère ou que je lui manque de respect, alors que je meurs d'envie de lui ressembler : croiser les jambes, fumer une cigarette, montrer mes cheveux et mes orteils, surtout mes orteils, dodus et blancs, alors que mon visage est maigre et charbonneux. Mes doigts de pieds bougies brillant dans l'obscurité.

Oui, je donnerais la moitié de ma vie pour être l'étrangère dans une autre vie, pour ne plus avoir honte d'être née femme avec un corps de femme nanti d'un trou supplémentaire pour les besoins de l'homme qui jette son jus comme on crache, comme on vomit, et de lui servir de gant pour son doigt principal, d'étui pour son nāy, *alors qu'il ne sait pas jouer du nāy et que la musique pour lui n'est que bruit pareil à d'autres bruits.*

Une fonctionnaire, l'étrangère, dit Gonzagues qui, lui aussi, est fonctionnaire comme le docteur Paul et tous les Francaouis. Qui savent lire et écrire, c'est elle cette fois qui le dit. Comment lui expliquer qu'à Khouf la madrasa n'accepte que les garçons, qu'ils y apprennent à lire le Coran, à écrire des phrases, tandis que les filles restées chez elles lisent dans les intentions et fabriquent des talismans bénéfiques ou maléfiques selon l'offre et la demande : ramener l'époux égaré, jeter un sort à sa rivale, lui donner si possible une maladie qui la défigure ou la tue, sans recourir à la violence, de préférence avec douceur comme on frappe à une porte entrebâillée, avec la compassion au cœur. Verser son sang comme on verse l'eau des ablutions en récitant la prière connue de tout croyant digne de ce nom.

L'étrangère est mon rêve éveillé, un rêve qui marche, mange et dort.

Elle est tout ce qu'il m'est impossible d'être. Ma peau se couvre de frissons lorsqu'elle écrit. C'est comme si elle me grattait. D'ailleurs ne dit-elle pas je gratte du papier quand je lui demande ce qu'elle fait.

Naître au nord du monde est certainement plus avantageux qu'au sud où le soleil transforme le cerveau en bouillie, d'après Abdul. Alors, que dire de Khouf, planté au sud de tous les suds ?

Chapitre 10

L’aube à Khouf est rouge. Le soleil qui frappe la montagne de ses premiers rayons se teinte de la couleur du soufre de la mine fermée depuis plus de dix ans. C’est lui qui a réveillé Amina. Trois coups sur ta porte, pareils à ceux du bec d’un pivert sur l’écorce d’un arbre : elle a décidé de t’accompagner à l’arrêt du car et de te convaincre de te présenter au bureau de la Maison de la veuve et de l’orphelin dès ton arrivée en ville.

« Beyt al armala wal yatim est en pleine ville, sur la place centrale. Ces femmes sont capables de se jeter au feu pour aider leurs semblables. » Tu lui rappelles que Noor n’est pas veuve et que ses fils sont loin d’être des orphelins, mais elle balaie tes réticences d’un geste.

Noor, d’après elle, l’est d’une certaine manière, du pied gauche si l’on peut dire. Pas le moindre homme dans sa couche depuis l’étranger, et ses fils lâchés dans la nature sont plus orphelins que les vrais orphelins. Considérer Moha comme un mari est une grosse erreur. Il ne pisse plus autour de ses murs, ne mange plus dans sa marmite, ne se déverse plus dans sa fente. Noor est plus que veuve parce qu’elle n’a plus de souvenirs de sa vie de femme mariée. Moha, absent de la journée, ne rentrait que pour écumer son raki, battre ses fils et accuser sa femme de lui avoir jeté le mauvais sort : il perd au jeu depuis qu’il l’a épousée.

Amina doit sentir tes inquiétudes pour fouiller sa poche et extraire un certificat d’état civil fripé et à moitié délavé utile pour plaider la cause de la veuve Noor et de ses trois orphelins.

Elle l’a volé à la mairie. Il appartenait à une autre veuve, morte depuis deux décennies. Mais personne n’ira vérifier. La photo ne compte pas. Toutes les femmes voilées ont la même tête.

— Et l’acte de décès écrit en toutes lettres ?

Amina, qui a réponse à tout, déclare qu’il suffit de le raturer.

— Et si Moha l’apprend ? Je finirai ma vie en prison avec Noor.

— C’est toujours mieux que d’être lapidée, te rassure-t-elle.

Tu es tour à tour admirative et dégoûtée.

Désarmées face aux lois des hommes, les femmes ont recours à toutes les astuces, bluff, falsifications à portée de leur cerveau. Tout leur semble bon pour détourner les choses en leur faveur.

Amina n'aime pas ton visage soucieux et s'applique à te dérider. Elle dit que personne n'en saura rien, Moha encore moins que les autres, occupé comme il est par l'ouverture de son casino, il ne va pas aller fouiller les registres de la mairie. Son casino est une sorte de palais. Des rideaux rouges, des tapis rouges, des lumières rouges. Une chanteuse et un joueur de oud venus de la ville mettront de l'ambiance. Il ne faut surtout pas prêter l'oreille aux mauvaises langues qui qualifient le casino de bordel, la chanteuse de gahba et le vieux Moha de souteneur. Pour la première fois de l'histoire du douar, quelqu'un essaie de nous moderniser. Et que fait-on pour le remercier ? On lui crache à la figure au lieu de lui baiser les mains.

Le car ayant tardé à arriver, Amina se croit obligée de remplir ton attente avec des mots qu'elle aligne, inconsciente de ta fatigue. Elle parle sans répit et sans te regarder. Ses yeux fixent la montagne comme si les rochers lui dictaient ses phrases. Une montagne qui n'a rien d'une montagne mais tout d'un mur gigantesque qui coupe Khouf du reste du monde. Le bus apparaissant au tournant, elle t'embrasse et fourre une galette au thym dans ta poche, précisant que le thym rend plus intelligent. Tu vas en avoir besoin, te crie-t-elle en secouant un mouchoir comme si tu partais pour l'Amérique.

Le désert qui défile à travers la vitre a laissé son empreinte sur tout ce qu'il touche. Couleur sable les palmiers voûtés jusqu'à terre, les façades des rares bicoques éparpillées sur la route, les visages de ceux qui proposent une bouteille de Coca-Cola, une gargoulette d'eau tiède, quelques noix. La dernière pluie a transformé les trous en bassins, t'explique une adolescente et elle fait tinter ses bracelets autour d'un poignet si mince. Elle les compte, puis les recompte, t'en donne le résultat : sept, comme les jours de la semaine. Ils font partie de son *moukaddam.* Son fiancé l'attend au terminus. Elle ne le connaît pas encore. Le vieillard assis à côté du chauffeur est le père du fiancé.

— Et si jamais il ne te plaît pas ?

— Impossible.

Et son rire tinte en même temps que ses bracelets.

— Tu lui rends les bracelets s'il ne t'épouse pas ?

— Dans ce cas son père sera forcé de m'épouser et je garde les bracelets. Celle qui revient vierge chez ses parents ne trouvera plus preneur.

Et le crapaud crachera dans son ventre.

Le conducteur n'a pas cessé de te fixer à travers le rétroviseur. Il profite d'un arrêt pour te glisser un voile.

« Tu en auras besoin pour ton entrevue avec le mollah », te chuchote-t-il.

Inutile de lui demander qui l'a mis au courant. Tout Khouf en parle. Abdul ne t'encourage pas, ni ne te décourage, bien qu'il désapprouve les lapidations. Il n'a d'opinion sur rien, ne prétend pas t'influencer, mais te conseille la prudence et quelques rudiments de bienséance : saluer le mollah par une simple inclinaison de la tête, ne pas essayer de lui tendre la main, ne pas le regarder en face, et ne jamais le contredire. Tu le remercies puis tu l'oublies une fois descendue du car.

Nul besoin de chercher la Maison de la veuve et de l'orphelin, elle est face à l'arrêt. Nul besoin non plus de frapper à la porte, béante pour contenir le flot de femmes et d'enfants qui en sortent ou y entrent. Elles sont trois à t'accueillir, trois à t'écouter, trois sœurs terrifiées par ton projet.

— Impossible, répètent-elles d'une même voix. Les gardes du mollah te jetteront dehors, te tabasseront si tu insistes. Le ministre de la Vertu ne voit pas de femmes en dehors des siennes. Il lui est peut-être arrivé d'en recevoir une, mais elle était accompagnée. Or, tu es seule : pas de mari, ni de père, ni de frère. Seule comme un palmier en plein désert.

— À moins qu'elle n'ait recours à Abdul, suggère l'aînée.

— Un mariage par *mitaa,* payé en espèces pour la durée de la visite et chacun chez soi une fois dehors, précise la cadette.

— Abdul, c'est qui ? demandes-tu d'une voix exténuée.

— Le chauffeur du car qui t'a emmenée de Khouf. Il rend service à toutes les femmes en difficulté, les épouse pour un jour ou une semaine, selon l'offre et la demande.

Tu hésites. Tu promets de réfléchir et de donner ta réponse demain. Le voyage t'a épuisée. Tu as besoin de te reposer dans un hôtel, n'importe lequel. Des bras entourent tes épaules. On te parle comme à une malade et tu comprends que les femmes seules ne sont pas admises dans les hôtels. Tu risques de passer la nuit dans la rue avec les chiens qui déferlent sur la capitale dès le coucher du soleil. La ville leur appartient. La faim les pousse à mordre tout ce qu'ils trouvent sur leur passage, même les réverbères et les arbres.

— Décide-toi avant que Abdul ne reparte pour Khouf.

— Allons pour un mariage par *mitaa,* dis-tu d'une voix au bord de l'épuisement.

Ta réponse, même du bout des lèvres, suscite une grande allégresse. Les femmes t'encerclent, te touchent, t'embrassent sur les deux joues. Les enfants font des galipettes, une vieille qualifiée de cuisinière demande à grands cris si trois bocks de jus de « karkadan » suffisent ou s'il faut en rajouter un quatrième.

Des préparatifs en tous genres se mettent en place. On pousse les chaises contre les murs, on les aligne en rangs serrés comme dans les maisons au moment des condoléances, on t'assigne une place au centre sur un tabouret surélevé. Tu n'as qu'à te laisser faire. Tu es la mariée, même si ton mariage ne dure qu'un après-midi.

Penchée par-dessus la rambarde de la fenêtre, la plus jeune appelle à grands cris un garçon qui joue dans la cour et lui ordonne de ramener le plus vite possible Abdul et le cheikh. « C'est pour un mariage urgent », précise-t-elle. Des youyous s'échappent aussitôt de tous les coins de la maison. Les femmes engoncées dans leur voile laissent libre cours à leur joie. Les langues tapent les palais à une vitesse vertigineuse.

Youyouyouyouyou jusqu'au ciel.

Tu oses une dernière question :

— Et si Abdul n'accepte pas ?

Les réponses déferlent.

Ça ne lui est jamais arrivé. Dépanne toujours les malheureuses. Ça ne lui coûte rien étant donné qu'il a déjà quatre épouses. La cinquième, interdite par le Coran, ne comptera pas. Un mitaa est une parodie de mariage.

Tu as l'impression d'être au théâtre. L'acteur principal, c'est toi dont on badigeonne le visage avec une poudre aussi opaque qu'une crème à raser, ponctuée de deux cercles écarlates sur les joues. On te parfume à l'eau de rose, on dessine des signes cabalistiques sur la paume des mains, encore un rien de henné sur le front et sur le menton avant l'arrivée du fiancé très décontracté, vu qu'il épouse souvent, très souvent, selon l'offre et la demande, comme on te l'a expliqué.

Abdul a un souci. Que tout soit réglé en deux heures. Il ne répond de rien après, quand son car sera rempli à ras bord.

Je suis au théâtre, répètes-tu en toi-même. Je suis l'héroïne, les trois responsables tiennent le rôle de comparses, de chœur. Leurs

répliques, comme il se doit, se recoupent sans coïncider. Elles ne t'encouragent pas, ni ne te découragent, elles te laissent tenter ta chance, essayer toutes les opportunités pour ne rien regretter par la suite. Le mollah, le ministre, te recevront-ils ? Seul Allah le sait. Peut-être te battront-ils ? Te casseront-ils une jambe ? Te crèveront-ils un œil ? Nous ne pouvons rien prévoir. Les vigies ont la main aussi lourde qu'une batteuse de blé, les dents aiguisées d'un tigre. Ne pas oublier que le mollah qui est un saint homme ne serre pas la main d'une femme alors qu'il en a épousé quatre, par soumission au Coran et nullement pour le plaisir de la chair, qu'il les traite en égales. Pas de favoritisme : même pointure et modèle de chaussures, même épaisseur du *hijab* pour qu'elles voient le monde sous les mêmes contours, même nom donné à toutes, Aïcha, celui de la dernière épouse du Prophète.

Tu romps leur litanie et leur fais part de tes inquiétudes. Comment s'assurer que Noor ne sera pas lapidée avant que le ministre ou le mollah n'aient statué sur son cas ? Pour toute réponse, elles lèvent leurs bras au ciel. Impossible de prévoir l'imprévisible. Tu dois t'attendre au meilleur comme au pire.

Tu tournes en rond dans ta tête et commences à douter de leur influence lorsque l'aînée t'informe qu'il arrive au mollah de réfuter une décision du ministre et au ministre de ne pas valider celle émise par le mollah. La corde tirée dans deux sens opposés et la décision remise à une date indéterminée.

— Que faire dans ce cas ? supplies-tu d'une voix mourante.

— Rien.

La Maison de la veuve et de l'orphelin ne doit plus intervenir. Femmes comme nous sommes, ils nous traitent de bavardes, incapables de tenir nos langues, ils nous soupçonnent d'avoir des accointances avec les féministes étrangères, donc avec le Chaytan, d'ébruiter les problèmes du pays hors des frontières. Le ministre nous qualifie de « clochettes sur la fesse d'un mulet ».

Elles se relaient pour prendre la parole, inconscientes du temps qui passe, d'Abdul qui n'a pas cessé de consulter sa montre, même du cheikh qui vient d'arriver et qui exige d'être payé d'avance.

Un brouhaha s'élève dans la cour. Des enfants de tous âges font irruption dans la salle et s'agrippent aux basques d'Abdul. Ses fils et filles tiennent à assister à la cérémonie. Il faudra prévoir une pièce de monnaie pour chacun, sinon ils s'opposent au mariage de leur père. Lui ne te demande rien, te rend service, rien de plus, mais il compte sur ton grand cœur pour adoucir leur quotidien. Surtout pas de bonbons, ils pourrissent les dents, mais de l'argent

qu'ils donneront à leurs mères. À elles de décider des achats à faire.

On te tend un papier imprimé auquel tu ne comprends pas grand-chose. Tu es sur le point de signer mais le cheikh arrête ta main en tapant dessus. Tu dois prier avant. Tu répètes les phrases qui sortent de ses lèvres, écris ton nom en toutes lettres à côté de l'empreinte digitale d'Abdul, pendant que les trois maîtresses des lieux se servent dans ton sac. « Juste ce qu'il faut pour payer le document et l'encre », précisent-elles.

Te voilà, marchant trois pas derrière lui, comme le veut la coutume, pour vous rendre chez le ministre de la Répression du vice. Femme soumise derrière son maître.

Chapitre 11

Tu parles d'une voix basse, tes yeux fixent le sol autour de tes pieds, tu ne dois jamais regarder le personnage abrité derrière des lunettes d'un noir opaque et qui trône sur un fauteuil faux Louis XV tendu de velours cramoisi.

Tu lui racontes le viol de Noor, l'enfant à naître, la lapidation retardée une première fois à cause du khamsin, puis par la terre desséchée, lapidation qui fera quatre orphelins.

— Trois, corrige-t-il. Le quatrième n'aura pas le temps de naître.

— Un mot de vous et cette femme injustement condamnée pourra vivre et vieillir, lances-tu pathétique.

— Qui vous dit qu'elle souhaite vieillir ?

Tu avances un autre argument. Tu parles de sa masure en boue qui risque de tomber en ruine quand elle ne sera plus là pour rafistoler les murs.

— Vous connaissez mieux que moi la fragilité du pisé et ce n'est pas son mari, remarié avec une autre, un noceur, un joueur, qui le fera à sa place.

— Une maison écroulée de plus, quelle importance ? coupe-t-il sèchement.

Les plus beaux poèmes de la langue arabe sont inspirés par les ruines :

— « Arrêtons-nous et pleurons une aimée et sa maison », récite-t-il, d'une voix chantante.

— « Tissée par le vent du nord, tissée par le vent du sud », enchaînes-tu sur le même ton.

Tu t'attends à de l'admiration, pas à cette grimace qui relève ses babines surmontées d'une moustache hirsute.

Il te reproche de réciter le poète Jahelide Oumrou'al Kaïs avec un accent français. Tu lui fais penser à la caille qui a voulu imiter la démarche du cygne. Ni caille ni cygne, elle ne savait plus marcher.

Son conseil : oublier ta moitié occidentale, ne garder que la moitié orientale pour devenir authentique, et cesser de mettre dans la bouche de ces femmes des revendications indignes d'elles.

— Nos femmes ne pensent pas, même si elles parlent. Elles

existent et cela suffit à leur bonheur. Elles sont utiles pour la procréation.

C'est tout juste s'il n'a pas dit qu'elles sont « utilitaires » au même titre que la marmite, la louche ou la bassine.

Il te renvoie d'un geste de la main. Impossible de prolonger le dialogue. Il pourrait se fâcher, te glisse Abdul qui t'entraîne dehors. La porte refermée, tu te laisses aller au désespoir, mais il te remonte le moral et t'assure que tout n'est pas perdu. Le mollah protecteur de la vertu est capable d'une grande mansuétude. Un saint homme. Qui sait s'il n'annulera pas la condamnation qui pèse sur Noor. Il donnera un avis contraire au directeur du bureau de l'oppression du vice connu pour n'avoir jamais pissé sur un doigt blessé.

Tu ris à travers tes larmes. Abdul, tu t'en rends compte au bout d'une journée de fréquentation et de trois heures de mariage, ne s'exprime qu'en proverbes qu'il ne prend pas la peine d'expliquer.

Chapitre 12

— Si c'est pour ressasser l'histoire de la lapidée qui a changé l'orientation de sa pierre tombale que tu veux me voir, mieux vaut ne pas te fatiguer. Affaire réglée.

C'est par ce préambule que le mollah te reçoit.

— Il s'agit d'une femme vivante, votre sainteté, et qui sera exécutée si vous n'intervenez pas.

— Où est le problème ? demande-t-il, visiblement excédé.

— Cette femme attend un enfant. Il sera orphelin.

— Un orphelin de plus ou de moins. Chacun vient au monde avec sa pitance. Celui qui crée saura assurer les besoins.

Ses mots te renvoient à un spectacle insupportable d'enfants de tous âges fouillant la décharge municipale aux portes de la ville.

« Ils trouvent toujours de quoi se nourrir et se vêtir, avait dit un passager du car. Peu importe que le fruit soit à moitié pourri ou que le vêtement soit complètement usé. »

La voix sévère du mollah te ramène à lui :

— Vous n'êtes pas d'ici. Que venez-vous faire dans notre pays ?

— De l'humanitaire, réponds-tu, dans un souffle.

— Votre organisme fait plus de mal que de bien. Vous êtes les vrais responsables de la famine. Nos paysans se contentent de votre farine et de votre riz au lieu de cultiver leur terre. D'hommes fiers, vous faites des mendiants, des paresseux.

Fixant ses babouches en cuir souple et jamais son visage interdit aux femmes, tu accuses la sécheresse, la seule responsable de la famine, non la paresse. C'est elle qui a tué les récoltes, tué le bétail, elle qui pousse les paysans vers la ville et les enfants sur les décharges.

Tu t'attends à tout sauf à cette réflexion :

— Les fleurs ont besoin d'engrais pour pousser. Il en est de même pour les enfants.

Fier de sa trouvaille, il la fait suivre d'un proverbe de son cru :

— « Le diable n'applaudit pas quand Allah marche sur les ordures. »

Faut-il comprendre que les enfants de la décharge sont les enfants de Dieu ?

Imbu de lui-même, il ne daigne pas s'expliquer.

Suit un long silence que tu n'oses interrompre. Sa main lisse sa barbe pour la centième fois. Ses yeux scrutent les motifs du tapis avec intensité. Cherche-t-il Dieu dans la trame, entre fils de laine et fils de coton ? Brusquement, comme traversé par une illumination, il te pose une question, te demande de répondre après avoir bien réfléchi. De cette réponse dépendra sa résolution concernant ta protégée :

— Préférez-vous la route ou le cheval ?

À quoi joue-t-il ? Tu ne sais pour lequel des deux opter. Ton mutisme, symbole de soumission, le fait jubiler intérieurement.

Tu secoues la tête, trois fois de suite, tu es au bord de l'épuisement. Au bord des larmes, tu avoues ne pas savoir.

— En d'autres termes : veux-tu sauver la vie de cette femme ou son âme ? tonne-t-il de sa voix de prédicateur.

Tu te vois tituber, puis t'affaler sur le tapis. Ta bouche frôle sa babouche droite comme si tu t'apprêtais à la baiser.

Sa main tendue vers toi, il te donne l'ordre de te relever. Un ordre sec, émis par la fente entre barbe et moustache.

« Lève-toi. » Comme si tu étais Lazare et lui le Christ.

Qu'attends-tu pour quitter les lieux ? Deux échecs dans la même journée. Mais sa voix te ramène en arrière. Pour te montrer sa grande mansuétude, le mollah veut bien reporter la lapidation à une date ultérieure, après la naissance de l'enfant, même si ce petit être est un fruit pourri et que le bon sens indiquerait de couper l'arbre à la racine, l'arbre en même temps que le fruit, précise-t-il.

Le papier qu'il te tend porte sa signature surmontée d'un glaive dégainé.

— Remettez-le au cheikh de Khouf et dites-lui : « Telle est la volonté du mollah. Pas de lapidation avant la naissance de l'enfant. »

Tu retrouves la rue bourdonnante de klaxons, de marchands de glaces, de sirops, de cacahuètes, de galettes, de bâtons d'encens, d'oiseaux voletant dans des cages, d'oiseaux empaillés, mais pas un seul magasin de vêtements pour femmes. Les burkas sont confectionnées dans des ateliers qui n'ont pas pignon sur rue. Une robe, même vide, pourrait suggérer son contenu de chair nue. La femme interdite aux regards, acceptable dans l'obscurité des couches pour être engrossée – et perpétuer.

Chapitre 13

Le car ayant démarré, la neige se met à tomber. D'abord fine et légère, elle fond au contact du sol. Les flocons sont si lents qu'ils donnent l'impression d'être en suspension dans l'air. Une grande pesanteur écrase le paysage. Bercée par le roulis, tu penses à Noor qui guette ton retour se demandant si tu lui apportes la grâce ou la mort.

Les passagers ont pour unique conversation la vague de froid venue de Sibérie et qui a succédé à la sécheresse venue du Sahel. À chaque arrêt, demandé d'une voix ensommeillée, Abdul freine sur le bas-côté de la route, grimpe sur le toit du véhicule et jette un bagage à son propriétaire. Où vont-ils ? te demandes-tu en les voyant s'éloigner dans la blancheur aveuglante. La neige légère des faubourgs, devenue plus compacte à mesure que vous roulez, a effacé les villages que tu as vus à l'aller. Le voyage te paraît interminable et Khouf te semble le dernier village du monde. Le vent glacial qui s'engouffre sous ta jupe à chaque ouverture des portières te fait frissonner. Abdul qui te couve des yeux t'enveloppe avec sa propre couverture.

— Mon cadeau de mariage, te souffle-t-il à l'oreille.

Arrivés sur la place du village, les rares passagers s'éparpillent dans toutes les directions, te laissent seule avec lui. Il veut te raccompagner au Centre. Tu déclines son offre mais gardes sa couverture. Elle va te protéger du froid. Abdul dormira sur le banc arrière, les yeux dans les étoiles, rêvant de ses quatre légitimes qui, contrairement à toi, « l'épouse par mitaa », l'accueilleront à bras ouverts, demain, quand son car retournera en ville.

Tu marches à grands pas dans un silence ponctué par les aboiements des chiens. Tes pieds s'enfonçant dans la neige molle font un bruit pareil à celui du coassement des crapauds les nuits de canicule. Tu marches à l'aveuglette guidée par le figuier de Barbarie enterré à mi-hauteur sous la masse blanche.

La bonne nouvelle que tu apportes à Noor ne peut attendre demain. Arrivée à ton but, tu crois t'être trompée de chemin. Le trou béant dans la façade n'a rien à voir avec la masure de ton amie. Une silhouette, dans le noir, t'encourage à entrer avant que le froid ne te transforme en statue.

— Pas avant d'avoir deviné ce que j'ai en main, lui dis-tu.

— Comment veux-tu que je devine ?

— Essaie quand même.

— Tu as gagné à la loterie ? Tu as fait un héritage ? Tu as trouvé un mari ?

Noor énumère dans l'ordre, et toi tu secoues la tête à chaque fois. Elle s'énerve et ne comprend pas qu'un simple papier puisse te mettre dans cet état.

Consciente de l'importance de ce que tu vas lui dévoiler, tu parles lentement en prenant soin de bien détacher les syllabes.

Tu lui annonces qu'on ne touchera pas un seul cheveu de sa tête tant qu'elle n'aura pas accouché.

— Et après ?

Elle est amère, dédaigneuse, hautaine. Soudain hautaine.

Sa question te transperce, son regard fouille le tien malgré l'obscurité.

Les poings sur les hanches dans un geste de défi, elle te demande qui allaitera l'enfant, le réchauffera, lui chantera des berceuses pour l'endormir ? Et quel intérêt de venir au monde le jour où des centaines de pierres auront fracassé le crâne de sa mère ?

Est-ce la honte ou sa détresse qui dicte ta réponse ?

— J'interviendrai de nouveau auprès du mollah maintenant que je connais le chemin.

Son doigt vissé sur sa tempe dit qu'elle réfléchit. Un sourire malicieux aux lèvres, elle te demande si l'imam et toi êtes… et son majeur chevauche son index.

Elle n'a cure de la rougeur qui a envahi ton visage.

Noir comme il fait, elle ne peut s'en rendre compte. Elle est tout à ses projets : rien ne l'empêche de planter des légumes maintenant qu'elle a la vie devant elle.

— Et pourquoi pas des fleurs, ajoute-t-elle, ce jardin est aussi triste que le désert.

Noor se moque-t-elle de toi ou d'elle-même ?

Sa main brune posée sur son ventre, elle a pour la première fois ce geste habituel des femmes enceintes. Noor la silencieuse devient brusquement volubile. Elle veut revoir ses fils pour leur annoncer la naissance de leur petit frère, avoir des bras assez longs pour les enlacer tous en même temps, leur faire à manger, les voir engloutir du riz au safran, du mouton au curcuma, des montagnes de pâtisseries. Dans ses rêves, Noor inclut la poule plumée et mangée depuis plus d'un an qu'elle fera cuire sur feu

doux jusqu'à ce que les os se détachent de la chair.

Le mouton, le curcuma et le reste ne sont qu'envies de femme enceinte. Épuisée par son monologue, elle se tait. Tu profites de son silence pour lui demander pour quelle raison elle n'a plus de porte.

— Moha, qui a perdu la sienne au jeu, me l'a demandée. À bien réfléchir, elle lui appartient. C'est lui qui avait payé le menuisier. Du moment qu'il me laisse la fenêtre.

La voilà qui arpente la pièce à grands pas. La tête levée dans un geste de défi, elle déclare que sa maison est plus belle sans porte. Elle cachait la montagne et l'empêchait de voir les lumières du douar s'allumer les unes après les autres quand tombait la nuit.

La vérité, tu le sais mieux que d'autres, est plus complexe. Il est vrai que Moha a perdu sa porte au jeu mais le fait de s'emparer de celle de Noor équivaut à une punition. Punie à cause de ton voyage pour sauver sa tête. Une épouse, même répudiée, n'a pas à se plaindre de son sort à une étrangère et surtout à contester une fatwa émise par le cheikh. Une musulmane digne de ce nom réfute toute intervention en sa faveur contre les lois de sa tribu.

Tu es trop épuisée pour t'opposer à son délire. Ta tête dodeline sur ta poitrine, tes jambes sont incapables de te porter jusqu'au Centre. Elle t'encourage à rester, te cède sa natte, te souhaite de beaux rêves. Tes paupières se referment sur ses efforts pour calfeutrer l'ouverture béante avec une plaque en tôle poussée par le vent jusqu'à son figuier de Barbarie, puis pour activer le feu. Ses doigts agiles attrapent les tisons puis les posent au point d'intersection des branches. Son souffle fait le reste. Un buste étroit mais qui semble contenir tous les vents du désert. Un corps d'adolescente qui a enfanté trois fois en trois ans et qui attend son quatrième ; un oueled, comme elle te l'avait annoncé après son pèlerinage au puits de Sitt Zeinab. Un garçon, la fille n'est pas considérée comme un enfant. Pourtant ce sont les filles qui pèsent lourd dans les mariages. Certaines sont troquées contre un troupeau de chèvres, d'autres contre un mobilier pour les parents, et d'autres encore payées comptant.

Ce sont des femmes que tu as vues piocher la terre craquelée à la recherche de racines bonnes à cuire, des femmes que tu as vues pétrir boue et paille pour rafistoler les murs. Les hommes palabrant autour d'un arbre lançaient un conseil, parfois un caillou sur une tête lorsqu'elles n'entendaient pas.

Emmitouflée dans la couverture qui sent le chameau, tu rêves d'une caravane et d'un palanquin. Chassée de Khouf pour être

intervenue dans la vie de ses habitants, tu ne disposes que de ce moyen de locomotion pour revenir en France. Tu sursautes à chaque mouvement brusque de la bête, la plus vieille, choisie avec l'arrière-pensée qu'elle te verse dans un ravin et qu'on ne reparle plus jamais de toi. Tes cris de terreur réveillent Noor, tassée sur elle-même dans un angle de la pièce. Elle accourt. Sa main lisse ton front, ses lèvres menacent le diable, père des cauchemars, en termes crus. Une gorgée d'eau de fleur d'oranger pour t'apaiser, une tasse de café pour te rendre tes esprits. Inutile de protester. Tu en as besoin pour affronter le cheikh, sinon l'ordre du mollah ne vaudra pas un clou. Sa vie sera toujours en danger tant qu'il n'aura pas vu de ses yeux la signature du saint homme.

Revenant sur la journée d'hier, elle te demande de la lui raconter de nouveau sans omettre le moindre détail.

— Qu'a dit de plus le mollah, l'étrangère ?

— Il a dit que la décision finale de t'innocenter est entre les mains d'Allah, qui noue et dénoue toutes choses.

Son visage s'illumine :

— Il voulait dire que j'aurai droit au paradis ?

Elle pleure pour la première fois depuis que tu la connais. Des larmes de joie, sachant qu'elle ne sait pas pleurer quand elle est triste. Assommée de bonheur, elle avale tout le contenu de la cafetière. Elle ne tient pas en place, tourne comme une toupie, cherchant des yeux n'importe quel objet pour te prouver sa gratitude, met la main sur un morceau de tissu noué à ses deux extrémités, en extrait un talisman suspendu à une grosse cordelette, entoure ton cou. Il te protégera du mauvais œil, des mauvaises langues, même des serpents.

— Va en paix maintenant que tu es protégée. Tu n'as plus rien à craindre, clame-t-elle avec ferveur.

Elle ne mangera ni ne dormira avant ton retour. Elle guettera ta silhouette de sa fenêtre tant que le jour est jour pendant qu'elle te préparera un plat de roi : des feuilles de cactus cuites à l'étouffée avec de l'huile et des oignons. Et que les yeux envieux crèvent de jalousie.

Chapitre 14

Amina n'a pas fermé l'œil de la nuit. Elle a attendu ton retour jusqu'au premier chant du muezzin. Mille idées noires ont traversé sa tête. Tu as raté le car, tu as dormi dans la rue parmi les chiens et les mendiants, tu croupis dans une prison pour t'être mêlée de ce qui ne te regarde pas. Dernière éventualité : on t'a assassinée et personne n'est en mesure de dire qui tu es et de quel pays tu viens.

Assassinée, étant donné que les villes sont peuplées de mendiants, d'assassins et de putes.

Elle te demande de tout lui raconter maintenant que ses craintes sont dissipées.

As-tu pu approcher le ministre de l'Oppression du vice et est-il vrai qu'il a un œil en verre ? Le mollah gardien de la vertu a-t-il accepté de te recevoir et qu'a-t-il décidé au sujet de Noor ?

— Son exécution est remise à plus tard, après l'accouchement, peut-être à jamais, lui réponds-tu. Mais il me faut convaincre le cheikh. Tu vas m'accompagner à la mosquée.

Un long frisson parcourt son échine.

— Tu iras toute seule. Il ne doit pas savoir que je travaille pour les Frangis et les humanitaires.

Tu lui rappelles qu'il ponctionne régulièrement vingt pour cent des produits destinés aux pauvres de Khouf.

— Tu les connais ces pauvres ?

Bien sûr qu'elle les connaît. S'appuyant sur ses dix doigts qu'elle met à contribution deux fois de suite, Amina énumère dans l'ordre les quatre épouses et leurs seize enfants.

— Huit garçons, sept filles et un moitié-moitié, à la fois chèvre et bouc.

Elle n'aime pas ton air méfiant, les hommes d'Allah restent en dehors de toute suspicion ; tu es assez grande pour te rendre seule chez lui. Vous vous retrouverez chez Noor qui risque d'être dévorée par les bêtes sauvages ou assassinée par des voleurs maintenant qu'elle n'a plus sa porte.

— Des voleurs au douar ?

Tu es étonnée.

— Un voleur est un voleur, capable de s'emparer des murs s'il

ne trouve rien à prendre.

Les gens de Khouf sont pauvres en denrées alimentaires seulement, mais si riches en arguments, te dis-tu en toi-même.

Tu penses à ceux que tu retrouves chaque matin dès l'ouverture du Centre, mains tendues vers tous les sacs à la fois, puis vers Dieu qui semble les oublier, à moins que ce ne soit vers les nuages qui se retiennent de pleuvoir, sachant que la neige ne fait que passer, vite bue par une terre avide et par un soleil que rien n'arrive à désaltérer.

Un vieillard disait avoir creusé sa terre jusqu'en enfer à la recherche d'un ruisseau qui existait de tout temps, et qu'il n'avait trouvé qu'une eau boueuse, même les bêtes n'en voulaient pas. « De la salive du diable, avait renchéri sa femme. Mieux vaut mourir de soif que de l'ingurgiter. »

Jalila, l'éternelle mécontente, t'avait rendu ton sac de lentilles à moitié vide. Un caillou trouvé dans le tas a failli casser ses dents… Geste à l'appui, elle a ouvert grand sa bouche pour te montrer trois chicots branlants : deux en haut et un en bas.

Leurs plaintes s'enroulaient, corde autour de ton cou. Tu étais sortie pour respirer. Des centaines de mouettes survolaient ta tête à basse altitude. Des mouettes si loin de la mer.

« Elles vont déchirer les nuages de leurs becs. Il va pleuvoir », avait crié un garçonnet. Mais personne ne l'avait cru. Personne ne regardait le ciel.

Chapitre 15

Amina te met en garde contre Jalila qui ment avec la même facilité qu'elle mendie. Il ne faut pas la croire lorsqu'elle parle de La Mecque où elle n'a jamais mis les pieds. Elle a juste rêvé de la Kaaba qui s'avançait vers elle dans le désert comme un chameau qui aurait égaré sa caravane.

Jalila est une hajja de bazar, son pèlerinage, elle l'a fait dans sa seule tête, sans quitter Khouf d'un pouce.

Noor, qui est loin d'être une mauvaise langue, est du même avis. Jalila ment quand elle affirme que Khouf était sous la mer avant que le temps ne soit temps, que le désert à l'origine était un océan, les dunes des îles. Khouf existe avant la terre et le ciel, la preuve : la suie millénaire qui couvre sa marmite.

Hamidou, le responsable du dépôt, n'aime pas Jalila non plus. À cause de son mauvais œil, son regard perce les sacs comme dents de rats. Tu laisses dire. Ta porte lui sera toujours ouverte pour la simple raison qu'elle sent le chat. Des dizaines de chats s'abritent derrière son large dos la nuit quand les chiens du douar leur font la chasse.

Jalila vient tous les matins à la même heure avec son balai et sa pelle. Et que je balaie par-ci et que je ramasse par-là, de la farine, du sucre, tout ce qui tombe des sacs, qu'elle revend à bas prix aux gens du douar, à plus misérable qu'elle, alors qu'il n'y a pas plus misérable qu'elle.

Sucre et farine goûtés sur le pouce de peur qu'ils ne contiennent de la mort au rat. Jalila, une nutritionniste de poubelle, une écolo sans le savoir, des ordures qu'elle triait quand Khouf mangeait à sa faim elle ne prenait que les fruits et légumes pourris, jamais la viande qui la dégoûte. « Autant manger son voisin. » Ses yeux dans les tiens, elle t'a demandé hier si tu as jamais mangé de l'âne. Voyant ta mine ahurie, elle a changé de sujet et t'a expliqué que le pain rassis trempé dans de l'eau sucrée reste son plat préféré. Obéissant aux préceptes du prophète Ali, elle le pose sur sa tête, puis sur son Coran, le temps qu'il se purifie, puis le ramollit avec un rien de fleur d'oranger. Un festin de roi, déclare-t-elle, en se léchant les babines.

— Parce que tu as un Coran ?

— Et pourquoi je n'en aurais pas ?

Sa main dans sa poche extirpe trois pages moisies aux rebords en dents de scie, échappées de poubelles. À quel verset et quelle sourate appartiennent-elles ? Jalila l'ignore. Du moment qu'elles viennent du Kitab. Elle les serre sur sa poitrine décharnée puis sur sa tête, se retient de respirer pour ne pas les faire tomber par terre, à portée de main du Chaytan qui possède tout ce qui est en bas, précise-t-elle, le haut appartenant aux *malaikas* qui ne savent que voler.

Partagée entre le rire et l'exaspération, tu affiches un air impassible.

Ses yeux fermés, est-ce pour échapper à ta vue ou à celle du Chaytan ? Ses lèvres ridées marmonnent une prière réduite à une phrase où prédomine le nom du diable qu'elle supplie de s'éloigner de sa maison.

En fait de maison, Jalila possède la rue dans sa totalité.

Elle dort là où le sommeil la terrasse quand ses yeux se mettent à tourner comme billes folles dans leurs orbites. Elle se laisse couler, de préférence contre un mur, qu'elle multiplie par quatre dans sa tête, auxquels elle ajoute un toit. Avoir une maison ne l'intéresse pas outre mesure étant donné que Khouf sera noyé sous des millions de mètres cubes d'eau quand prendra fin la construction du barrage. Elle est la seule à le penser, la seule à tenir ce discours. Personne au douar n'a entendu le bruit du chantier qui a lieu de l'autre côté de la montagne. Le dynamitage des rochers n'est perceptible que par ses vieilles oreilles.

Jalila croit avoir le dernier mot en affirmant que le barrage est construit par des hommes invisibles venus d'une autre planète qu'elle est seule à voir parce que la seule à dormir à la belle étoile.

Tu l'écoutes sans la croire, mais Noor la croit sans l'avoir entendue. L'homme qui l'a aimée sous le souffle du khamsin venait probablement de cette planète.

Elle l'a dit hier en réprimant un frisson de peur et de désir.

Chapitre 16

La neige tombée la nuit de ton retour de la capitale a fondu partout sauf dans le jardin de Noor. Elle la déblaie avec une cuillère en bois puis creuse des trous à égale distance qu'elle remplit de graines rouges, noires, jaunes. Elle les arrose d'un jet de salive avant de les recouvrir de terre. Noor crache sur le diable capable de faire pousser ses légumes à l'envers. Elle bêche les yeux fermés, par crainte du mauvais œil, le sien entre autres. Le stock de graines épuisé, elle pousse un soupir de satisfaction, se redresse en se tenant les reins des deux mains puis parcourt du regard la façade de sa masure : quatre mètres sur deux de boue séchée qui s'émiette un peu plus chaque hiver. Ses murs attrapent les mêmes rides et écorchures que son visage. Les maisons et les femmes des villes ne vieillissent pas, d'après ce qu'on lui a dit. L'air marin chargé de sel les protège de l'usure. C'est comme si elles étaient conservées dans de la saumure. Les habitants des villes ont des remèdes contre tout, même contre la pauvreté.

Tu gardes pour toi le spectacle des enfants qui dépeçaient la décharge dans des odeurs pestilentielles.

Est-ce la blancheur de la neige qui contribue à votre sérénité ?

Vous êtes des femmes sans problèmes, pareilles à d'autres.

Amina n'est plus la vieille fille qui a dépassé l'âge de se marier.

Aucune menace de mort ne pèse sur Noor.

Et toi, tu n'as nullement été quittée par ton amant, tu n'as pas non plus enterré ton chat. Vous bavardez en toute quiétude, de tout et de rien, et vos voix résonnant sur l'air semblent sortir d'autres bouches que les vôtres.

Le soleil happé par la montagne, Noor vous entraîne à l'intérieur et allume un bon feu. Une douce somnolence s'empare de toi à la vue des flammes dans l'âtre. La voix des deux femmes discutant dans leur dialecte te plonge dans un demi-sommeil. Elles parlent de toi, convaincues que tu ne les entends pas.

— Elle a l'oreille du ministre et surtout celle du mollah alors qu'elle est chrétienne, l'informe Noor.

— Son mariage avec Abdul en fait une musulmane, riposte Amina.

— Parce qu'elle a épousé ce chameau, comment l'as-tu su ?

— Par le mari. À peine arrivé au douar, il a claironné la nouvelle. Même les morts ont dû l'entendre.

— Crois-tu qu'elle va déménager chez lui ?

— Où veux-tu qu'il la mette ? quatre épouses et une douzaine de voyous. D'ailleurs un mariage par mitaa ne donne pas droit à un toit.

Suit un silence, puis la voix enfantine de Noor se faufile entre deux crépitements du feu. Elle aimerait savoir pour quelles raisons tu prends son affaire à cœur, pourquoi tu veux la sauver de la mort, et si les humanitaires y sont pour quelque chose. Mais Amina balaie ses questions d'un geste. Ceux qu'elle appelle les humanitaires donnent à manger, à boire et vaccinent, rien de plus. Elle soupçonne les féministes d'être derrière cette affaire. L'étrangère ne fait qu'obéir aux ordres de Paris. Ces femmes sont très puissantes. Le pouvoir est entre leurs mains et les hommes sont à leur botte. Elles n'en font qu'à leur tête, conduisent des voitures, des trains, des camions, organisent des manifestations, fument…

— Du hachich ? s'étrangle Noor.

— Pire que du hachich. Des cigarettes. Elles boivent aussi.

— Du raki ?

— Tout ce qui tombe dans leurs verres, même du vin interdit par le Coran.

— Pas l'étrangère, déclare Noor, admirative. Je ne l'ai jamais vue boire ou fumer. On dirait une hajja qui aurait fait plusieurs fois le pèlerinage de La Mecque.

— Trop de qualités mais pas le moindre mari, déplore Amina.

— Pas de mari mais un fiancé.

— Celui que tu appelles fiancé était un amant qui l'a quittée pour revenir chez sa femme.

— Qui l'a répudié à son tour, enchaîne Noor.

— Bien fait pour lui.

Elles l'ont dit d'une même voix.

— Parce que les femmes répudient les hommes chez les Frangis ? s'informe Noor.

— Chez eux et partout ailleurs, sauf à Khouf. Elles ont droit à tous les métiers, de pute à président de la République.

— Tu veux dire qu'elles ont leurs bordels ?

Noor est insatiable et Amina invente à tour de langue.

— … à chaque coin de rue. Plus elles paient, plus elles ont droit

à des hommes jeunes et bien portants, blonds de préférence. Squelettique comme il est, ton Moha n'aura droit qu'à une chèvre. Aucune femme n'en voudra, alors qu'Abdul croulera sous la demande.

— Pas bricoleur pour un sou mon Moha, déplore Noor, d'un ton désolé. Il n'a jamais su enfoncer un clou dans un mur.

— Il t'a quand même planté trois vauriens dans le ventre, lui rappelle Amina. Sais-tu si le fiancé de l'étrangère était bricoleur ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Je sais seulement qu'il peint. Il m'aurait repeint ces murs s'il était moins loin. Tant de suie accumulée depuis que la maison est maison.

— Ce que tu appelles maison est un gourbi, une ruine, lui rétorque Amina, et le fiancé de l'étrangère peint des choses qu'on accroche aux murs : un ciel bleu, un arbre avec des oiseaux…

— Jamais de fleurs ? s'informe Noor. J'aime tellement les fleurs. Le monde serait moins monde sans les fleurs.

— Pas que je sache, sinon elle me l'aurait dit.

— Ce n'est pas mon Moha qui va savoir dessiner une fleur…

— Abdul non plus, ni aucun homme de Khouf, la rassure Amina. Arrivé à la fin de son parcours, Allah devait manquer d'argile pour faire des hommes de premier choix. Il a bâclé et s'est débrouillé avec ce qu'il a trouvé sur place, les hommes et les maisons avec la même boue. Rêches au toucher alors que les Frangis sont lisses.

— Plus lisses parce qu'ils se lavent, se lavent soir et matin, même en temps de sécheresse et de khamsin, même quand les puits sont à sec.

— Parce qu'ils ont des puits ?

— Ils ont tout ce qu'Allah a créé sauf les chameaux et les sauterelles. Abdul doit le savoir maintenant qu'il a épousé l'étrangère.

— Crois-tu qu'il l'a enfoncée ?

— Pas eu le temps, partis le matin, rentrés le soir.

— Il en a pourtant le droit. Il aurait pu exiger. Cent coups de bâton pour celle qui se refuse à son époux. Peut-être qu'il s'est découragé, pas faciles à déshabiller ces femmes avec leurs pantalons tellement serrés, on risque d'enlever la peau avec l'étoffe.

— Plus bas, conseille Noor, j'ai l'impression qu'elle nous entend.

— Elle dort. C'est visible à ses pieds devenus pâles. Car il y a

un peu de mort dans le sommeil.

— Et beaucoup de sommeil dans la mort, enchaîne Noor, d'un ton inspiré.

Tu fais de grands efforts pour ne pas rire. Bercée par leurs voix, tu te laisses submerger par des croyances que tu aurais qualifiées d'archaïques il y a moins d'un mois. Loin de ton pays, de l'homme que tu aimais, de tes amis, tu vis en osmose avec elles, tu adhères de plus en plus à leurs superstitions. L'Occident s'éloigne à mesure que tu patauges dans leurs pas. De ta vie passée, il ne reste qu'un jardinet qui doit être mort faute d'avoir été arrosé, le miaulement inquiet d'un chat face au soir et une baie vitrée entourée de grisaille. Les silhouettes happées par la bouche du métro ont une épaule plus basse que l'autre à force de porter des cartables, des provisions, des bébés. L'Occident porte le poids du monde sur son dos.

Chapitre 17

Le temps s'est brusquement adouci. La neige qui a fondu a laissé derrière elle des plaques de gel oubliées du soleil. Amina qui t'emboîte le pas n'a pas cessé de maugréer. La cuisine de Noor lui reste sur l'estomac. Rien que des lentilles et des pois chiches alors qu'elle rêve de poulet grillé et d'agneau farci, au pire d'aubergines et de courgettes cuites à l'étouffée. Elle gonfle, s'arrondit de tous les côtés, ressemble de plus en plus à une pastèque, va finir par rouler au lieu de marcher.

Tu lui rappelles que Noor n'y est pour rien. La terre de Khouf ne produit que du cactus et du chardon, bons pour nourrir les ânes.

— Les ânes et les habitants de Khouf, précise-t-elle, de mauvaise foi.

Soudain, elle s'arrête, sa main serre ton bras, son doigt désigne un tumulus de pierres. Clouée sur une plaque de gel, elle les fixe avec des yeux effarés.

— As-tu donné au cheikh la lettre du mollah ?

Tu avoues qu'il a refusé de te recevoir et t'a renvoyée au kadi.

— Et qu'a dit le kadi ?

— Que la lapidation de Noor concerne uniquement son mari. C'est tout juste s'il ne m'a pas chassée. Le combat de coqs qu'il arbitrait occupait tous ses esprits.

— Tous des lâches, persifle-t-elle et elle crache par terre.

Oubliés d'un coup l'agneau farci et le poulet, oubliées les courgettes et les aubergines, elle retrousse ses manches et te demande de l'aider à débarrasser le terrain.

Pareilles à deux automates, vous vous penchez d'un même geste, saisissez les pierres puis les lancez en direction des champs voisins. Vous le faites jusqu'à disparition de la dernière pierre. Vous êtes en sueur, pourtant vous grelottez de froid et surtout de peur d'être attrapées. Noor ne sera plus lapidée maintenant que le tumulus est éparpillé dans la nature. Arrivées chez elle, vous vous montrez enjouées et réclamez avec insistance la soupe de lentilles et la salade de pois chiches habituelles. Vous mangez avec appétit. Amina va jusqu'à laper le fond de l'assiette. Vous mastiquez pendant qu'elle vous parle de son jardin et de son bébé. Les

mêmes termes pour l'enfant que pour les courgettes et les aubergines. La lueur des flammes dans l'âtre éclaire vos visages : celui osseux de Noor, celui d'Amina rond comme lune à son dernier quartier et le tien, aussi pâle qu'un masque, comparé aux leurs. Un bruit venu du côté du douar devient vacarme à mesure qu'il s'approche de vous. Une foule armée de torches s'aligne derrière la haie. Rien que des flammes et des bouches qui vocifèrent. Ils demandent réparation. Noor est sommée de reconstituer le tumulus de pierres tel qu'il était, sinon ils vont la brûler vive. Amina et toi êtes prêtes à les affronter, mais elle vous renvoie à l'intérieur. Debout face à la meute qui hurle, elle ne cille pas, ne dit pas un mot, ne répond pas aux insultes. Statue de dignité drapée dans ses guenilles, elle fixe la route par-dessus les têtes.

Espère-t-elle apercevoir la silhouette de celui qui l'a engrossée ? La voyant si sereine, le brouhaha tombe d'un coup. Les cris et les appels au meurtre se fracassent sur le sol. Ils repartent avec leurs torches. Ils sont quarante, ou cinquante ? Rien que des enfants. Trop lâches pour l'affronter, les habitants de Khouf ont envoyé leur marmaille.

Les bruits de leurs pas ont dû effrayer les lucioles. Sorties en masse du figuier de Barbarie, elles se jettent dans la lampe. Noor qui en remonte la mèche vous reproche d'avoir éparpillé les pierres du châtiment. Toucher à un tumulus est aussi grave que démanteler une sépulture. Sa voix est aussi basse que le feu qui peine à se rallumer.

Chapitre 18

Noor reconnaît à l'odeur les petites pousses vertes apparues dans son jardin. Odeur acide de la tomate, doucereuse de la courgette, piquante du basilic, alors que l'aubergine sent la fumée de cigarette. Loin le temps où elle attendait la mort, oubliée la sordide mise en scène montée par les parents, mal jouée par les enfants. Ses plantes grandissent au même rythme que son bébé. Elle fête l'événement par un grand ménage de sa masure et un bain pour elle-même. Le cheikh et le kadi ne s'intéressent plus à elle. Ils ont du pain sur la planche depuis qu'une adolescente a été violée alors qu'elle allait puiser l'eau au puits.

« La nuit où il a neigé », précise-t-elle.

Encadrée par ses parents, elle arrive au Centre suivie de tout le village. Les garçons ricanent, les filles pouffent dans leurs mains : au viol s'ajoute une grossesse de quatre mois. Le docteur Paul est catégorique : la neige remonte à deux semaines.

Incapable de décrire son agresseur, elle laisse son père parler pour elle. Le violeur, un homme de type européen, conduisait une jeep, alors que sa femme accuse le diable. C'est lui et personne d'autre qui a engrossé sa fille. On compatit avec la mère mais personne ne croit le père. Il a tout inventé. L'homme à la jeep n'a plus mis les pieds au douar depuis des mois. Son chantier est arrêté faute de financement. Les sacs de denrées qui lui sont destinés l'attendent dans l'entrepôt. Le responsable parle d'un homme respectable, réservé et d'une grande politesse.

Et tu penses à celui qui a fait jouir Noor pendant que le khamsin soulevait des tornades de sable autour d'eux, lacérait de ses aiguilles leurs corps soudés par le même désir, la même rage.

Interroger la fille hors de la présence du père ne mène à rien. Elle oppose le même mutisme, le même regard apeuré.

Le soir, après leur départ, le docteur Paul affiche un visage douloureux, alors que son assistant est hilare. Gonzagues n'aime pas les gens du douar, n'a plus envie d'être utile à quiconque. La neige tombée en quantité a ramolli la terre. Ils vont pouvoir labourer, semer, récolter. Nous n'avons qu'à plier bagage, partir ailleurs.

Curieusement, le patron acquiesce. Il est fatigué de courir de pays en pays, de se battre contre la faim, la sécheresse, les

maladies du tiers-monde. Il aimerait rentrer chez lui dans sa maison construite face à la mer. Retrouver sa femme, ses enfants et petits-enfants.

Un grand froid te traverse la poitrine. Les humanitaires partis, tu serais obligée de laisser Noor à son sort : au cheikh et aux habitants de Khouf capables de relancer la fatwa qui pèse sur elle. La décision de lever le camp t'assomme. Les mots pour la réfuter s'étranglent dans ta gorge. Tu ne sais que secouer la tête, et tu continues à la secouer alors que personne n'a demandé ton avis.

Chapitre 19

La décision de tes camarades de quitter Khouf te plonge dans un grand désarroi, tu erres dans la rue sans savoir où aller : de la mairie en haut du douar jusqu'au cimetière en bas, le long des bâtisses construites sur la même voie. La dernière maison dépassée, tu t'enfonces dans les champs loin des enfants et de leurs camarades en aigreur, les chiens. Pas un seul adulte en vue. Enfermés entre les murs, les parents se veulent sourds aux cris et aux disputes entre garçons et filles. Un garçonnet est tombé hier devant toi. Tu l'as relevé et tu as essuyé avec ton mouchoir le sang qui coulait de son genou. Ses pleurs ont cessé grâce à un bonbon trouvé dans ta poche. Un attroupement s'est constitué autour de toi. Une trentaine de petites mains s'accrochaient à ta jupe. Tu as promis de revenir, mais personne ne t'a crue. Ils t'ont suivie jusqu'aux dernières limites du douar, mêmes cris haineux, mêmes vociférations que la nuit où ils foncèrent avec leurs torches vers la mansarde de Noor prêts à brûler les murs et la femme.

Est-ce pour leur échapper ou pour leur offrir une vie meilleure que tu fonces dans le bureau du docteur Paul qui range ses dossiers en vue de l'évacuation du Centre pour lui demander de t'en laisser la jouissance ?

Voyant ses yeux ciller, tu t'expliques :

— Je reste à Khouf.

— Pour faire quoi ?

— Ouvrir une école.

— Une école dans le désert ? Pas de bâtiment digne de ce genre de choses.

— L'entrepôt fera l'affaire.

— Une école sans bancs, sans pupitres, ni encriers ? Pas un seul instituteur n'accepte de venir dans ce trou.

— J'enseignerai. Amina m'aidera. Les enfants s'assoiront pas terre sur des nattes. Tu nous enverras des livres, des cahiers, des crayons. Beaucoup de crayons.

— Et qui te paiera ?

Tu te grattes la tête à la recherche de la réponse qui tombe d'elle-même de la bouche d'Amina qui vient d'arriver.

— Les parents des enfants, en légumes et fruits maintenant

qu'il a plu.

Vous voilà de nouveau dans les bras l'une de l'autre pleurant d'émotion sous le regard de myope du vieux médecin. Ta décision le laisse ahuri. Tes motivations lui échappent. Ta peur de revenir dans une maison vide, et ton inquiétude de laisser Noor à son sort lui passent par-dessus la tête.

Tu croyais à tort détester Khouf. La possibilité d'y rester te transfigure. Jamais ton travail ne t'a paru aussi léger. Toutes les exigences sont les bienvenues. Les confidences, si farfelues soient-elles, te paraissent raisonnables. Tu es là pour les écouter et trouver des solutions à leurs problèmes.

Le muezzin n'est pas content. Son fils ne pourra pas lui succéder. Des oreillons mal soignés ont endommagé ses testicules. Sa voix n'a pas mué. Toi seule pourras le guérir. Le sirop contre la toux laissé par le docteur Paul te vaut mille remerciements. Demain, il te dédiera sa première prière.

La demande d'un vieillard te met dans l'embarras. Tu ne possèdes pas de remède capable de lui ramener son turban arraché par le vent. Tu promets d'aller à sa recherche dès ce soir. Une mère de trois enfants atteints de jaunisse se plaint de l'inefficacité du talisman donné par un mollah considéré comme un saint homme. Le papier écrit de sa main, trempé dans de l'eau de source puis ingurgité par les trois malades, n'a eu aucun effet. Ils restent aussi jaunes que le sable, que le khamsin, que le pelage des chiens de Khouf. Les pilules que tu lui conseilles sont réfutées par la vieille Jalila qui leur préfère des cataplasmes d'oignon bouilli appliqués autour de la taille.

Tu ne contredis jamais, ni ne t'opposes. Prête à partager toutes leurs croyances, à tenir à la fois le rôle de docteur et d'enseignante pour ne pas t'éloigner de Noor.

Chapitre 20

Ils sont partis avec leur maigre bagage réduit au strict nécessaire, les stéthoscopes, tensiomètres et seringues rangés dans leurs étuis. Les denrées alimentaires pillées par des bandes armées entre la capitale et Khouf, leur présence devenait inutile. Aussi démunis que ceux qu'ils étaient censés aider, ils ont préféré s'en aller. Le docteur Paul en Bretagne, Gonzagues à Paris, le reste de l'équipe éparpillé entre d'autres ONG. Jusqu'au dernier moment, le vieux médecin a essayé de te raisonner. Tu ne tiendras pas le coup face au cheikh qui désapprouve ton entêtement à vouloir sauver Noor de la mort, au kadi qui t'accuse de détournement de la charia. Les deux t'ont fermé leur porte au nez quand tu leur as apporté la lettre du mollah. « Laisse-la sur le seuil. »

Le même ordre et leurs voix grondaient d'une colère millénaire.

Seules Noor et Amina souhaitent ta présence à Khouf. Les parents ont vu d'un mauvais œil ton recyclage en institutrice, œuvrant avec le reste des médicaments laissés sur place. Pourtant ils t'envoient leurs enfants, heureux de s'en débarrasser ou pour t'espionner.

Tu n'as pas pleuré à la vue de la voiture qui emportait le vieux médecin et son équipe. La totalité de tes larmes versées le même jour sur un homme et un chat ; le premier retourné vivre chez lui, le second enterré de tes propres mains dans un angle de ton jardin. « Khouf ne t'aime pas. Khouf n'aime pas tes yeux bleus, des vitres qui reflètent le ciel », t'a déclaré la vieille Jalila.

Khouf ne sait pas aimer, te dis-tu en toi-même. Tiraillés entre la ville et le désert, entre le gel et la canicule, entre la sécheresse et les pluies diluviennes, ses habitants ont le cœur aussi pierreux que le sol foulé par leurs pieds. Devenus amers depuis que leur montagne reste muette sous leurs coups de pioche. Amers et moroses depuis que les caravanes chargées d'épices, de bois de santal, de sel et de soie qui sillonnaient le désert ne s'arrêtent plus sur leur place. Les chameliers qui en avaient fait leur aire de repos ont cédé la place aux mendiants et aux vents qui remodèlent les dunes à leur guise. Des vents imprévisibles capables de changer d'itinéraire en une seconde, de se déguiser en blizzard ou en khamsin.

Même les bêtes sauvages ont déserté Khouf, a précisé Jalila qui

n'aime pas Khouf parce que née ailleurs, née avant Khouf, avant le désert comme certains l'affirment. Les loups préfèrent crever de faim que de toucher à des êtres aussi squelettiques que leur bétail, les renards dédaignent les poules réduites à des plumes.

Jalila, née ailleurs, de l'autre côté de la montagne, ne comprend pas ton entêtement à vouloir sauver une femme qui ne sera ni la première ni la dernière à être lapidée.

Même Noor se demande pour quelle raison tu t'acharnes à vouloir la sauver. Grande sa stupéfaction lorsque tu lui apprends que tu as rencontré son mari.

— Tu l'as vu à la lumière du jour ? Rien que toi et lui et il ne t'a pas battue, ni cassé une jambe, ni crevé un œil ?

— Pas le moins du monde. Il a même déclaré que ta mort ne l'intéresse plus depuis qu'il est devenu riche.

— Moha riche ?

Un fou rire l'a secouée de la tête aux pieds. C'est tout juste si elle ne s'était pas roulée par terre. Les dernières nouvelles parlent d'un Moha qui a vendu ses deux fenêtres après sa porte pour payer ses dettes de jeu.

— Que t'a-t-il dit d'autre ?

Noor est insatiable.

— Que son affaire marche du tonnerre. Il a tenu à me faire visiter ce qu'il appelle son casino, une masure pareille à d'autres, ni plus belle, ni plus laide, la dernière du douar, collée au désert. La roulette : une bassine pour les ablutions, à l'origine. Montée sur une turbine par un bricoleur, elle se met en marche dès qu'on la touche, s'arrête quand bon lui semble sur un des numéros tracés à la craie. Les hommes accroupis sur le sol en terre battue ne quittent pas les douze chiffres du regard. Les yeux tournent au même rythme que la bassine. Ils retiennent leur respiration. Le tricheur qui souffle sur la bille est jeté à la porte.

Les sarouals claquent comme drapeaux au vent quand ils se lèvent pour crier leur victoire ou leur déception. Le gagnant est porté sur les épaules jusqu'à la taverne où il fait régaler tout le monde. Le raki coule à flots, le vin de palmier aussi. Faute de vrai alcool ils se contentent d'eau de Cologne.

Dernière question de Noor qui ne perd pas le nord :

— Riche de combien, mon Moha ?

— Assez pour commander deux nouvelles fenêtres au menuisier de Khouf.

Tu as répondu sans réfléchir.

Chapitre 21

Devant le tableau noir installé par Abdul, tu répètes pour la troisième fois les trois premières lettres de l'alphabet aux trois élèves assis en tailleur à même le sol. Les autres préfèrent assister à la classe à travers l'ouverture de la porte ou juchés sur la rambarde de la fenêtre. Prendront leur décision après avoir réfléchi, selon leur porte-parole, un grand garçon de douze ans au crâne rasé.

A, B, C. Une lettre par élève. Les trois gentils te fixent de leurs yeux écarquillés sans qu'aucun son ne sorte de leur bouche. Ce sont les autres qui répondent pour eux. Faut-il penser que l'air du dehors est plus favorable à l'apprentissage, celui de l'entrepôt comprimant les petits cerveaux ?

Bravo.

Tout émoustillés, les outsiders se consultent du regard, franchissent porte et fenêtre, se bousculent pour s'emparer du premier rang et prendre place le plus près possible du tableau qui semble les fasciner. Encouragée, tu écris d'autres lettres, d'autres encore puis cherches une éponge pour effacer et recommencer. Point d'éponge à Khouf, une touffe d'herbe sèche tendue par crâne rasé fait l'affaire. La fierté gonfle sa poitrine et du même coup le tee-shirt où trône un Ben Laden en noir et blanc.

— Savez-vous qui est Ben Laden ?

Ils retournent leur lèvre. Personne ne sait.

Les tee-shirts arborés pour leur entrée à l'école viennent de chez le cheikh. Tout Khouf est vêtu de neuf depuis ce matin.

Tu passes en revue les autres bustes et découvres d'autres noms illustres, même des slogans. « *Castro por la vida* », « *Che Guevarra no muerto* ». Puis, assis côte à côte, « *I Love America* » et « *Fucking Bush* ».

Castro, Guevarra ? Jamais entendu parler, alors qu'ils connaissent Bush qu'ils dessinent les yeux fermés avec une queue qui ferait trois fois le tour de l'école. Bush al-chaytan.

Ils quittent la classe sans t'en demander la permission, n'obéissent qu'à leur estomac. Les odeurs de riz cuit dans du cumin et du curcuma sont aussi impérieuses que la voix du muezzin qui appelle à la prière. L'air vif de dehors leur rend toute

leur vitalité, ils se bousculent, se chahutent, s'interpellent par leur prénom. Tu entends Zahi, Zad, Zein sans savoir lesquels des vingt garçons sont les fils de Noor.

Ils s'éparpillent dans tous les sens, te laissant seule avec crâne rasé qui doit se prendre pour ton assistant depuis qu'il t'a dépannée avec sa touffe d'herbe sèche. Remplace-t-il Amina, absente de toute la matinée, pour secouer avec tant de vigueur la natte, balayer le sol, puis l'arroser avec le contenu de la jarre ? Il rentrera chez lui en fin de journée quand il ne fera plus ni chaud ni froid. Son douar est de l'autre côté de la montagne, près du barrage en construction, mais les travaux sont arrêtés pour le moment. Parti en France, l'ingénieur a laissé sa jeep et ses vêtements de chantier. Il va revenir.

Tous ces renseignements sans avoir posé la moindre question. Tu l'encourages à te donner des nouvelles plus fraîches de l'homme à la jeep quand il en aura.

Rahim, c'est son nom, quitte le douar alors que le soleil entreprend sa descente vers l'horizon, nullement à pied comme tu l'as imaginé mais à dos d'âne, le sien, attaché au tronc du palmier. Il l'enfourche d'un seul bond puis démarre à grand bruit de sabots comme le ferait n'importe quel jeune Parisien avec sa moto, le hi-han jubilatoire de l'animal remplaçant la pétarade de l'acier.

La nuit arrivée plus tôt que d'habitude, tu te demandes ce qu'est devenue Amina. Amina, vous l'ai-je dit, est une fille entre deux âges. « Une marmite qui n'a pas trouvé son couvercle », comme on dit dans le pays. Son célibat ne semble pas lui peser. Mangeant chez les uns ou les autres, médisant des uns en présence des autres, désœuvrée, complètement désœuvrée, faisant sienne la vie d'autrui, elle trouva sa raison d'être avec les humanitaires qui lui ont donné des responsabilités en plus du gîte, sachant qu'elle sera de nouveau au chômage quand ils partiront, qu'il pleuvra et que la sécheresse sera vaincue.

La neige ayant rempli les puits, la pluie ayant ramolli la terre craquelée, une herbe rase a poussé un peu partout. Une herbe qui respire avec le vent.

Il est plus de minuit quand Amina fait irruption dans ta chambre, alors que tu recopies la même lettre à divers organismes pour leur demander de t'envoyer des livres, des cahiers, des crayons, mais pas des gommes, l'herbe sèche fait parfaitement l'affaire. Lettres que tu confieras demain à Abdul qui les postera en ville à l'adresse du Secours catholique, de la Croix-Rouge et des compagnons d'Emmaüs.

Tu continues à écrire face à elle qui parle sans arrêt. Loin de la décourager, ton silence la rend plus volubile. Sa disparition tout au long de la journée était mûrement réfléchie. Elle a horreur des enfants. Ceux du douar et ceux qui vont se déverser des douars voisins n'étant que des graines de terroristes et de djihadistes. Des futurs tueurs, capables de venir à l'école avec une ceinture d'explosifs autour de la taille. Tu sauteras avec ta classe. Croit-elle que tu es devenue sourde pour te crier en pleine oreille qu'elle part chez Noor et que tu n'as qu'à la rejoindre si jamais tu retrouves ta langue ?

Avant de franchir le seuil, elle te lance que ton école ne va pas tarder à devenir une porcherie, une poubelle à quatre murs, étant donné que ceux que tu appelles élèves ne sont que des ordures, un tas d'ordures. Et à bon entendeur salut.

Le bras d'honneur, est-ce pour toi ou pour le tonnerre qui gronde au-dessus de la tôle ondulée qui sert de toiture ?

Amina n'aime plus sa vie telle qu'elle est devenue. C'est comme une maison sans meubles. Une maison sans fenêtres. Elle tourne en rond sans savoir quoi faire de ses journées. Elle préfère le temps où tout reposait sur ses épaules, quand elle devait assumer tout le ménage du Centre, se battre contre le sable qui se faufilait sous les portes, contre les toiles d'araignée, les fourmis, les scorpions attirés par la fraîcheur des lieux, quand il lui fallait inventer de la nourriture pour toute l'équipe, créer des plats qui n'en sont pas, qui n'ont aucun goût, aucune référence, uniquement bons pour remplir l'estomac.

Chapitre 22

Les couche-tôt arrivent en classe après le chant du coq, les couche-tard après le chant du muezzin, et plus tard ceux déversés par les douars voisins. Ils t'offrent un œuf, un épi de maïs, une aile de poulet, prix de ton enseignement. Tu répartis ton monde en trois catégories : les agités, les superagités et les violents. Seuls les fils de Noor échappent aux trois catégories. Zein, Zad, Zahi dorment, le visage calé dans leur coude. Faut-il s'en inquiéter ? Les trois comateux incapables de s'expliquer, leurs camarades parlent pour eux.

« Travaillent la nuit. »

« Aident le père au casino. »

Les trois têtes dodelinent en signe d'approbation pendant que les yeux continuent à dormir à l'ombre des cils qu'ils ont longs et soyeux. Mêmes cils que leur mère, même couleur verte des yeux. Ils les ouvrent en sursautant quand tes mains frappent pour annoncer la fin de la classe. Réveillés de mauvaise humeur, ils daignent t'informer sur leurs activités dans l'affaire paternelle. Zahi guette les tricheurs. Zein trie les candidats au jeu et ferme la porte aux mauvais payeurs et surtout à ceux qui gagnent plus qu'ils ne perdent. Zad tient la caisse et entasse les dirhams dans une vieille boîte de biscuits.

Tu interromps la classe plus tôt que prévu. Le motif : une chauve-souris a semé la panique et fait prendre aux plus rapides la clé des champs. Le bruit osseux des ailes qui clapotaient au-dessus des têtes, le plâtre des murs qui s'effritait les ont terrorisés. Aplatis sur le sol, ils s'étonnaient de te voir debout, armée de ta chaussure que tu lançais vers le haut, à droite, à gauche et qui ratait toujours sa cible.

— Revenez demain, leur as-tu crié du seuil.

Tu es déçue, triste et déçue. Tu ferais peut-être mieux de tout arrêter et de mettre la clé sous le paillasson. Bilan de la journée : zéro. Conjuguer le verbe avoir puis le verbe être ne remplira pas leur garde-manger. Ne mettra pas fin à la sécheresse capable de revenir à n'importe quel moment, ne musellera pas le khamsin qui les enferme chez eux tels des rats, n'arrêtera pas la marche du désert qui gagne du terrain année après année, piétine les maisons

de ses pieds silencieux, aveugle le bétail, rend chétifs les palmiers. Un rire narquois te fait sursauter. Il provient du sommet du palmier, ruisselle le long du tronc. Les yeux levés vers le ciel, tu découvres deux pieds qui se balancent dans le vide : crasseux, aussi fendillés que sabots de chèvre. La voix qui t'interpelle est celle d'Amina. Comment a-t-elle fait pour se hisser jusque-là ? Elle crie qu'elle n'avait pas le choix. Elle devait fuir le vacarme de tes élèves qu'elle qualifie de *kha-fafishs.* Que la chauve-souris, c'était son idée. Pour te libérer de tous ces ânes pas plus capables de manier une botte de foin qu'un crayon et qui pissent dans leurs sarouals à la seule vue d'une chauve-souris. Son discours terminé, Amina descend de son perchoir. Peu importe les écorchures qu'elle s'est infligées, sa salive constitue le plus efficace des cicatrisants. Elle a décidé de s'établir là-haut, loin des gens de Khouf qu'elle exècre. L'année au service des humanitaires a dessillé ses yeux. Elle est faite pour vivre avec les Frangis, pas avec les gens du pays, aussi fous que le khamsin, aussi misérables que leurs palmiers stériles, ni mâles ni femelles, qui ne ressemblent à aucun arbre. Vus de loin on les prend pour des balais debout sur leur manche. La haine d'Amina pour les gens de Khouf remonte à ses cinq ans. Arrivée avec sa mère du village voisin détruit par un glissement de terrain, elles s'étaient vues refoulées vers le désert : « Qu'Allah vous donne à boire et à manger. Il n'oublie jamais les créatures même quand elles ne le méritent pas », leur avait dit le cheikh de l'époque.

— Qu'est devenue ta mère ?

La réponse : une main qui frappe l'air derrière une épaule. Tu en conclus qu'elle est morte.

— Tu avais bien un père ?

Elle dit qu'elle en avait un jusqu'au jour où il l'a brûlée avec un tisonnier parce qu'elle l'avait surpris avec la femme de son propre frère, absent du village. L'amour ne lui inspire que dégoût depuis ce jour. Même attitude qu'un bouc et une chèvre, qu'un coq et une poule. Seule différence : le bouc et le coq ayant joui se tournent vers le ciel et remercient le Créateur par un cocorico ou un bêlement alors que l'homme lui demande de lui pardonner et d'éloigner le Chaytan capable de pénétrer sa femme en même temps que lui, de devenir le vrai père de ses enfants.

Sa haine des hommes se prolonge sur les enfants, ceux de Noor en premier, qu'elle soupçonne d'avoir arraché de leurs propres mains la porte de leur mère. Moha est trop paresseux pour faire un tel effort.

Chapitre 23

Noor ne fréquente que ses plantes qu'elle arrose soir et matin malgré les mesures d'économie d'eau instituées par le maire. Elle les sèche, de peur qu'elles ne s'enrhument, leur parle, les flatte, leur promet de les garder le plus longtemps possible sur leur tige, de ne les cueillir que forcée. Elle te répond par des mouvements de la tête, jamais de paroles depuis qu'Amina lui a mis dans la tête que tu écris un livre dont elle est l'héroïne. La triste héroïne. Elle veut qu'on l'oublie, ne désire rien d'autre que de voir grandir son bébé et ses légumes.

Le soir, quand son jardin devient une masse sombre, Noor tricote un point à l'endroit, un point à l'envers ; ce qui s'allonge sous le cliquetis des aiguilles ne ressemble à rien. Trop large pour une brassière, trop étroit pour un pantalon, trop long pour une chaussette. Sereine, silencieuse, souriant aux anges qu'elle est seule à voir, elle ne semble pas s'apercevoir de ta présence ni de celle d'Amina. Noor répond par des sourires à tes questions, des sourires qui relient ses oreilles à sa bouche par une ligne courbe. Diagnostic d'Amina :

— Noor est envoûtée.

— Tu n'as qu'à la désenvoûter.

Elle riposte qu'elle ne mange pas de ce pain. Elle est voyante mais pas sorcière. Les écritures maléfiques, les sorts, elle les laisse à celles qui plongent leur pain dans l'assiette du Chaytan. Amina ne travaille qu'avec les *malaïkas,* non avec les esprits malins payés sous la table et qui ne déclarent rien au fisc.

Elle a dit fisc et te voilà sanglotant de rire. Où a-t-elle appris ce mot si français ?

— Par Gonzagues, avoue-t-elle. Pas de déclaration au fisc tant que je travaille dans l'humanitaire, il répétait à chaque bout de champ.

— C'est tout ce qu'il te disait ?

Amina rougit avant de balbutier qu'il ne parlait pas lorsqu'il se frottait sur elle les samedis après la fermeture des bureaux quand le docteur Paul allait prendre livraison des médicaments envoyés par la Croix-Rouge et que toi tu étais chez Noor.

— Le pauvre garçon devait s'aérer la tête sinon son cerveau

aurait explosé, son bas-ventre du même coup.

— Il ne t'a jamais dit qu'il t'aimait ?

— Qu'Allah l'en préserve, répond-elle d'un ton offusqué.

Pourquoi aimerait-il une Amina charbonneuse alors que sa fiancée est tissée de fils d'or avec des yeux aussi bleus que la coupole de la mosquée d'Ali ? Gonzagues se soulageait et elle se sacrifiait pour qu'il ne tombe pas malade.

— Il n'avait qu'à le faire dans une chèvre.

— Impossible ! la chèvre, c'est dehors. Tu veux qu'il montre son zob à tout Khouf ?

Elle te reproche de manquer d'humanité. Tu es devenue aussi dure que les gens du douar. Un cœur de pierre, un corps de pierre. La preuve : tu n'as pas consommé ton mariage avec Abdul.

Les paroles d'Amina défilent, traits de feu sous tes paupières fermées par la fatigue de la journée. Tu n'essaies pas de te disculper concernant Abdul. Tu penses plutôt à Gonzagues qui a abusé de la confiance d'une fille soumise à tous ses caprices. Des réminiscences te reviennent par bribes, en images morcelées. Tu entends le jeune stagiaire donner à Amina l'ordre de passer la serpillière sous ses chaussures, mais il se garde bien de soulever ses pieds. Un jeune arrogant de vingt-cinq ans à peine écrasant de son mépris une fille de quarante ans. Mépris, tyrannie, plaisir de voir l'autre à quatre pattes devant lui. Le colonisateur perçant sous l'humanitaire.

Amina, après son départ, a perdu la tête et a déserté le Centre où elle aurait pu t'aider pour maintenir la discipline en classe. La fille si raisonnable jadis est devenue une loque. Elle erre sur la place, fait des incursions chez l'épicier, achète toujours la même bouteille d'alcool, l'ingurgite d'un trait puis s'en va en tanguant, navire en pleine tempête. Hier, elle a cru voir une amie alors qu'il s'agissait d'un arbre, s'est cogné le front sur celui d'un âne qu'elle a pris pour le barbier et lui a conseillé de mieux se raser à l'avenir. Puis, se rendant compte de sa méprise, a insulté l'arbre, l'âne, le barbier et tous ceux qui riaient à gorge déployée.

Folle d'amour et d'humiliation, Amina a tapé du pied face au lavabo avant de déclamer que c'était là et nulle part ailleurs que Gonzagues la « défenestrait ». Terme inapproprié dans la bouche d'une fille qui n'a pas de maison, donc pas de fenêtre.

Fallait-il lui souhaiter de renaître en tortue avec sa maison sur son dos ?

— C'est bien là, fit-elle pour la deuxième fois. Parce que Amina

sait donner. Une pierre dans ton jardin, sur ta grande gueule.

Voyant ton air ahuri, elle a daigné s'expliquer.

Elle t'a reproché ton indifférence à l'égard de ceux qui t'aiment. Tu n'as jamais répondu aux lettres de ton amoureux français, ni consommé ton mariage avec Abdul.

Tu la soupçonnes de mauvaise foi et lui rappelles que votre mariage était pour la forme, pour pouvoir plaider la cause de Noor devant le mollah et le ministre, mais Amina voit les choses d'un autre œil. Un mariage, dit-elle, est un mariage, un lien entre adultes, pas un jeu d'enfant dans une fausse école avec des voyous déguisés en élèves, un entrepôt recyclé en classe où l'on fait semblant d'apprendre alors qu'on en sort la tête encore plus vide qu'avant. Une vraie maîtresse d'école, déclame-t-elle, est doublée d'une mère. Elle cuisine et enseigne en même temps. L'alphabet et les boulettes de viande mâchés avec le même appétit. Une vraie maîtresse d'école doit être mariée, avoir un homme dans son lit. À ses élèves devant le tableau noir, elle donne ce qu'elle a reçu de lui : des câlins, des mots gentils, de la tendresse.

Incapable de trouver la moindre parade à ses attaques, tu éclates en sanglots et Amina s'attendrit d'un coup.

Pareille à la terre craquelée de Khouf, Amina a besoin d'eau pour se ramollir. Tes larmes la précipitent dans tes bras où elle pleure sa propre solitude à travers la tienne. Car tu es aussi seule qu'elle, seule comme la lune parmi les étoiles, aussi seule que la chèvre de Noor interdite de pâturage avec ses semblables. Seule et fière de l'être parce que l'orgueil t'étouffe. De ton mariage avec le gentil Abdul, tu n'as gardé que sa couverture, donc son odeur. C'est-à-dire rien. Autant se nourrir de l'odeur du méchoui que du méchoui, conclut-elle. Or Gonzagues ne lui a même pas laissé un de ses mouchoirs pour qu'elle ait quelque chose de lui. Pas un seul mot non plus puisqu'il ne parlait que le français. Elle est pauvre en souvenirs, pauvre en paroles. Elle est la plus pauvre de tous les pauvres de la terre, la reine des mendiantes. Il avait promis de lui trouver du travail en France, n'importe quel travail aurait fait son bonheur.

Elle attendait une lettre, et elle a reçu une carte postale, une vue aérienne de Paris. Marquée d'une flèche. Un immeuble. Le sien.

Chapitre 24

Vos soirées à trois sont devenues un rituel. Amina boude. Noor tricote et toi tu te tords les mains ne sachant quoi dire à la première pour l'assurer de ton amitié et comment faire comprendre à la deuxième que ce qui s'allonge sous les aiguilles n'est ni une brassière, ni un pantalon, ni une chaussette pour nouveau-né.

Les bouderies d'Amina sont ponctuées de sanglots et de mots disparates que tu reconstitues en phrases.

Elle semble dire que Noor et toi êtes sa seule famille. Ses sœurs en malheur. Et sa poitrine résonne comme un gong sous son poing. Amina a rayé à jamais l'amour de sa vie. Le seul qui s'est penché sur elle l'a amputée de la moitié de son cœur. L'autre moitié est à jeter aux chiens.

Et elle fait le geste de l'arracher et de le lancer par terre.

Ses larmes séchées et son cœur ayant repris sa place entre ses seins, elle déclare ne rien regretter. Elle se sentait Marilyn Monroe et nullement Amina sous les coups de boutoir de Gonzagues.

Rien à regretter ni à attendre, étant donné que les femmes à Paris sont au nombre des étoiles du ciel et qu'une Amina courte sur pattes ne tiendra pas le coup face à des filles aussi longues qu'un palmier.

Noor, qui compte les mailles, semble avoir retrouvé sa sérénité.

Sa voix appelant Zad, Zein, Zahi du haut de son seuil a nettement baissé d'intensité. Elle le fait une fois, sans insister, certaine qu'ils ne s'opposeront pas à la volonté paternelle. Elle le fait sans conviction à mesure que son ventre s'arrondit et que l'enfant à naître, celui dont elle voulait se débarrasser, occupe plus de place entre ses hanches.

Sait-elle que Zahi, Zad, Zein fréquentent ton école ? Seul son regard t'interroge, jamais ses lèvres, quand elle te scrute de ses yeux couleur étang.

Tu fuis ce regard, tu t'en détournes, la laissant seule face à ses suppositions. Noor ne parle jamais de l'adolescente violée par l'homme de la jeep. Écartée de la vie du douar, est-elle au courant de ce fait qui pose problème au maire, au kadi et surtout au cheikh qui a donné la permission aux parents affligés de faire

recoudre leur fille pour qu'elle puisse trouver preneur une fois son hymen refermé ?

Un sujet brûlant, même tes élèves en parlent. Partagés entre répulsion et fascination, ils se demandent si l'homme de la jeep a pénétré Zana de la même façon que leur père avec leur mère : l'homme en haut, la femme en bas, ou comme le bouc avec la chèvre, l'âne avec l'ânesse, le chien avec la chienne ? La femelle coincée entre les deux pattes de devant, le mâle debout qui la laboure avec frénésie.

Le vent violent qui a soufflé cette nuit-là sur Khouf ajoute à leur trouble. Aussi violent qu'un khamsin mais glacial au lieu d'être brûlant. Les oiseaux égarés en plein ciel tombaient rigides, pareils à des pierres, la peau bleuâtre, le bec ouvert sur un long cri. Les rares personnes qui s'étaient aventurées dehors étaient précipitées à terre, où elles roulaient, roulaient dans leur djellaba gonflée par le vent.

Vues de loin, on les prenait pour des tonneaux.

Est-il possible que le père de Zana ait envoyé sa fille chercher de l'eau dans ce contexte ? et dans un puits tari.

Traînée au Centre par son père qui criait vengeance, et par sa mère qui se lacérait la poitrine, Zana vit le docteur Paul adhérer à leur version. Incapable de douter du bien-fondé de l'accusation, il s'émut de leur malheur et promit son aide pour la suite.

Tes élèves font une obsession sur Zana assise au fond de la classe et qui semble les ignorer. Son regard survole les têtes pour s'accrocher à tes lèvres. Sa soif d'apprendre est supérieure à la leur. Elle ne perd pas un mot de ce que tu dis, note tout sur un cahier, cadeau de son père. Écrit dans les deux sens, tantôt en arabe, tantôt en français, Zana met face à face les mots dotés du même son. Le français de gauche à droite, l'arabe de droite à gauche. Aleph et A sur la même ligne, ba'et B, Kaf et K, tah et T, dal et D, jusqu'à la lettre Z ; la récréation, c'est pour les autres. Son ventre devenu lourd lui interdit de courir. Tu compatis à son malheur alors qu'elle ne semble nullement affligée, même pas triste. Même soumission au sort que Noor. Les femmes de Khouf ont rayé l'apitoiement sur soi de leur vocabulaire. Pareilles au baudet chargé de fagots qui le recouvrent entièrement, elles marchent à l'aveuglette, sans jamais se tromper de chemin ; forcent le respect.

Zana écrit d'une main alors que son autre main posée sur son ventre semble le protéger. Elle doit aimer l'enfant, honte de la famille. La voir effectuer le même geste de femme enceinte que

Noor t'émeut et te fait perdre toute retenue. Tu t'entends lui demander le nom qu'elle lui donnera.

— Celui de son papa.

La réponse a fusé sans la moindre hésitation.

Sa mère l'élèvera. Il sera son petit frère puisque né du même père.

Elle est la première étonnée de ce qu'elle vient d'avouer. Trop tard pour se rétracter. Zana s'est confessée sans le vouloir.

— Que pense ta mère de ce qui t'arrive ?

— Ma mère ne pense pas, ma mère se lamente. Elle dit que les hommes n'épousent pas une fille ouverte, et qu'il ne sert à rien de me recoudre avant la sortie du bébé. Il paraît que pour deux cents dirhams, on redevient comme avant.

Tu la croyais naïve, tu la découvres rouée, prête à toutes les combines pour trouver preneur.

Une nausée de dégoût, de pitié aussi, te précipite hors de la classe. Tu vomis longuement au pied du palmier. Visages inquiets des enfants qui arrêtent leurs jeux pour t'observer. L'institutrice est-elle malade ? Très malade ? L'institutrice ferait bien de ne pas mourir à Khouf où aucune place n'est prévue pour elle au cimetière.

Ils s'égaillent après t'avoir encerclée. Leur inquiétude est aussi fugace que leur indifférence. Ils rentrent chez eux, tout leur est prétexte pour ne pas étudier. Une chauve-souris, une légère indisposition de leur maîtresse. Ils ne viennent à l'école que forcés par leurs géniteurs.

Les autres partis, Zana, jusque-là assise, se lève et se dirige vers la sortie en mettant en évidence son ventre.

— Je suis à mon cinquième mois, t'informe-t-elle alors que tu ne lui as rien demandé.

Cinq mois de grossesse alors que son viol présumé par nuit de grande neige remonte à un mois à peine.

Chapitre 25

Les enfants rentrés chez eux, Amina fait irruption dans la classe et te met en garde contre ton entêtement à vouloir leur apprendre à lire et à écrire, surtout pour les filles qui feraient mieux de coudre et de tricoter. Une femme n'a pas besoin de savoir lire. Une femme lit le désir dans les yeux du mâle, active son feu en même temps que celui de l'âtre, pétrit son ventre du même geste que le pain à enfourner. Quel besoin de lire dans un douar qui ne compte qu'un seul livre, propriété du cheikh ? Lire et écrire est bon pour ceux qui vivent en ville, non en bordure de désert. Le sable soulevé par des vents contraires efface les mots, brouille l'itinéraire du facteur – un analphabète incapable de déchiffrer les noms sur les enveloppes. Faute d'être distribué, le courrier est renvoyé aux expéditeurs. Le facteur au chômage a pris sa retraite. Sa bicyclette remplacée par un âne, il égrène son chapelet du matin au soir et fréquente la mosquée pour tuer le temps. Te fixant dans les yeux, elle te fait part de son inquiétude concernant celui qu'elle s'entête à appeler ton fiancé.

— Son silence ne présage rien de bon. Plus de six mois qu'il n'a pas écrit. Peut-être est-il mort. Pendu à un figuier.

— Pourquoi un figuier ?

Ton ton est excédé.

— Figuier ou palmier, quelle différence ? s'énerve-t-elle. Du moment que je le vois se balancer au bout d'une corde suspendue à une branche.

Amina qui s'escrime à te faire partager ses visions devient de plus en plus délirante. Elle dit que ça ne vient pas d'elle mais des malaïkas qui lui dictent des choses lorsqu'elle se juche au sommet du palmier, jamais quand elle est sur la terre ferme. Assise là-haut, elle se sent à la même hauteur que le muezzin dans son minaret, supérieure à tous les habitants de Khouf qui l'ont toujours méprisée.

Orgueil ou folie ?

Amina n'aurait jamais tenu ce genre de propos du temps des humanitaires. Leur départ a mis son cerveau sens dessus dessous. Plus de Gonzagues auquel se soumettre avec la joie de l'esclave d'avoir un maître, et plus d'employeur, même si son salaire était plus léger qu'une aile de sauterelle. Voyante ou pas, tu la mets à

l'épreuve et lui demandes de te donner des nouvelles de l'homme qui a violé Noor lors de la nuit du khamsin.

— Mort !

Ton catégorique.

— Et qu'en est-il de Zad, Zahi, Zein qui ne viennent plus à l'école ?

— Morts aussi.

— Et que va devenir Noor ?

— Mourra sous les pierres, écrasée, finie pour toujours.

Tu lui rappelles que le mollah protecteur de la vertu t'a donné des espoirs la concernant.

Mais elle doute.

— Que pèse un mollah face à un tremblement de terre ? Khouf sera rayé du monde, deviendra sable sur du sable, champ de bataille pour les ronces, pays des vents. Khouf sera englouti sous l'eau quand prendra fin la construction du barrage. Noyé avec sa mosquée, son cheikh et tous ses habitants. Les murs disparaîtront en premier, fatigués d'abriter des médisants et des paresseux.

Tu ripostes et lui décris la joie de tes élèves quand ils ont découvert que les mots automobile, taxi, autocar étaient les mêmes en français.

— Des mots pour ce qui roule, dit-elle dédaigneuse, pas pour ce qui se mange. Nous mangeons de la nourriture, vous mangez des hamburgers. Rien que des hamburgers.

Inutile de la contredire, elle sait tout depuis qu'elle est en haut. De son palmier, elle voit ce qui se passe dans les têtes. Rien que des crânes vides où le khamsin a fait son nid. Ils n'entendent que ce qu'ils veulent entendre, disent ce que leurs langues répètent de tout temps. Des ânes. Rien que des ânes. Même le vent les évite quand il croise leur chemin. Il change de direction, s'étrangle de ses propres mains.

Bizarre, sa haine des gens de Khouf ne l'empêche pas de les fréquenter.

Depuis quelque temps Amina croule sous la demande. Ils viennent de partout, même des douars voisins pour la consulter. Personne n'ose contester ses prédictions et même Moha, auquel elle avait annoncé richesse et succès et qui vient de faire faillite pour dettes accumulées, ne jure que par elle.

La nouvelle de la fermeture de son casino est tombée telle une massue sur la tête des assidus au jeu. Où vont-ils pouvoir passer

leurs soirées maintenant que Moha a mis la clé sous le paillasson avant de disparaître avec la dernière cagnotte ?

Quelqu'un a vu Zahi, Zad, Zein ? s'informe Noor de son côté.

Le seuil d'où elle lance les trois noms est incapable de lui répondre. Les seuils ne parlent pas. Ils sont faits pour être enjambés. Celui de Noor encore moins que les autres, et ce n'est pas la porte ni la clé qui iraient à la recherche des trois gamins.

Quelqu'un de pas très fiable les a vus fuir en direction du désert, mais à reculons. Pourquoi à reculons ? s'est enquis le kadi connu pour être pragmatique.

Parce qu'ils inversent tout depuis leur naissance. Leur mère tricotait leurs chandails à l'envers pour qu'ils les portent à l'endroit. Zahi, Zad, Zein : des gauchers chroniques alors qu'ils n'ont jamais manié le moindre crayon ou la moindre plume de leur vie. Gauchers des mains et des pieds. Le pied gauche dans la chaussure droite, et le pied droit dans la chaussure gauche. Une horloge arrêtée sur dix heures dix quand ils marchent.

La maison de Moha sous scellés, Zahi, Zein, Zad après une traversée inutile du désert retrouvent leurs esprits, se souviennent qu'ils avaient une mère. Ils arrivent chez elle précédés de la porte arrachée à la barbe d'un huissier occupé à dresser une liste exhaustive des biens de Moha réduits à quatre nattes et quatre écuelles. Noor n'a pas à leur ouvrir étant donné que la porte est sur leurs épaules. Elle les scrute pendant qu'ils la regardent, puis se met à sautiller autour d'eux avec la jubilation d'un chien qui retrouve son maître. Zad, Zahi, Zein semblent heureux de rejoindre leur mère, même si elle a beaucoup changé. Plus ronde, nettement plus ronde et surtout bizarre, tricotant des choses bizarres qu'elle qualifie de pulls alors que les tricots ne comportent pas d'ouverture pour la tête. C'est quand même des pulls, insiste-t-elle car elle a renoué avec la parole en leur présence, pas en la tienne, te soupçonnant plus que jamais de vouloir la mettre dans le livre que tu écris, suffoquant à l'idée d'être enfermée entre les pages.

Noor, tu le sais mieux que tous, est claustrophobe.

Tu la laisses à son bonheur et prends de ses nouvelles de loin, par Amina qui ne comprend pas son engouement pour trois traîtres doublés de trois ignorants.

— Sais-tu comment elle les appelle maintenant ? te demande-t-elle la rage au cœur.

Elle n’attend pas ta réponse et te confie son inquiétude à propos de la confusion que fait Noor entre hommes et végétaux.

Elle leur parle comme à des légumes, appelle Zahi sa fleur de courgette, Zein tomate de mon cœur, et Zad son basilic adoré.

Noor était-elle déjà folle quand tu l’avais rencontrée lors de ton arrivée à Khouf ? te demandes-tu la nuit, en proie à une grosse insomnie. Son refus d’accuser son violeur, son obstination à trouver juste sa condamnation sous prétexte qu’elle avait joui avec l’étranger, et de trouver normal que Moha lui reprenne la porte étant donné qu’il l’avait payée, étaient-ce des actes de bravoure dus à une grande dignité ou des signes avant-coureurs de folie ?

Te voilà affublée de deux amies dérangées. Les seules dérangées du douar. Avec la différence que l’une exerce sa folie au sommet d’un palmier et l’autre sur la terre ferme.

Amina et Noor ont mué et troqué leur ancienne peau contre une neuve, comme le serpent ; la femme de ménage du Centre transformée en pythie, et la pécheresse devenue mère exemplaire de trois enfants, bientôt quatre. Tu leur as paru fantastique lors de ton arrivée à Khouf. Traverser autant de pays pour oublier un homme et un chat leur semblait bizarre. T’apprécient-elles davantage maintenant que tu es devenue l’institutrice d’un village d’analphabètes ? Tu as décidé de leur apprendre à écrire ne serait-ce que leur nom, et tu mettras le temps qu’il faut, jusqu’à l’accouchement de Noor. Aucune hâte, tes journées sont remplies à ras bord d’occupations et tes nuits peuplées d’insomnies. Tu combles ta vie avec les miettes de celle des autres, t’endors en même temps que les poules pour te réveiller avec le coq. Le seul de Khouf à avoir échappé à la marmite parce qu’il sert de réveille-matin. Khouf t’a vieillie de mille ans. Aussi vieille que le désert et que la montagne. Tu es si seule quand la nuit tombe à bras raccourcis sur ce que tu appelles l’école mais qui reste un entrepôt malgré le tableau noir accroché au mur et les bouts de craie éparpillés sur les nattes. Tu les ramasses après le départ des élèves de peur que les chèvres ne les broutent.

Chapitre 26

Allongée sous tes draps, tu écoutes le crissement du sable sur les volets. Le désert aurait pénétré dans ta chambre et dans ton lit sans la protection des vitres. Entre deux lames des persiennes, la lune semble assise sur le sommet du palmier, à la place d'Amina qui dort dans la réserve. Elle est bien plus grosse que celle que tu voyais à Paris, à croire qu'il y a deux lunes, une minuscule et plate pour l'Occident, une grande ventrue pour l'Orient. Les chameliers qui s'y mirent se demandent inquiets si leurs proches vont les reconnaître après tant de mois d'absence. La lune houppette de poudrier, d'après Noor qui en est à son huitième mois lunaire de grossesse et qui embellit depuis qu'elle a retrouvé ses fils. La lune, lucarne du prophète Mahomet, affirme le cheikh. Lune qui n'éclaire qu'elle-même cette nuit. Khouf est plongé dans le noir. Pas une seule lumière aux fenêtres. Soudain ces flammes qui s'élèvent, s'allongent jusqu'au ciel, enfument tout le douar. Flammes accompagnées d'injures, de cris, de vociférations. Arrachés à leur sommeil, les habitants de Khouf accourent avec des seaux d'eau, mais Noor leur interdit de s'approcher de sa haie. Elle est libre de réduire en cendres ce qui lui appartient, libre de donner à manger au feu son coffre, l'encadrement de ses deux fenêtres, sa chaise, sa couverture en poil de chameau, même sa marmite.

Personne n'ose l'approcher. Les fous, tout le monde le sait, abritent le diable sous leur peau. N'ayant plus rien à portée de main pour alimenter l'incendie, elle se débarrasse de sa robe en la faisant glisser par-dessus sa tête et l'envoie griller avec le reste. Nue à travers les flammes, complètement nue. Les femmes balbutient des *ta 'wizats,* les hommes se rincent les mirettes, les enfants ricanent. Les gifles assénées par les mères les projettent contre terre. La violence gagne du terrain. Deux hommes s'empoignent pour on ne sait quelle raison, un âne mord une chèvre, une chèvre broute tout un arbrisseau, les chiens aboient à la lune qui se voile la face avec un morceau de nuage pour échapper à la vue de la femme nue – enceinte et nue.

On frappe à ta porte, on te pousse dehors, sachant que toi seule es capable de la raisonner. La haie de cactus franchie, elle se jette contre ta poitrine et sanglote éperdument. Noor te montre d'un

geste désespéré ses plantes arrachées, entassées dans un coin, assassinées par Moha revenu de son errance. N'ayant pas retrouvé ses fils chez lui, il s'en est pris aux plantes de leur mère.

Noor qui s'était résignée à tout, même à l'idée de mourir sous les pierres de ses proches, n'a pas supporté qu'on s'attaque à ses courgettes, tomates, aubergines. Vivre sans elles lui est insupportable.

Chapitre 27

Le centre des humanitaires n'est plus qu'un hospice, un squat pour les nécessiteux ou les égarés. La nuit venue, nattes et matelas sont déroulés à même le sol pour les élèves déversés par les douars éloignés et qui ne rentrent chez eux qu'en fin de semaine. Ils dorment tête-bêche comme les rois et les reines des cartes à jouer, font leur propre cuisine, une casserole posée en équilibre sur trois pierres surmontant un feu mangeur de broussailles. La lampe soufflée, tout le monde dort, sauf Noor et Amina qui discutent parfois jusqu'à l'aube, se disputent même, quand la comparaison entre Gonzagues et l'étranger à la jeep tourne en faveur de l'un, donc au détriment de l'autre. Épuisée par l'enseignement, tu ne te joins pas à elles et te contentes de suivre leur bavardage à travers la cloison. Pour ne pas être en reste, tu te vois de retour à Paris, face à la grille de ton immeuble. La porte ouverte avec ta clé, le téléphone sonne avec insistance. Tu reconnais l'homme à sa respiration. Puis ce « J'arrive » soufflé dans l'écouteur. Tu tournes en rond ne sachant comment être prête pour lui, commences par écarter les rideaux pour illuminer la pièce. L'herbe sur la tombe de ton chat a poussé plus drue qu'ailleurs, il y a même une fleur à cinq pétales qui s'y tient droite, vigie fragile, stèle éphémère à la merci du moindre souffle du vent. Rien que du périssable. Tu n'attends rien de son retour, rien de toi-même. L'herbe a poussé sur vos cœurs en même temps que sur la sépulture creusée il y a huit mois par tes propres mains.

Rêve éveillé, réfuté avant qu'il ne prenne corps. Tu acceptes ta défaite alors que tes deux amies s'enfoncent dans leurs fantasmes. Noor fixe des nuits entières la route de Khouf avec l'espoir d'y voir apparaître une jeep. Amina se rend tous les soirs à l'arrêt du bus, certaine qu'Abdul lui apportera une lettre de Gonzagues. La voyant traverser le douar d'un pas décidé, on a l'impression qu'elle va à un rendez-vous où elle est attendue. Gonzagues, la goutte qui a fait déborder son cerveau d'oiseau. Elle devient un peu plus folle chaque jour. Amina la modeste qui se contentait de lire dans le marc de café en échange d'un plat de *chorba* ou une poignée de dattes se prend pour l'oreille d'esprits venus des couches supérieures de l'univers.

Elle prétend que le Prophète lui est apparu. Assis sur un tapis volant, il l'a appelée par son nom et l'a chargée de dire au cheikh qu'après avoir mûrement réfléchi au problème de Noor il a décidé de l'innocenter. Donc pas de lapidation et retour imminent sous le toit de Moha – lui qui n'en a plus depuis que les scellés apposés par l'huissier lui interdisent de pénétrer chez lui. Amina se fâche lorsqu'on lui dit qu'elle a rêvé le Prophète, rêvé le tapis volant et tout le reste, riposte qu'elle ne rêve jamais, trop pauvre pour s'offrir ce luxe. Les habitants de Khouf ricanent derrière son dos. Seuls les chiens semblent l'apprécier. Ils la reniflent avec respect, ne la mordent jamais. Certains lui rapportent des os à moitié rongés. Rien que des os à la moelle.

La lampe soufflée, tout le monde dort excepté tes deux amies. De la nuit où elle a saccagé sa masure, Noor n'a gardé aucune mémoire. Seuls ses yeux se souviennent. Des flammes s'élèvent sur ses rétines à chaque battement de ses cils. L'aube pointait derrière la montagne quand tu l'avais ramenée chez toi. Une femme compatissante t'avait lancé une *abaya* pour la couvrir, une autre lui avait craché à la figure. Elle tremblait de colère non évacuée et de ce froid propre aux nuits du désert alors que les journées sont torrides. Sa tête sous ton aisselle, elle paraissait encore plus petite que d'habitude, à moins que la tristesse ne l'ait rapetissée. Elle serait passée inaperçue sans son ventre proéminent ballotté par les mouvements violents de l'enfant habité par la même fureur que sa mère.

Noor, jarre de lait qui aurait tourné, fleuve de boue sorti de son lit, marmite qui a débordé. Noor, araignée noire qui détruit sa toile après l'avoir tissée.

Seules les pierres entassées sur la place pourront chasser le diable entré dans sa fente ouverte par l'étranger, dit le cheikh qui conteste l'authenticité du document signé par le mollah. L'étrangère l'a falsifié. Elle n'a jamais rencontré le saint homme. Khouf étant éloigné de la ville, personne n'est en mesure de vérifier.

Noor ne prête aucune attention aux rumeurs. Détachée de tout, sauf de la route qu'elle scrute jour et nuit. Lui apportera-t-elle l'homme de la jeep ou les lapideurs ?

Un nuage noir traverse ses yeux qui survolent l'espace calciné délimité par la haie de cactus. Tu crois la réconforter en lui expliquant que le vent fera le nécessaire pour transplanter ses aubergines, courgettes, tomates et basilic ailleurs, sur un sol plus clément, loin du désert, mais elle secoue la tête.

— Mieux vaut sauver le vent que les plantes, dit-elle. Transplantées ailleurs après avoir été assassinées, elles vont regorger de rancœur.

Tu lui dis qu'elle a mieux qu'un jardin et une masure maintenant qu'elle va avoir un enfant.

— Les enfants, riposte-t-elle, c'est comme la lune, elle paraît belle quand on la voit uniquement de loin.

Tu lui conseilles de ne plus guetter le retour de l'étranger. Il est peut-être parti dans son pays. Et elle te répond qu'un homme n'est pas un arbre. Un homme marche, se déplace. Un jour il est ailleurs, un autre jour ici. Il suffit de l'attendre. Tu lui annonces que ses trois fils ont décidé de reconstruire sa masure détruite par le feu, et elle se dit contente de savoir que Zahi, Zad, Zein qui n'ont jamais su empiler un mot sur un autre mot savent empiler des pierres.

Amina s'inquiète pour Noor. Elle est convaincue qu'elle ne survivra pas à son jardin. Un diagnostic sans appel, du ton d'un médecin à l'écoute des derniers soubresauts du cœur d'un agonisant. Faut-il croire qu'elle a hérité du langage scientifique du carabin Gonzagues ? Hier, elle a annoncé un tremblement de terre imminent. « Un séisme », avait-elle dit, avant d'enchaîner qu'il serait causé par le heurt de deux plaques tectoniques qui provoqueront une grosse fissure dans l'écorce terrestre, suivi d'un déluge, avait-elle récité, les yeux dans le vague. Amina une pythie. Souffrir l'a rendue clairvoyante.

Chapitre 28

Zahi, Zein, Zad qui disparaissent le matin reviennent la nuit, les mains raidies à force de pétrir la boue et la paille afin d'en faire une pâte lisse bonne pour reconstruire leur maison.

Les bruits du chantier arrivent amortis aux oreilles de leur mère. Le raclement des pelles, l'ajustement des planches des fenêtres et de la porte ne la font pas ciller. Elle se veut attentive à la route, rien qu'à la route. La jeep doit surgir d'un moment à l'autre. Son instinct le lui dit. Une main invisible a tracé une ligne entre l'étreinte sous le khamsin et la naissance de l'enfant prévue d'un jour à l'autre.

La silhouette noire qui se dirige vers elle appartient à un homme du pays. Noor reconnaît le cheikh à son turban. Il devient plus massif à mesure qu'il s'approche d'elle, capable d'éclipser le soleil, de transformer le jour en nuit. La peur la paralyse. Elle est incapable de fuir. Des clous invisibles la fixent sur la pierre du seuil. Il fait semblant de ne pas la voir, s'adresse à l'air, au palmier. Puis, faisant volte-face, il lui déclare qu'il n'y a jamais eu amendement de sa peine mais ajournement. Sa lapidation aura lieu comme prévu, mais après la naissance de l'enfant comme le sous-entend le mollah dans sa lettre, elle devra être prête pour rencontrer le Créateur.

Le cheikh devient-il gâteux, la lettre du mollah inexistante hier devient une réalité.

La voyant sans réaction, et fatigué d'avoir traversé tout le douar sans effectuer la moindre halte, il s'accroupit au pied du palmier face à elle transformée en statue. Noor oublie de respirer ou de battre des paupières. Est-ce pour la sortir de sa torpeur qu'une famille d'hirondelles qui niche dans l'arbre s'aligne sur la même branche et lance des cris de fureur ? Assommé par leurs cris, puis souillé par leurs fientes, le cheikh se lève, brandit sa canne dans tous les sens, prêt à taper dans le tas. N'y parvenant pas, il remballe sa colère et se donne une contenance en psalmodiant un verset censé lui rendre sa dignité.

— « Quiconque s'égare, pas de guide pour lui. Il le laisse dans sa transgression hésitant et confus. »

Ses saintes paroles n'ayant pas eu d'impact sur Noor, il enchaîne un deuxième verset, d'une voix tonitruante capable de

casser des vitres.

— « Allah accueille uniquement le repentir de ceux qui commettent le mal par ignorance et qui se repentent jusqu'à voir l'ange de la mort à leur chevet. Allah est omniscient et sage. »

La fixant dans les yeux, il lui demande d'avouer qu'elle a eu du plaisir sous l'étranger, qu'elle a commis l'adultère consciente de ce qu'elle faisait.

— Avoue, femme.

Fatigué de parler dans le vide, face à une morte vivante, le cheikh éponge son front, puis se récite un troisième verset plus conforme à la situation :

— « Celles de vos femmes qui forniquent, faites témoigner à leur encontre quatre d'entre vous. S'ils témoignent, confinez-les dans votre maison jusqu'à ce que la mort les rappelle ou qu'Allah décrète un autre ordre à leur égard. »

S'appuyant sur ses doigts, le cheikh cite trois témoins : Zahi, Zad, Zein. Ne trouvant pas le quatrième, il cherche, les yeux dans le vague.

Voyant Amina surgir derrière Noor, il nomme le chat que le khamsin n'aurait pas tué si Noor n'avait pas arrêté ses recherches pour s'allonger sous l'étranger.

— Les animaux ne peuvent témoigner, riposte celle-ci.

— Ni les sorcières de ton espèce, lui répond-il du tac au tac. Aussi sorcière que celle qui vous héberge, précise-t-il en te cherchant des yeux derrière la fenêtre de ton bureau. Une femme qui voyage seule, c'est suspect. Ne dort seule que pour pouvoir accueillir le Chaytan dans sa couche. Elle fait semblant d'enseigner à lire et à écrire à nos enfants alors qu'elle les dresse contre mon enseignement. Seule la madrasa peut les rendre moins ignorants, moins voleurs et moins menteurs.

Ce que le cheikh prend pour des applaudissements saluant son long discours vient du sommet du palmier, des hirondelles qui ne l'écoutent pas mais qui se sont ébrouées d'un même geste, prêtes à s'envoler.

Chapitre 29

La première lueur de l'aube touche tes persiennes. Elle vient du désert, des nuages qui le survolent, du brouillard matinal qui rampe ventre à terre. Tu te réveilles dans ton lit alors que ton rêve t'avait emportée loin, devant une maison en torchis où, debout sur une plaque de gel, tu frappes à une porte que personne ne t'ouvre. Une voix, celle de Zana, te conseille de jeter une pierre sur la fenêtre, d'en casser la vitre, seul moyen d'alerter les habitants de la maison.

— Quelle pierre ? demandes-tu en l'absence du moindre caillou.

— Celle de mon cœur gelé, dit-elle d'un ton évident.

— Mais où es-tu ? lui demandes-tu. Pour quelle raison ne viens-tu plus à l'école ? Es-tu malade ?

— Seul mon père a le droit de répondre à ces questions. Il a toujours parlé pour moi. Et ce n'est pas ma mort qui va changer les choses.

Dieu merci, ce n'est qu'un rêve, te dis-tu en sautant du lit. Tu as hâte de quitter la chambre, l'air du dehors va dissiper ton cauchemar.

Une fille arrivée plus tôt que les autres te fixe derrière ses cils longs et épais. On dirait un rideau de soie noire. Tu lui demandes où se trouve la maison de Zana, et elle te la montre du doigt, une bicoque à côté de la mosquée que rien ne distingue des autres.

Tu suis ses indications malgré ta peur d'affronter de nouveau le père de Zana. Un terrain vague, des masures décolorées par le temps. Les femmes accroupies devant leur feu te dévisagent par-dessus leur marmite. Quel vent a poussé l'étrangère dans leur quartier, le plus misérable de Khouf ?

Le bruit d'une barre de fer répond à tes poings frappant à la porte.

Par l'entrebâillement, une voix t'ordonne de déguerpir. Personne ne souhaite te voir. Mais tu insistes. Tu dois donner un livre à Zana.

— Inutile ton livre, ma fille ne sait pas lire.

Une réponse aussi cinglante qu'une gifle. Tu ressens sa brûlure sur ta joue. La porte est refermée avec violence, la barre qui

reprend sa place a le même impact qu'une pierre s'abattant sur une tombe.

Tu serais revenue le lendemain si, le même soir, des hurlements provenant du même quartier ne t'avaient alertée. Tu n'étais pas la seule à courir vers la maison mitoyenne de la mosquée. Tout le douar s'y précipitait. Vous vous posiez la même question lorsque la mère de Zana a crié :

— Tu veux me tuer après avoir assassiné ta fille ?

Accusation lancée à la nuit, au silence, au vent qui fait du porte-à-porte, soucieux d'alerter tous les habitants du douar.

— Il l'a égorgée. Il l'a jetée dans le puits sans *Fatiha* et sans linceul. Comme une chienne.

Rien ne pouvait plus l'arrêter maintenant qu'elle avait parlé.

— Il a tué du même coup l'enfant qu'il lui a fait.

Le porteur d'eau chargé de remonter le cadavre a trouvé un squelette parfaitement nettoyé de sa chair. Les os de Zana faisaient un bruit de clochettes en s'entrechoquant.

De retour au Centre, tu pleures la fille et sa passion de lire et d'écrire. Elle y serait parvenue si son père n'avait abusé d'elle. L'hypothèse de l'étranger au volant d'une jeep ne tient plus la route, il l'a tuée. Mais ni le cheikh ni le kadi ne le traîneront devant la justice : la vie de sa fille lui appartient. Libre à lui de la supprimer.

Chapitre 30

Noor gratte à ta porte, certaine que tu ne dors pas. La découverte du corps de Zana dont personne n'avait remarqué la disparition lui ôte le sommeil. Elle craint de subir le même sort et ne sait comment s'y prendre pour devancer le geste des égorgeurs. Sa lampe levée haut éclaire l'étagère où s'alignent tes livres et ceux laissés par d'autres qui t'ont précédée au Centre. Regard chargé de dégoût, de répulsion. Ne comprend pas pourquoi tu les gardes, vieux comme ils sont. Autant garder tes vieux vêtements. Alors que la carte de géographie semble l'intéresser.

Elle te demande ce qu'elle représente. Tu lui expliques qu'il s'agit de pays : les forêts en vert, les montagnes en gris, le désert en ocre et la mer en bleu. Elle veut que tu lui situes Khouf, est déçue de le voir réduit à un point. Rien qu'un point pour les quarante maisons, l'épicerie, la mosquée et la briqueterie.

— Et le barrage ?

Tu lui montres le fleuve.

— Je veux le barrage, insiste-t-elle.

— Impossible tant qu'ils n'ont pas fini de le construire.

Les mains sur les hanches dans un geste de défi, elle te demande pourquoi tu dis « ils » alors que tu sais que c'est lui seul qui le construit.

La carte, pour Noor, est mensongère. Ce n'est pas un bout de papier qui va l'influencer, comment croire que la distance entre Khouf et le barrage n'est pas plus large qu'un doigt ?

Mensonge ou pas, elle compte y aller. L'homme à la jeep sera content de la revoir.

Tu lui rappelles que l'homme à la jeep a quitté le pays, que son chantier est arrêté faute de financement et qu'enceinte comme elle est elle aura du mal à parcourir quinze kilomètres à pied.

Brusquement muette, elle t'oppose un petit visage blafard et tu ne crois qu'à moitié à sa décision de rejoindre l'homme qui l'a engrossée. Les égorgeurs n'iront pas chercher si loin.

Une porte claque, un pas s'éloigne dans la nuit. Tu prends la silhouette qui s'éloigne pour l'ombre du palmier.

Trop fatiguée pour réfléchir, tu t'enfonces sous tes draps et

sombres dans le sommeil. Tu rêves que tu te maries avec le frère d'Abdul. Un garçon plein d'avenir, s'extasie-t-on autour de toi. Il est égorgeur. Établi à son propre compte, ton fiancé ne dépend que de son couteau qu'il a long et bien aiguisé, alors qu'Abdul n'est pas propriétaire de son bus. Jabbar, c'est son nom, a fait des études : une année entière à l'école coranique. Pourra prétendre au poste de muezzin étant donné sa voix qui porte loin, égorgeur et muezzin. Deux emplois plutôt qu'un.

La cérémonie va son train. Personne n'a demandé ton avis. Tu voudrais fuir, mais les vieilles qui lancent leurs youyous jusqu'au ciel t'encerclent. Le cheikh ne te quitte pas du regard. Il ne se fait pas d'illusion sur toi, t'a convertie à l'islam sans grande conviction. Tu t'appelleras Noor à partir de ce jour, t'a-t-il déclaré avant de déchirer ton passeport et de réduire en miettes ton nom français.

Tu t'appelleras Noor.

On se presse autour de toi, les *hennayats* accentuent les dessins sur tes paumes, une mèche rebelle est vite cachée sous le voile qui te dissimule de la tête aux pieds. Tu sens l'eau de rose, la fleur de jasmin, le musc et le girofle. Les visages irradient de bonheur, tu es la seule mécontente. Tu voudrais partir mais ne sais par quel chemin, la carte géographique sur ton étagère est caduque et un glissement de terrain a coupé Khouf du reste du monde. D'ailleurs tes lettres aux humanitaires réclamant des livres, des cahiers, des crayons n'ont pu être expédiées. Plus de lettres non plus vers ce pays que l'Occident continue à croire en guerre alors que le conflit remonte à des décennies et qu'une sécheresse bien plus mortelle que tous les combats sévit depuis des années.

Tu es soulagée de te réveiller. Le vent qui s'acharne à vouloir arracher tes persiennes a mis fin à ton cauchemar. Tu ne t'appelles pas Noor, personne n'a confisqué ton passeport. Tu es libre de partir chez toi, de retrouver ton petit appartement, ton petit jardin, ton petit boulot, de prendre un nouveau chat et, pourquoi pas, un nouvel amant.

« Mais que deviendrait Noor ? » t'entends-tu balbutier.

Avec le café du matin, Amina t'apporte ses angoisses. Celles d'aujourd'hui sont aussi amères que son breuvage, plus noires que sa lecture du marc.

Elle voit Noor escalader une montagne, tomber dans une crevasse, s'en extirper à grand-peine, affronter un serpent puis un fleuve en crue, le traverser accrochée à une branche d'arbre cassée

avant d'échouer sur l'autre berge face à une maison fermée. Elle crie mais personne ne lui répond. Elle martèle la porte de ses poings mais personne ne lui ouvre. Épuisée par les efforts et perdant les eaux, elle s'accroupit et accouche d'un enfant mort.

— Ta tasse, l'étrangère, déborde de larmes.

C'est la conclusion dite d'un ton désolé.

Censée t'aider dans ta besogne, Amina n'a jamais franchi le seuil de la classe. Les enfants pompent l'air qu'elle respire, remplissent son crâne de vacarme, font fuir les bons esprits qui l'ont prise sous leur protection et lui dictent ses visions. Amina face aux enfants de Khouf devient aussi vide qu'une noix oubliée par l'été.

Faut-il lui donner raison ?

Jamais journée n'a été plus décevante.

Tu leur expliques que la terre est ronde, qu'elle tourne dans l'espace. Ils ne te contredisent pas mais te font remarquer qu'elle a beau être ronde, elle reste quand même plate, aussi plate qu'une assiette, les étoiles et le soleil en haut et rien en bas, sinon les maisons tomberont dans les vallées, les champs dans les fleuves et les hommes tourneront comme des toupies au lieu de marcher.

— La terre est clouée au sol.

T'appuyant sur la carte, tu leur montres les cinq continents : l'Europe où tu vivais, l'Asie où ils vivent, puis Paris que tu as quitté pour venir à Khouf. « À dos d'âne ? » demandent-ils d'une même voix, sachant que les avions sont réservés aux combattants. Ils les connaissent vus d'en bas, pareils à des aigles. Ils survolaient le désert pour aller bombarder les moudjahidin dans la montagne.

— Paris a-t-il un désert ? te demande le plus futé.

— Y a-t-il une mosquée à Paris ?

— La lune de Paris annonce-t-elle le ramadan ? demande un inquiet.

Tu réponds à celui qui crie plus fort que les autres.

Bien sûr qu'on fête le ramadan à Paris. On fête aussi Noël. Les rues sont décorées de guirlandes et de lampes. Les enfants attendent le Père Noël. Il apporte des cadeaux à tout le monde, même aux méchants.

Le papa Noël que tu dessines au tableau ne soulève pas l'enthousiasme. Pourtant tu as peaufiné la moustache, peaufiné la barbe.

— Ton papa Noël, l'institutrice, n'est pas différent du cheikh.

Une petite voix s'élève au fond de la classe pour demander si baba Noël a lui aussi quatre épouses et beaucoup d'enfants, s'il mange du mouton farci et du poulet à tous les repas.

Question balayée d'un rire moqueur par le tee-shirt grandeur nature d'un Ben Laden sardonique.

Son instinct lui dit que le baba Noël n'est ni plus important ni plus respecté que le ministre de l'Oppression du vice et que le mollah protecteur de la vertu. Une invention de l'Occident pour démontrer que leurs vieux mangent à leur faim.

Dernière question qui te met dans l'embarras.

— Les enfants à Paris fêtent-ils le jour de l'An en appelant la lune du haut de leur toit ?

Tu ne sais quoi répondre. Le ciel devenu brusquement noir te donne un alibi. Tu les presses de rentrer chez eux avant la pluie. Ils n'attendaient que ce signe pour quitter la classe. Voyant Rahim enfourcher son âne, tu réalises qu'il est le seul capable de te donner des nouvelles de l'homme à la jeep. Est-il revenu de voyage ? Son chantier fonctionne-t-il de nouveau ? Et Noor, qui voulait le retrouver, Rahim l'a-t-il croisée sur son chemin ? Une femme enceinte ne passe pas inaperçue.

Les enfants disparus, tu t'attardes sur le seuil, ravie par le spectacle qui s'offre à toi. La terre crevassée par la sécheresse lors de ton arrivée à Khouf est couverte d'une végétation luxuriante. Le jaune, l'ocre et le crayeux remplacés par toutes les nuances de vert. Vert or le blé qui suit le mouvement du vent, vert sombre la luzerne qui rampe ventre à terre. Alors que le maïs planté en bordure du désert oscille entre le vert et le gris.

Khouf n'aura plus faim ni soif, pluie et fonte des neiges ont rempli les puits, irrigué les champs. Le sous-sol est imbibé d'eau. Il suffit de creuser pour qu'elle afflue.

Tu penses à Noor partie il y a deux jours, à son matelas resté vide dans la réserve, à ses fils qui reconstruisent sa masure depuis un bon bout de temps sans que rien de tangible n'apparaisse.

Tu ne l'avais pas crue quand elle t'avait annoncé qu'elle partait. Une femme enceinte ne peut pas escalader une montagne ni franchir un fleuve. Pareille à une chatte, la femme enceinte oublie le mâle et se concentre sur le fruit qui grossit dans son ventre.

Amina te fait de grands signes des bras. Elle a deux nouvelles à t'annoncer : une bonne et une mauvaise. La bonne consiste en une caisse qui va t'être livrée dans la journée. Elle vient de Paris et tu

en devines le contenu : les livres et fournitures scolaires demandés au Secours catholique. La mauvaise concerne Noor, introuvable. Qui sait si elle n'est pas retournée chez Moha qui la séquestre en attendant qu'elle pisse son rejeton et qu'il le noie comme il le faisait des chats qu'elle recueillait.

Tu ne la crois qu'à moitié. Amina, tu le sais, est aussi peu fiable que tes rêves. Le glissement de terrain qui a coupé Khouf du reste du pays, c'était dans ton sommeil, le facteur est toujours de service puisqu'il va te livrer un colis. Reste Noor. Est-il possible qu'elle soit revenue chez Moha ? Autant se jeter dans la gueule du loup, se livrer pieds et poings liés à son bourreau. L'angoisse te pousse dans la rue. Tu interroges les passants puis les deux commerçants. L'épicier qui ne vend que des bougies, des cordelettes et des ouvre-boîtes se souvient l'avoir aperçue en train de marcher mais ne précise pas vers quelle direction. Le barbier, un islamiste de la première heure, s'interdit de regarder les femmes. Seule la vieille Jalila dit l'avoir vue. Elle se dirigeait vers sa masure. Elle n'a plus aucune raison de vivre chez les autres maintenant que ses fils ont réparé la façade et colmaté les trous.

Zahi, Zad, Zein, qui font semblant de travailler, n'ont pas rencontré leur mère depuis deux jours. Ce qu'ils appellent leur chantier avance à pas de tortue. C'est sur les toits qu'on voit les bâtisseurs, c'est là qu'ils prennent le soleil, plutôt qu'à l'extérieur.

Ils l'auraient remarquée si elle était revenue chez elle, riposte le boucher – une mauvaise langue –, une mère c'est visible à l'œil nu, même si elle a ouvert sa rose à un étranger.

Stupéfaction le lendemain lorsque Rahim annoncera avoir vu une femme peiner sur la montée qui mène au barrage.

— Était-elle enceinte ?

Rahim embarrassé hésitera à se prononcer. Il finira par dire qu'elle était ronde, ronde de partout, qu'il n'avait pas regardé sous la robe.

— Comme si elle allait lui montrer son nid, ironisera Jalila en pointant un doigt obscène sur son entrejambe.

Son geste te renvoie à une scène bizarre. Tu as vu Noor préparer une bouillie sucrée sur un réchaud, la veille de sa disparition. L'odeur doucereuse du caramel était-elle celle d'un dessert ?

— Une envie de femme enceinte ?

Elle avait hoché la tête dans les deux sens, un non ponctué d'un oui. C'était sans compter sur la méfiance d'Amina qui t'avait

expliqué que ce que tu prenais pour du caramel était une pâte à épiler. Noor se préparait pour un homme. Elle s'apprêtait pour être montée.

La nuit venue, tu l'as vue scruter la montagne sachant que le barrage se dresse derrière les rochers.

Noor s'est fiée à son instinct et à ta carte géographique. Noor aurait interrogé Rahim si elle avait su qu'il habitait non loin du chantier, mais Noor n'a jamais croisé l'élève et son âne. Depuis sa mise à l'écart de la vie du douar, Noor n'a fréquenté que toi, n'a parlé qu'à toi et à Amina. Les femmes qui lui apportaient les restes de leurs repas avec leur linge sale à laver ne lui adressaient pas la parole. Elles posaient leur balluchon au pied de la haie de cactus et le reprenaient le soir au même endroit – l'assiette léchée et les vêtements propres. Noor, tout le monde le sait, n'a pas d'amis. Les rares qui avaient pitié d'elle lors de sa condamnation ont grossi le nombre de ses ennemis depuis qu'elle a mis le feu à sa masure.

Noor, une chèvre qui a cassé son licou pour aller batifoler du côté de la montagne et voir si l'herbe est plus verte sur l'autre versant.

Chapitre 31

Noor marche sans quitter du regard le sommet de la montagne. La ligne invisible qu'elle a tracée entre sa rétine et la calotte enneigée sera son guide vers l'étranger – lui seul saura la protéger du cheikh qui veut sa mort. Sans la tache blanche, elle errerait jusqu'à la fin des temps, elle tournerait sur elle-même comme la terre, sans savoir où aller. Les coups répétés de l'enfant entre ses hanches sont un message. Il approuve sa décision de s'éloigner de Khouf, où il n'y a pas de vie possible pour eux deux. L'enfant l'encourage à fuir, la pousse à avancer, même quand ses jambes ne la portent plus. Elle escalade la pente à quatre pattes, elle s'accroche à des saillies du roc, à des touffes de genêt. Tout est bon pour ne pas reculer. Un vautour la prend pour une chèvre et pique droit sur elle. Les yeux fermés, elle attend, pétrifiée, incapable de se sauver, redoutant le coup de bec qui va déchirer sa nuque, ensanglanter son crâne. Le vautour ne l'abandonnera qu'une fois séparée sa chair de son squelette. L'odeur de la femme l'a-t-il rebuté ? L'ombre des ailes géantes s'éloigne puis disparaît dans un long cri. Elle reprend son escalade, décidée à atteindre la plaine avant la nuit quand loups, blaireaux, coyotes et serpents sortent de leurs tanières, elle redouble de vitesse malgré le vent qui siffle autour de sa tête et qu'elle croit faire taire en se bouchant les oreilles des deux mains. Elle se concentre uniquement sur le chemin qui mène au père de son enfant, et sur l'enfant pris d'une grande agitation depuis que le sommet est à portée de son regard.

Les trois derniers pas lui demandent un effort surhumain. Agrippée à un rocher, elle arrive à se hisser sur un escarpement, s'y allonge de tout son long, s'étire pour calmer les crampes de ses jambes, serait capable d'y passer la journée si la neige durcie ne lui brûlait pas la peau du dos. D'en bas, elle avait l'impression qu'elle pourrait toucher le ciel du doigt si elle s'aventurait sur ce sommet. Son doigt, elle s'en rend compte maintenant, est toujours à la même distance.

Le soleil qui décline à grande vitesse l'oblige à se lever. Elle regarde derrière elle pour s'assurer que personne ne la suit puis entreprend la descente du deuxième versant. Ses jambes sont trop épuisées pour exécuter des pas de la même cadence. Consciente

qu'elle ne maîtrise plus rien, elle se laisse emporter par son poids, sachant que le moindre faux pas la précipiterait tête en bas sur la caillasse acérée, qu'elle mourrait la nuque brisée, pareille à ces chèvres qu'on retrouve raidies au pied des montagnes, l'œil vitreux continuant à scruter le sommet.

Noor se retrouve dans la vallée sans avoir fait le moindre effort. Le vent s'étant tu, elle entend un mélange de cris graves, aigus, râpeux. La nuit approche et tire de leur sommeil crapauds, chacals, sangliers. Elle s'interdit le moindre repos, se remet en route poussée par l'enfant qui tourne comme une bille folle entre ses hanches. Ce qu'elle voit entre deux branches est une étoile. Bientôt suivie d'une autre, de beaucoup d'autres qui s'allument comme pour la guider à mesure qu'elle avance.

Elle leur fait confiance même si elle ne connaît pas leur nom ni leur orientation. Ses mains soutenant ses reins, elle marche avec l'enfant devenu masse pierreuse au plus bas de son ventre. Un arbre au loin semble lui faire signe avec son unique branche. Elle l'atteint dans un grand soupir. Adossée au tronc, elle plonge dans un sommeil opaque. Aucune force au monde ne peut la réveiller. A-t-elle rêvé les moutons qui la reniflaient, le chien qui aboyait, le vieux berger penché sur elle et qui, voyant son ventre pris de soubresauts, a récité une *ta'wizat* avant de la confier au Créateur et à la nature, les seuls capables de la délivrer ? Sa main gauche frappant son épaule droite, la droite frappant la gauche, il s'était éloigné dans un bruit de clochettes, sachant qu'il ne pouvait lui être d'aucune aide.

Noor est seule à entendre son propre hurlement, la montagne réduite à une tache sombre n'a rien perçu. Un séisme a lieu entre ses hanches. Ses cris, elle en est sûre, font trembler l'air, l'herbe rase et l'unique branche au-dessus de sa tête. Sang et glaire se répandent autour d'elle. Une fois la tête de l'enfant apparue entre ses cuisses, elle l'attire vers l'extérieur, vers la vie, l'extirpe de son boyau de chair. Elle coupe le cordon avec ses dents. Elle soulève le bébé, vérifie que rien ne manque, l'allonge sur sa poitrine puis le regarde longuement. Son bébé est une fille. Son bébé est blond alors que ses trois frères sont bruns. Aussi bruns qu'un pain cuit entre deux pierres, que la façade de sa masure brûlée par ses propres mains.

Ce soir, fermant tes volets pour la nuit, tu vois une image d'enfant sur la face de la lune.

Chapitre 32

Khouf bourdonne de rumeurs alarmantes. Elles se faufilent sous les portes, jaillissent des fenêtres, sortent des trous de la terre, des crevasses des murs, des fissures de l'écorce des arbres. Même le chant du muezzin, enroué à cause des courants d'air, porte des rumeurs. Rumeurs qui viennent de la ville, plus rapides que le car d'Abdul, plus longues que la route qui relie la ville au désert. Elles terrorisent les enfants et font blanchir les cheveux des parents. La révolte gronde sur le littoral, ses habitants ont faim. Ils réclament du pain et du kebab. Les humanitaires ont emporté la baraka avec eux. Pareils à un vol géant de sauterelles, ils ont semé la pauvreté derrière eux. Les manifestants ont forcé les portes des boulangeries et des boucheries ; n'ayant rien trouvé à se mettre sous la dent, ils ont retourné leur colère contre les lions de pierre millénaires dressés sur le palier du gouverneur, brisé leurs pattes à coups de marteau. Les livres devenus brusquement suspects connurent le même sort. Ils ont mis le feu aux bibliothèques et aux librairies : le savoir ne sert plus à rien lorsqu'il se révèle incapable de résoudre les problèmes vitaux. Des milliers de livres carbonisés. Les émeutiers se réchauffèrent à leurs flammes sans la moindre pitié pour les manuscrits anciens qui grésillaient de douleur. Les chevauchées sauvages sillonnant les quartiers résidentiels entendues jusqu'à Khouf. Bruits de sabots et hurlements ne cessaient qu'à l'aube. Ils poursuivaient le diable hébergé par les riches, ami des riches. Il se cache dans leur coffre-fort, mange dans leurs assiettes, engrosse leurs femmes, conduit leurs voitures.

Un jeune exalté qui croyait l'avoir vu dans les contours d'un nuage a escaladé la montagne sur son cheval pour le pourfendre sur place. Voyant que celui-ci s'éloignait à mesure qu'il s'en approchait, il retourna sa colère contre la terre, y creusa un trou, puis un trou dans le trou, appela le Chaytan, lui donna l'ordre de sortir pour une confrontation d'homme à homme et que le meilleur gagne. On raconte beaucoup de choses à Khouf, autant que les langues le permettent. Dieu est mort, affirme l'un. Plutôt le diable, riposte un autre. Ou les deux, les départage un troisième, étant donné les troubles qui sévissent en ville. Limogé, le mollah protecteur de la vertu : il accepta le verdict avec calme,

salua la lignée du Prophète, souffla sur son épaule droite, puis sur la gauche, avant de rentrer chez lui à pied. Alors que le ministre de la Répression du vice, connu pour son âpreté, récita un chapelet d'injures, et cracha sur les figures, avant de quitter les lieux en emportant son fauteuil avec lui.

Le vieil anachorète auquel on imposa le pouvoir s'empressa de nommer un Premier ministre affublé d'un titre inconnu jusqu'à ce jour : ministre du Discernement entre le bien et le mal. Fort de son pouvoir, et voulant redresser la situation, il crée un décret toutes les soixante minutes, montre en main, aussitôt consigné par des fonctionnaires ignorants mais capables de discerner entre le bien et le mal, entre le croyant et l'hérétique, entre le pur et l'impur, entre le vrai et le faux.

Premier décret : séparation totale entre les hommes et les femmes, même dans les cimetières. Les hommes enterrés à droite, les femmes à gauche, les numéros impairs allant aux premiers, les pairs aux secondes. Les morts réunis par sexe et non par famille.

Deuxième décret : changement du vocabulaire en cours. Les idées et les objets désormais affublés de nouveaux noms pour faire table rase du passé. Il en résulta une grande cacophonie. Il arrivait que deux noms soient attribués à une même chose, d'où la confusion et l'incompréhension entre membres d'une même famille et les disputes qui éclataient aussi violentes que des orages.

Un troisième décret annonçait la fin du monde, rien de moins.

Vrais ou inventés par les esprits échauffés des habitants de Khouf qui ont de tout temps eu une dent contre les habitants de la ville, ces décrets ne les ont nullement distraits de leur idée fixe : lapider Noor, les pierres entassées sur la place l'attendent depuis près de huit mois.

« Elle n'est fautive que d'un quart de tour d'horloge », d'après le seul propriétaire de montre de Khouf.

« Sa punition ne devrait pas excéder le contenu d'un bol d'urine », dit la guérisseuse qui sait parler aux herbes glanées dans la montagne.

« C'est l'étrangère qu'il faut lapider, déclare le kadi. Noor n'aurait jamais osé fuir sans son appui. »

« L'unique coupable est Amina, une sorcière qui ne prédit que le mal pour les gens de Khouf », conclut le cheikh.

Dernière mesure, qui n'est ni décret ni rumeur, lancée par le barbier : « Celui qui capture Noor gagne un coq. »

« Que peut un coq sans poule ? glapit la vieille Jalila. Seules les poules et les femmes pondent. Les coqs et les hommes ne sont bons qu'à fanfaronner. Elles le font chez elles, dans le poulailler, même à l'ombre d'un arbre quand les douleurs les surprennent. » Sans préciser s'il s'agit des femmes ou des poules.

Pendant ce temps, Noor qui serre son bébé sur sa poitrine regarde pour la première fois l'arbre qui la surplombe. Échevelé avec son feuillage rare il est incapable de la protéger. Elle va chercher ailleurs un toit où s'abriter. Où aller, quelle direction choisir alors que toutes les directions se ressemblent ? Un bruit d'eau l'attire derrière un talus. Elle s'y dirige, décidée à lui faire confiance. L'eau signifie fleuve, et fleuve annonce barrage, se dit-elle, et son cœur se serre jusqu'à l'étouffer. Habituée au mince ruisseau qui coule le long de son figuier de Barbarie, elle est étonnée de voir tant d'eau à la fois. Est-ce vraiment un fleuve ? Elle ne se l'imaginait pas aussi large, aussi bruyant. Elle s'inquiète maintenant qu'elle est si près du but. L'homme qui a planté son bébé dans son ventre est peut-être une invention de son imagination.

Il était une certitude tant qu'elle était enceinte, elle doute maintenant que son ventre a expulsé l'enfant.

Le visage de l'homme aimé sous les griffes du khamsin lui apparaît masqué par un brouillard, dilué par le sang qu'elle a perdu au cours de son accouchement.

Sang reconnaissable à son odeur doucereuse et fade, devenu croûtes en certains endroits de sa robe et qui commencent à se craqueler tel le pisé des murs de Khouf, les siens en premier. Son sang l'a quittée en même temps que sa maison.

Noor marche guidée par son flair comme les chats. Elle ne s'arrête que pour allaiter l'enfant. C'est là, assise sur une pierre, son sein pressé par les petites lèvres, que le barrage lui apparaît. À la fois proche et lointain, il enjambe le fleuve qui bouillonne sous ses pieds.

Les berges n'arrivent pas à endiguer l'eau coléreuse qui déferle de toutes parts. L'enfant pelotonné dans ses bras, elle s'en approche à pas feutrés comme d'un fauve capable de l'agresser. Écume et buée effacent les traits des hommes qui peinent sur le chantier. Le vacarme des vagues rend inaudibles les ordres donnés par celui qui dirige les travaux. Elle le reconnaît malgré son casque. On lui a menti en lui disant qu'il était reparti dans son pays, que le chantier était arrêté faute de financement. Le voilà

courant d’un groupe à l’autre, gesticulant, criant des ordres dans cette langue dont elle ne connaît pas un seul mot. Il est plus massif que dans ses souvenirs, plus vieux que dans ses désirs et surtout d’une autre race que la sienne.

Elle s’est jetée dans un piège. Qu’importe la honte qu’elle en ressent, le résultat dépasse ses espoirs, la masse de chair palpitante accrochée à sa poitrine n’appartient qu’à elle. Elle ne la partagera avec personne étant donné que personne n’en revendique la paternité, ne l’inscrira dans aucune mairie. Sa fille ne sera citoyenne d’aucun pays, ne se soumettra donc à aucun jugement.

Un soleil généreux éclaire brusquement les hommes qui s’activent sur l’autre berge et fait ressortir les torses nus. Des torses cuivrés, des cheveux noirs et drus, contrairement à la silhouette pâle happée par la poussière. Noor n’a qu’à marcher sur l’eau claire et peu profonde pour le toucher du doigt. Mais une force indépendante de sa volonté l’en empêche. Elle préfère plonger son regard dans les joncs qui se balancent au vent, leur reflet dans l’eau ressemble à sa vie à la fois limpide et boueuse. Tout ce chemin parcouru pour retrouver un homme : maintenant qu’il est à portée de ses mains, elle décide de ne pas l’aborder.

Tournant le dos au chantier, elle serre sa fille plus fort, elle a si peur qu’elle glisse de son cœur.

Chapitre 33

Les candidats à l'apprentissage se raréfient jour après jour. Les enfants s'ennuient à l'école. Impossible de se concentrer quand deux voix, la tienne et celle du muezzin, clament deux langues en même temps. Il les appelle à la prière pendant que tu leur fais réciter l'alphabet. Les enfants de Khouf n'aiment pas l'école. Ils préfèrent chevaucher un âne, gober des œufs dans les poulaillers plutôt qu'additionner ou soustraire. Leurs jambes sont faites pour courir, leurs petites têtes ne peuvent contenir deux alphabets, alors qu'il n'y a déjà pas assez de place pour le leur. Les plus malins ont trouvé une astuce : ils arabisent les mots français. Abeille devient *abaya,* lampe devient *lamba,* table *tabla,* jarre *jarra.* Peu importe que le sens ne soit pas toujours le même, c'est au français de bouger, d'être moins rigide, de devenir plus conciliant. Tu approuves, ne traites personne d'ignorant, ne rectifies aucune erreur pour ne pas les humilier mais tu te fâches lorsqu'ils appellent le lapin : *labin* (« yaourt »), l'âne : *aïn* (« œil »), l'herbe : *harb* (« guerre »).

Tu continues à enseigner malgré l'ambiance hostile et les soupçons qui pèsent sur toi concernant Noor. Tu l'as aidée à fuir sachant que ton intervention auprès du ministre protecteur de la vertu ne la sauverait pas éternellement de la lapidation. Tu t'es opposée à la charia qui veut que la femme adultère finisse sa vie sous un jet de pierres.

Le découragement te gagne en fin de journée. Tu es mécontente d'eux qui ne font aucun effort, de toi-même qui n'arrives pas à planter dans leur tête les mots de ta langue. Le colis livré ce matin, une déception de plus. D'accord pour les crayons, les cahiers, les règles, même pour la carte géographique de la France, alors qu'il serait préférable de leur apprendre celle de leur pays, réduit dans leur esprit à Khouf, à son désert et à sa montagne.

Mais quoi faire des Évangiles offerts par un organisme catholique bien intentionné ? Tu restes les bras ballants face au crucifié qui étend les siens sur toute la largeur des trente couvertures. À qui les donner étant donné que tu n'es pas censée les convertir mais leur apprendre à écrire, à additionner, à soustraire, à multiplier ?

Aucune envie de jouer au missionnaire, ni de leur faire

découvrir l'existence d'un autre prophète, plus important que le leur, qui est le fils de Dieu alors qu'il est bien ancré dans leur tête que Mahomet est son seul messager, le seul habilité à parler au nom d'Allah. Tu déballes, puis remets dans la caisse. « Je le ferai demain », te dis-tu alors que demain n'est qu'incertitude.

Ton avenir dans le douar dépend de Noor qui batifole, légère, entre prairies et collines, dos tourné au barrage et à celui qui le construit, légère parce que libre de sa personne et parce que l'enfant qui pesait si lourd entre ses hanches est devenu poids plume maintenant qu'elle le porte sur son dos. Libre pour la première fois de sa vie, c'est visible à sa démarche, à son corps qu'elle balance en avant à chaque pas, comme si le vent était de la partie, le vent devenu son complice. C'est lui qui lui a aménagé cette boucle dans le fleuve, l'eau y tourne en rond comme dans une bassine. Elle se déshabille, s'y enfonce avec son bébé, indifférente au filet de sang qui la teint en rouge. Saignement qui la suivra partout où elle ira mais qui ne l'inquiétera jamais. Son mauvais sang, noir de souffrances retenues, la quitte pour faire place à un sang frais, couleur rubis.

Entourée d'herbes longues qui font une haie protectrice autour d'elle et de l'enfant, Noor se sent hors de tout danger, à mille lieues de Khouf, du cheikh, du kadi et de Moha qui l'a délestée de sa porte et de ses deux fenêtres, après lui avoir pris ses fils. À la réflexion, elle a bien fait de tout détruire derrière elle, de venger ses tomates, aubergines, courgettes, et surtout son plant de basilic, son préféré, qui avait une place privilégiée dans son cœur, aussi importante que celle occupée jadis par un chat perdu, une nuit de khamsin et qu'elle aurait peut-être retrouvé si un étranger n'avait surgi sur son chemin et planté son désir dans son ventre.

Noor se sent sur une autre planète, même la végétation y est différente de celle de Khouf. Pas de plantes utiles réparties entre lentilles et maïs mais des herbes odorantes, des arbres fruitiers. Il suffit de lever le bras pour cueillir et se désaltérer. La montagne aussi haute qu'une muraille l'a coupée des palmiers bossus de Khouf, de ses maisons aveugles, de son cimetière enfoui dans le sable et de ses morts insatisfaits. C'est leur souffle noir qui dessèche les puits, leur respiration qui craquelle le sol et rend les gens cruels. Les morts de Khouf seuls responsables de la sécheresse, de la famine et de la soif, et la vieille Jalila qui n'aime personne parce que personne ne l'aime n'a pas tort de les accuser d'aspirer les eaux des citernes et de dévorer par les racines les

légumes plantés par les hommes.

Khouf dans ses souvenirs lui apparaît plus terne qu'en réalité. Pas de fleurs à part celles du pavot – l'herbe du diable. Coupé, séché sur les toits, réduit en poudre, il devient une drogue, les approvisionne en rêves. Même les nouveau-nés en prennent, une pincée dans le biberon calme les pleurs et abrutit de sommeil.

Chapitre 34

Le désert ressemble à un grand jardin, des milliers de fleurs ont surgi en une nuit. Elles dureront trois jours ou trois semaines, jamais plus, disent les connaisseurs. Tu refermes ta porte, rassurée sur le sort de Noor livrée à la nature. Des éclairs zèbrent le ciel alors que tu viens d'éteindre ta lampe. Des mains invisibles versent des seaux d'eau sur les toits de Khouf, sur ses sentiers transformés en fleuves de boue. Tu appelles Amina pour entendre ta propre voix, pour casser le silence mais c'est la vieille Jalila qui arrive, à croire qu'elle dormait sous ta fenêtre. Jalila est pessimiste. Un déluge se prépare, rien n'arrêtera la pluie tant que Noor sera en vie. Les femmes adultères attirent les calamités. Écarter son « firj » devant un inconnu ouvre une brèche dans le ciel. Il faut qu'elle meure. Tu la pousses dehors et refermes la porte. L'accalmie vient avec le matin et ce bruit de sabots que tu connais si bien depuis que Rahim fréquente ton école. Rahim a bravé les intempéries pour t'apporter une bonne nouvelle. L'ingénieur est de retour. Il est revenu avec de nouvelles machines et beaucoup d'argent. Tout leur douar travaillera pour lui. Son regard se voile de tristesse à la vue des Évangiles reçus la veille. Ce n'est pas la première fois qu'il voit l'image du crucifié. Il a déjà entendu parler du martyre de Issa, fils de Sitt Maryam, crucifié par les Yahouds ?

Tu lui rappelles que le Christ lui-même était juif.

Il plonge sa tête dans la caisse. Il te demande un exemplaire pour l'offrir à l'ingénieur. Tu es d'accord mais à condition qu'il lui remette une lettre de ta part.

— Parce que tu le connais ? fait-il d'un ton émerveillé.

— Pas plus que toi tu ne connais le Christ. Mais cet homme doit savoir où est Noor. Elle a disparu depuis deux jours.

— Tu parles de la femme qui va être lapidée ? Tu dis qu'elle est partie seule sur les chemins d'Allah ? Une femme non accompagnée d'un père, d'un mari ou d'un frère est vouée au malheur. Elle est bonne pour les assassins et les loups. C'est comme une chèvre non attachée à un piquet. Les femmes, dit mon père, sont faites pour vivre entre les murs.

Une odeur de fumée se répand dans ta gorge comme si Rahim y avait mis le feu. Conscient de t'avoir perturbée, il s'empare d'un

balai et se met à balayer le sol qui n'en a pas besoin. Rahim se condamne au silence, tu en profites pour écrire ta lettre à celui qu'il appelle Sidi l'ingénieur.

« Monsieur », écris-tu sur la feuille blanche.

« Pardonnez mon ingérence dans votre vie privée, mais un problème d'une grande gravité m'incite à le faire. Une femme a disparu du douar il y a trois jours. Vous l'avez connue, il y a plus de huit mois alors qu'elle cherchait un chat évadé. Vos chemins s'étaient croisés lors d'une tempête de khamsin que vous n'avez peut-être pas oubliée. Vous vous étiez aimés, si j'ose ce terme. Ses enfants l'ont dénoncée au cheikh. Accusée d'adultère, elle sera lapidée dès la naissance de l'enfant qu'elle porte. Cet enfant est le vôtre. Croyant naïvement que vous ne l'avez pas oubliée, elle est partie à votre recherche sûre que vous la protégerez.

« Est-elle arrivée chez vous ? Dans ce cas auriez-vous l'amabilité de m'en aviser par le porteur de cette lettre ? »

Il est midi. Aucun des enfants du douar ou d'ailleurs n'est venu à l'école. Rahim, happé par le virage, a laissé derrière lui l'empreinte des sabots de son âne et ton angoisse pour Noor.

Sachant que le barrage noiera un jour leur village, les habitants du douar ont peut-être déménagé sur d'autres terres plus clémentes.

Ils ont profité de ton sommeil pour fuir avec leurs enfants et leur volaille, serrés dans les mêmes balluchons.

La vue du ciel si bas, comme prêt à t'écraser, te pousse vers la place et les quelques bicoques qui servent de commerces. Tu arpentes la rue, prête à frapper à toutes les portes pour retrouver tes élèves. Mais aucun bruit ne sourd des intérieurs sombres éclairés par des lucarnes étroites. Seule la mosquée est animée de vie. Des voix d'enfants répètent inlassablement la même phrase : *La ilaha illalah.*

La même phrase jusqu'au jour du jugement dernier et tarissement de leur salive. Des voix jeunes relayées par celle d'un vieillard et son élocution à éclipses, telle la flamme vacillante d'une bougie fouettée par le vent.

La vie du douar réduite à une mélopée. Tu comprends dans un éclair la cause de l'absence de tes élèves. Le cheikh les a convaincus que le seul enseignement valable est dispensé par le Kitab.

Passé la dernière masure, tu t'arrêtes. Tes pieds d'Occidentale n'ont jamais foulé de champ, encore moins de désert.

La nature te semble jalonnée de pièges. Les Noor et les Amina sont d'une race différente de la tienne ; minérales, végétales, elles ont la même texture que le sable, que l'écorce des arbres. Fin du village : l'air sent le renard, le pelage mouillé des chèvres après la pluie, l'odeur acide du maïs qui pousse après trois ans d'absence. Le chuintement soyeux des feuilles donne l'impression que Khouf n'est habité que par l'eau et le vent. Soudain, la voix du muezzin retentit dans le ciel. Il fustige les femmes qui se rebellent contre l'autorité de l'homme.

Le muezzin te vise en même temps que Noor.

Clouée au sol, tu te demandes s'il faut partir ou rester pour connaître la fin de la fin. Ne sachant quelle décision prendre, tu décides d'en parler à Amina, même si elle te fuit depuis quelque temps. Elle ne vient plus gratter à ta porte, ni te faire partager ses visions et ses hallucinations. Tu la situes, la nuit, au bruit de sa casserole qu'elle déplace, à ses jurons quand le feu peine à s'allumer. Est-ce Amina ou le vent qui souffle dans les interstices des murs ? Elle qui tousse, qui fait couler l'eau, sachant que le réservoir est pratiquement vide et que personne au douar n'apportera de l'aide à deux femmes seules ? Ils vous puniront et vous laisseront mourir de soif pour avoir aidé Noor à fuir la fatwa.

Chapitre 35

La jeep boueuse qui freine violemment devant la porte sort tout droit du récit de Noor. L'homme aux longues jambes lestes qui s'en extirpe ressemble plus à un cow-boy abonné aux rodéos texans qu'à un ingénieur des Ponts et Chaussées : chapeau et bottes de Houston, yeux du même gris que le ciel. Son index te fait signe d'approcher. Il bombe le torse puis, sans se présenter ni saluer, il te tend avec dégoût, telle une souris morte, la lettre que tu as confiée à Rahim.

— C'est de vous ces bizarreries ? Bien sûr que ça l'est, répond-il, goguenard, avant de cracher par terre. Vous êtes la seule à écrire le français dans ce pays de merde.

Son regard te scrute de la tête aux pieds, ses lèvres charnues esquissent un sourire narquois. Puis il part d'un grand éclat de rire.

— Vous racontez quoi au juste ? Que j'ai abusé d'une innocente que le cheikh, le kadi et tout le bataclan vont lapider par ma faute ? Un tissu de mensonges, ce papier ! Ton cheikh et ton kadi devraient me remercier. Maigre comme elle était, le khamsin l'aurait fracassée contre un mur. Une petite pute, prétendre chercher un chat alors qu'elle cherchait un homme pour la sauter. Ça m'apprendra à avoir pitié des salopes de son espèce. Je n'aurais pas dû la ramener chez elle…

— … après l'avoir violée, enchaînes-tu sur le même ton, avant de préciser : le mot violée est de moi, Noor dit que vous l'avez aimée.

— Que Dieu m'en préserve. Vous oubliez que je suis un homme respectable, marié avec une vraie femme, pas avec une femelle. Autant baiser avec une chèvre !

Il ne te laisse pas le temps de réagir, démarre après t'avoir lancé cent dirhams, précisant que ta protégée n'aura pas un dirham de plus. Les pneus de la jeep strient ton cerveau et la boue du chemin. Pourtant tu ne bouges pas. Clouée sous le crachin, tu te tords les mains ne sachant quoi faire. Seule une averse, un déluge comme l'a prévu la vieille Jalila, pourrait laver les ignominies déversées dans tes oreilles par monsieur l'ingénieur.

Un pas s'approche dans ton dos. Tu n'as pas la force de te retourner, tu n'attends plus le moindre élève ou parent. La voix de

Jalila effleure ta colonne vertébrale, la hérisse comme le ferait une araignée, se hisse sur ton épaule, balaie ta joue. Elle croit te rassurer sur le sort de Noor en t'annonçant qu'on l'a vue courir le long du fleuve en chantant à tue-tête comme une folle. Un nouveau-né sur le dos, elle puait le sang. Noor, pareille à n'importe quelle chatte qui aurait mis bas.

Jalila te conseille de rentrer dans ton pays maintenant que Noor ne craint plus rien et qu'Amina s'est éloignée de toi.

Laisse-les à leur sort, qu'elles redeviennent ce qu'elles étaient avant ton arrivée, des *hourmas,* pareilles à des chèvres. Elles sauront se débrouiller sans toi. Noor et Amina, les deux faces d'une même lune, vouées à mourir de la même éclipse. Deux jambes dans un même saroual. Pars la tête haute pendant qu'il est encore temps, après ce sera la fuite, les pierres amassées pour Noor s'abattront sur toi.

Chapitre 36

Tous les matins, tu traverses l'unique rue du douar à la recherche de tes élèves, sachant qu'ils ne viendront plus à l'école. Tu marches en regardant droit devant toi ; jamais les passants ni les femmes assises sur leur seuil. Les regarder revient à s'immiscer dans leur intimité, à les humilier. Tu n'aurais pas dérogé à cette règle si une fillette ne s'était étalée en travers de ton chemin. Tu la relèves, tu éponges son genou blessé, elle est prête à repartir, mais ses petits bras levés vers toi t'implorent de la porter. Chargée du petit corps, tu te diriges vers la première porte. Accroupie à l'ombre d'une haie de cactus pareille à celle de Noor, une femme courbée sur un chaudron fumant fait bouillir du linge. De dos on dirait une femme du pays. Le bruit de tes pas et les cris de l'enfant la font se retourner. Son voile tombant sur sa nuque découvre une chevelure flamboyante : le même or que les cheveux de la fillette. Elle s'affole, imagine le pire, crie *My god* trois fois de suite, t'arrache l'enfant des bras puis te remercie par un : *Thank you, miss.*

Avant sa disparition, Noor t'avait parlé de l'Irlandaise convertie à l'islam par amour. Tombée amoureuse de son *sais,* elle passa trois mois dans le haras qu'il gérait pour échapper aux recherches de son père, un archéologue parti dans le désert à la recherche d'ossements : des trésors qu'il numérotait avec un soin extrême puis expédiait au département anthropologique de l'Unesco.

Il creusait pendant que sa fille âgée de quatorze ans cavalait autour du douar. Sa chevelure soulevée par le vent contrastait avec la robe du cheval, noire comme le cul du diable. Tu attendais la suite mais Noor qui avait tout son temps fit un détour par sa propre personne : elle dit qu'elle n'a jamais été jalouse de l'Irlandaise sur laquelle grands et petits se retournent. Riche comme elle est d'une chèvre et d'un nom, elle n'est pas à plaindre, alors que la pauvre fille a perdu le sien : devenue Aïcha le jour de son mariage avec son *sais* après avoir été Kirstin. Les habitants de Khouf faisaient semblant de la chercher, alors qu'ils savaient où elle était. Le père désespéré repartit dans son pays convaincu qu'une bête féroce avait dévoré sa fille.

Son départ délia les langues. Kirstin sortit de sa cachette et fit trois enfants à son sais, trois blonds-roux avec des taches de soleil

au nombre des étoiles du ciel. Le mensonge n'a jamais été réparé. L'archéologue continue à pleurer sa fille et les habitants de Khouf qui craignent des représailles de l'ambassadeur d'Irlande continuent à nier, et à ne pas fréquenter Aïcha-Kirstin qu'ils considèrent morte. Heureuse ? malheureuse ? personne ne sait. Elle n'a jamais appris notre langue, ne parle qu'avec ses enfants, en anglais. Se contente de hocher la tête ou de la secouer pour se faire comprendre de son mari.

Te voilà face à elle dans sa mansarde pareille à toutes les mansardes ; les casseroles au mur luisent par intermittence. En face, deux photos : celle d'une jeune femme, réplique d'Aïcha-Kirstin, puis celle d'un homme aux cheveux blancs. Te voyant debout, elle t'avance une chaise, te remercie à nouveau. *Thank you, miss* sonne étrangement à travers la fumée de l'âtre, les matelas roulés dans un angle et le verset coranique suspendu à un crochet, dû à un habile calligraphie. Ton regard s'est arrêté sur une caisse, elle s'empresse de t'expliquer qu'elle contient tout ce que son père a laissé derrière lui, le fruit d'une année de fouilles.

— Il n'a rien emporté, fait-elle d'une voix lente. Il ne voulait rien garder du pays qui lui a pris sa fille.

— Pourquoi ne pas lui avoir écrit ? suggères-tu, étonnée par ton audace.

Sa réponse claque comme un fouet dans l'air :

— Il ne m'aurait pas reconnue. Kirstin n'est plus Kirstin. Elle a le visage d'Aïcha.

Dehors t'attendent la nuit et un brouillard d'insectes qui t'enferment dans leur cercle. Tu les chasses des deux mains et t'éloignes, décidée à ne plus la revoir.

Chapitre 37

La pluie absente pendant des années ne veut plus s'éloigner du douar. Réveillée par le bruit de l'averse, tu ouvres la porte comme chaque matin, sachant que personne ne viendra. Personne à part une silhouette assise sur une caisse. La pluie ne semble pas la déranger. Immobile sous les trombes d'eau, elle n'essaie pas de s'abriter, ne cille pas. Le visage ruisselant d'eau levé vers toi est celui de l'Irlandaise. Son doigt désigne la caisse que tu as vue hier chez elle. Elle veut que tu la rendes à son propriétaire, son nom et son adresse ainsi que son numéro de téléphone sont inscrits sur le couvercle. Comment lui faire comprendre que tu n'es pas habilitée à transporter des objets de fouilles sans l'agrément des autorités ? Elle ne veut rien entendre. Tu es sa seule amie dans le pays puisque tu as porté sa fille et pénétré sous son toit. D'une voix âpre, où les mots se bousculent pour aller plus vite, elle te parle de sa culpabilité de les avoir gardés chez elle alors qu'elle n'y a pas droit. Elle en souffre, son mari souffre autant qu'elle, les morts désossés, les vieux morts, les empêchent de vivre, leur portent malheur. Saïd n'a jamais progressé dans son travail. Leurs enfants sont continuellement malades. Le genou de la fillette suppure alors qu'elle l'a bien nettoyé à l'alcool.

— Les morts du désert ne veulent pas de nous, s'exalte-t-elle.

Puis cette phrase qui te bouleverse :

— Le chagrin de mon père ne semble pas avoir de fin. Pourtant je croyais avoir payé. Je ne suis jamais plus montée à cheval.

Aïcha-Kirstin ne te laisse pas le temps de réagir. Elle s'éloigne, droite comme un if alors que la pluie la cingle de toutes parts.

Chapitre 38

Imprévisible Jalila. Il y a deux jours, elle englobait dans le même mépris Noor et Amina. Le sort de la première lui importe peu aujourd'hui, toute son inquiétude se concentre sur la seconde.

Normal qu'elle soit égarée dans sa tête, t'explique-t-elle compatissante. La pauvre fille est née du mauvais côté du jour, entre soleil et lune, au crépuscule, à l'heure où les chats rasent les murs pour ne pas se prendre les pattes dans leur ombre.

— J'aurais mieux fait de la garder une heure de plus dans mon ventre.

— Parce que c'est ta fille ?

La stupéfaction te fait crier.

— Elle l'était avant ton arrivée. Elle s'est mise à avoir honte de sa vieille mère depuis qu'elle balaie sous tes pieds. Interdit de la saluer. Ordre de disparaître quand elle arrive quelque part. Amina redeviendra fille de Jalila quand tu videras les lieux et que Noor mourra sous les pierres. La pécheresse disparue dans la nature, ils vont s'en prendre à ma fille, il faut bien que ces pierres servent à quelque chose.

Te voyant pâlir, elle te précise que tu as peu de chances d'être lapidée pour la simple raison qu'ils ne sauront quoi faire de ton cadavre. Pas de place au cimetière de Khouf pour les hérétiques. Les *turbas* de Khouf réservées aux croyants.

Jalila souffle à la fois le chaud et le froid, te terrorise tout en faisant semblant de te rassurer.

— Ils ne toucheront pas à un seul de tes cheveux, étrangère comme tu es, mais t'humilieront, te chasseront du douar à coups de bâton comme une chienne.

Sautant du coq à l'âne, elle te demande ce que te voulait ce matin la femme de Saïd et ce que contenait la caisse. Ton silence l'exaspère. L'Irlandaise, elle en est certaine, veut fuir Khouf, son mari et ses enfants. Ses effets expédiés par toi, elle filera en douce, reviendra dans son pays et mangera à sa faim.

Cette femme est le diable, te dis-tu horrifiée. Tu fermes les yeux pour ne plus la voir. Sa voix te parvient de loin. Elle te conseille de pleurer un bon coup pour retrouver ta voix, de manger pour être moins fragile, tes os sont pareils à ceux d'une poule, capable

de tomber dès qu’on te souffle dessus. Noor et Amina t’ont épuisée. Jalila va s’occuper de toi. Jalila n’a rien à se reprocher. Jalila ne t’a pas battue. Jalila ne t’a pas craché à la figure. Elle t’a dit des mots pas plus gros que des grêlons. Il ne faut t’en prendre qu’à toi si tu tournes de l’œil à la moindre contrariété. C’est ton problème si tu as avalé ta langue, ton problème si tu as avalé un bourdon.

Chapitre 39

Noor partie avec son ventre de pécheresse, la haine des habitants de Khouf s'est tournée vers moi. La mauvaise graine, c'est Amina et personne d'autre, Amina qui déforme les esprits, jette des sorts dans les quatre directions, alors qu'elles sont dix, autant que les doigts des deux mains. Amina qui confectionne des talismans, alors que je n'ai ni ficelle pour les nouer ni ciseaux pour couper le fil qui les relie. Noor cachée dans le ventre de la montagne, le sable s'est replié derrière elle pour dissimuler l'empreinte de ses pas. Les gens de Khouf qui guettaient le moindre de ses déplacements, à l'intérieur de sa haie, la cherchent maintenant qu'elle leur échappe. Certains la voient gesticuler dans les branches d'un palmier, d'autres l'entendent dialoguer avec le rossignol du kadi à l'intérieur de sa cage. D'autres encore voient son reflet dans l'eau alors que l'eau a déserté Khouf ; déguisée en nuage, elle les nargue du haut de son trône, leur tire la langue et personne ne peut l'atteindre pour lui faire cracher son sang. Personne ne possède une échelle assez haute pour grimper jusqu'au ciel.

Noor devenue invisible, le muezzin concentre son discours sur la sorcière. « Kazaba al mounajjimoun. » *Les voyants ont menti, dit le Livre des livres alors que je suis loin d'être voyante et que je me contente de lire le marc de café comme d'autres lisent le journal. L'idée de crier plus fort que lui, de le traiter de menteur m'a traversé la tête hier lors du dernier « azan » de la journée. J'ai profité de l'obscurité pour l'accuser d'empiéter sur les plates-bandes du cheikh, le seul habilité à réciter des versets, et qu'il ferait mieux de se limiter à son « Allahou Akbar » qu'il ânonne de sa voix si perçante qu'elle fait grimacer l'air.*

La peau de Noor hors de portée de leurs mains, ils vont s'en prendre à la mienne. Interroger le café n'est pourtant pas un péché. Passe-temps pour les femmes oisives, gagne-pain pour moi depuis le départ des humanitaires et transformation du Centre en école pour ignorants. Je lis le marc plus vite qu'ils ne lisent l'alphabet, la moindre hésitation considérée comme un embarras à annoncer, un décès ou une mauvaise nouvelle. Payée pour donner de l'espoir. Je prédis la fortune aux démunies, un mariage pour les femmes seules et un veuvage rapide pour celles qui sont battues par leur mari. Ma bouche ne s'ouvre que pour faire plaisir. Impossible de convaincre le muezzin de ma bonne foi. Cinq fois par jour, du haut du minaret, il fustige les sorcières,

« kazaba al mou-najjimoun », *des paroles pourtant réservées au cheikh qui le laisse faire.*

« Les voyants ont menti » : sa voix fait sursauter le soleil somnolent du matin, le soleil acéré comme une épée de midi et celui moribond du soir. Voix de haine qui désigne sans les nommer ceux qui égarent leurs semblables avec leurs fausses prédictions.

« Nous avons préparé pour eux un châtiment exemplaire, avilissant. Nous les oublierons. »

Le muezzin vise les astrologues en même temps qu'Amina qui lit dans le marc de café contre une poignée de dattes et une assiette de chorba. Sa voix me poursuit, même dans le dépôt. J'aurais dû me méfier le jour où j'ai surpris Noor en train de s'épiler le ventre, un soin réservé aux jeunes mariées, jamais aux femmes enceintes, des outres pleines d'un sang prêt à fuser à chaque poil arraché.

Impossible de demander sa protection à l'étrangère : transformer les petits crétins en puits de connaissance et de science occupe ses esprits. Elle les trouve attachants alors qu'elle ferait bien de les attacher au palmier comme l'âne de Rahim et de leur donner du pain, pas de la craie ni d'ardoise.

« Les voyants ont menti. » Le muezzin veut ma mort et le tumulus de pierres entassées pour Noor va finir par s'abattre sur ma tête. Voix de crécelle, de scie rouillée, de roue embourbée, n'écoutant que mon instinct, j'ai grimpé hier jusqu'en haut du palmier. Une vraie performance. Deux temps trois mouvements, me voilà perchée aussi haut que lui, lui criant de descendre sur la terre ferme pour se mesurer à moi qui n'ai rien à me reprocher. Savez-vous ce qu'il a fait ? Lâche comme il est, il a fait celui qui n'a rien entendu et a tourné sa face de corbeau et sa mauvaise haleine vers la montagne comme s'il accusait les rochers de mensonge.

Le palmier escaladé avec la dextérité d'un bineur ou d'un cueilleur de dattes et redescendue sur terre, je n'étais plus la même femme. Amina la soumise devenue enragée, folle aux dires de ceux qui m'ont vue courir dans la nature de peur de frôler mes semblables. Les épis de maïs desséchés se redressaient sur mon passage et criaient : « Les voyants ont menti. » Les ronces balbutiaient la même phrase, jusqu'à l'herbe rase et terreuse qui, pour se démarquer de ses semblables, glapissait : « Brûlez la sorcière, mais qu'attendez-vous pour la brûler ? » Pour ne pas être en reste, une grenouille, la seule survivante de la sécheresse, s'est crue obligée d'ajouter son grain de poivre. Incapable d'articuler, elle se contentait d'ouvrir et de fermer la bouche sans émettre un seul son. J'ai continué à courir, de peur que les voix me rattrapent si jamais je m'arrêtais, courir nuit et jour plus vite que les

arbres, les ronces, l'herbe et la grenouille, à la recherche de moi-même, maigrissant à vue d'œil, devenant de plus en plus transparente, pareille à une vitre, insaisissable puisque invisible, donc introuvable. L'étrangère n'aura qu'à se débrouiller face à la meute qui fouillera son école pour me trouver.

Une dernière chose : les souffrances qu'on m'inflige depuis le départ des humanitaires ont un prix. Allah qui répare les méfaits et comble les injustices fera de moi une sainte. Je serai aussi grande que Sitt Zeinab, avec un puits deux fois plus grand que le sien et de l'eau à profusion. Les gens de Khouf, le muezzin en premier, y boiront à genoux, puis me remercieront, le front touchant terre trois fois de suite jusqu'à ne plus différencier leur tête de leurs pieds.

Chapitre 40

Le départ d'Amina après celui de Noor te laisse plus que jamais seule face aux quarante lanternes qui s'allument en même temps dès la fin de la cinquième prière. Tu préfères les savoir loin de Khouf et de son cheikh. Telle que tu la connais, Amina ne saura pas se défendre. Les mots pour l'innocenter fuiront sa langue plus apte à lancer des prévisions quand ce ne sont pas des insultes. La nuque ployée pareille à celle du mouton sous le couteau de l'égorgeur, elle se laissera faire sans protester. Noor disparue dans la nature, elle la remplacera même si elle n'a jamais commis le moindre adultère. La veille de sa disparition, elle t'a demandé la permission de dormir dans ta chambre, au pied de ton lit. Tu n'as pas refusé. Seules amies de Noor, vous êtes cimentées par la même peur. Roulée en boule sur le sol nu, elle sursautait à chaque bruit, à chaque coup de poing du vent dans les volets. L'aube l'a précipitée sur les sentiers vers les champs, dans une végétation devenue épaisse depuis la dernière pluie. Elle allait rejoindre Noor, partager son sort, même si elle n'a rien à se reprocher. C'est Noor qui a ahané sous le poids d'un homme, Noor qui fut foudroyée par le plaisir, Amina ne sentait rien avec Gonzagues quand il se frottait sur elle. Elle le laissait faire. Rendait service, rien de plus.

Devenue hors d'atteinte, elle continue à capter les bruits du douar et la voix haineuse du muezzin qui l'accuse sans jamais la nommer. La plaine traversée, elle se trouve face au désert dont elle craint la nudité. La moindre silhouette y est visible. Elle marche courbée jusqu'au sol, aurait rampé si le sable était moins humide.

Elle aborde la montagne avec un soupir de soulagement. Elle la connaissait de loin, jamais de si près. Le désir de rejoindre Noor lui donne des ailes, elle bondit de rocher en rocher, prend des risques, s'accroche à tout ce qui est à portée de ses mains pour se hisser jusqu'au sommet. « Je vais retrouver Noor », balbutient ses lèvres bleuies par l'effort. Un crissement de cailloux la jette contre terre. Quelqu'un la poursuit.

Amina rampe de tout son long vers une crevasse, se love sur elle-même, boule de terreur et de sueur. Le serpent qui lui fait

face debout sur sa queue est prêt à l'attaquer. Pétrifiée, elle ne fait rien pour lui échapper. Ses yeux hallucinés comptent les losanges noirs sur le ventre gris. La peur est-elle contagieuse ? Le reptile, après une amorce d'attaque, se coule sur le sol puis disparaît dans une fissure du roc.

Les jambes d'Amina se remettent en marche par miracle. « Je vais retrouver Noor », clame-t-elle cette fois à haute voix pour être entendue par la montagne qui le répétera en écho aux gens de Khouf. Entendre sa propre voix rebondir dans ses oreilles l'enivre. Elle crie de nouveau : Amina n'est pas une sorcière. Amina est une bonne fille. Ce sont les bons esprits, pas les mauvais, qui lui dictent ses visions. Amina n'a jamais fait de mal à personne. Elle est inoffensive, un peu perdue dans sa tête comme dit sa mendiante de mère.

Amina croit crier, croit parler alors que les mots n'arrivent pas à sa bouche. Ses lèvres n'émettent qu'une vapeur blanche due au froid qui sévit sur ces hauteurs.

Elle continue à marcher malgré le sifflement du vent dans ses oreilles. Un vent inquiet quand il surplombe le précipice, criard quand il se prend les pieds dans les ronces, muet lorsqu'il frôle un vautour. Elle ne s'accorde pas la moindre halte, elle doit retrouver Noor avant la nuit et le barrage. Avant le retour de l'ingénieur du chantier. Il serait capable de lui fermer la porte au nez, d'empêcher Noor de répondre à ses appels. Peut-être la tuera-t-il pour se débarrasser de sa présence, qu'il la coulera dans un bloc de béton pour ne laisser aucune trace d'elle. Les Frangis, tout le monde le sait, sont des gens sans pitié contrairement aux musulmans qui ont la peur d'Allah chevillée au cœur.

Le sommet foulé par ses pieds, Amina se sait hors de danger. Un monde sec et crissant l'entoure de toute part. Un espace d'un blanc osseux non souillé des mains des hommes. Elle aimerait s'y attarder, mais le devoir l'appelle en bas, des deux côtés de la ligne verte qui serpente entre deux haies d'arbres, sur une des berges du fleuve qu'elle ne doit pas perdre de vue si elle veut retrouver Noor. Comparée à la montée, la descente, elle le sait, ne sera qu'un jeu d'enfant. Elle se laissera emporter par son poids et se retrouvera dans la vallée sans avoir fait le moindre effort. L'essentiel est d'arriver avant la nuit et la fermeture du chantier.

Chapitre 41

La dernière prière de la journée a rassemblé les hommes de Khouf sur la place. Ils ont décidé de sévir. Leur autorité est en jeu. Qu'elle soit Noor ou Amina importe peu. Toute *hourma* qui quitte le douar sans la permission d'un homme est bonne à prendre. Transformés en chasseurs, ils ont encerclé la montagne, sondé toutes ses cavités, pénétré dans toutes les cavernes, crié dans toutes les fissures. Seul l'écho ayant répondu à leurs appels, ils ont essuyé la sueur de leur front et regardé autour d'eux. Vue de loin, la montagne leur paraissait grise alors qu'elle est blanche sous leurs bottes. Blanche et friable comme la craie et le sel. Faut-il croire ceux qui affirmaient que le désert était une mer à l'origine, que le khamsin l'ayant ensablé les chameaux avaient pris la place des poissons et les caravanes celle des navires ? Le soleil ayant bu la dernière goutte d'eau, une terre sourde fut livrée aux vents bavards qui ont effacé les dunes pour les regrouper en un seul bloc, en montagne grise vue du douar, blanche sous leurs bottes. Si blanche qu'ils oublient pourquoi ils sont là, oublient la femme à capturer. Noor ou Amina, peu importe le nom. Leur autorité est en jeu. Qu'adviendra-t-il d'eux si leurs épouses, filles ou mères se mettent à chercher le plaisir ailleurs qu'en eux, que des étrangers se mettent à les chevaucher à cru telles des juments sans licou et sans selle ?

Un bruit alerte Amina. Il ne s'agit pas d'un reptile cette fois, mais d'un être humain, un homme, sa respiration saccadée dit qu'il a couru, qu'il a fait des efforts pour l'atteindre. Elle s'interdit de bouger, ferme les yeux, il ne la repérera pas si elle-même ne le voit pas. Un saroual survole sa tête dans un bond, s'éloigne puis revient vers la crevasse où elle s'est coulée pour lui échapper. Deux braises fouillent la minuscule cachette. Suit un cri de victoire, un rire, celui de la hyène face à un cadavre. Cri de ralliement qui ameute les chasseurs éparpillés sur les deux versants, l'oreille aux aguets pour se regrouper et sévir. Des bâtons s'introduisent dans la faille, tapent à l'aveuglette sans savoir si le gibier est un animal ou une femme. Les coups ayant anéanti toute possibilité de se défendre, ils l'extirpent par les cheveux, puis l'achèvent à coups de bottes. Amina n'a droit qu'à leurs pieds, leurs mains refusent de toucher le corps abject qui a

failli leur échapper. Le visage en sang, les traits déformés par les blessures, elle continue pourtant à respirer. Est-ce Noor qu'ils ont capturée ? Est-ce Amina ? La nuit tombée plus tôt que d'habitude et la montagne plongée dans l'obscurité, ils sont incapables de se prononcer. Ils le sauront une fois arrivés à Khouf, sur la place où les attendent le cheikh, le kadi et tous les habitants du douar.

Traîné par une poigne de fer, le corps d'Amina bondit de rocher en rocher avec l'impression de voler quand la douleur s'intensifie jusqu'à devenir imperceptible. Amina se prend pour une hirondelle.

Le terrain plat après le relief accidenté. La plaine a pitié de ses os. Amina la ressent comme un drap de soie. Elle se laisse glisser à la fois morte et vivante. Reconnaît-elle la place de Khouf ? Rien ne le dit. Pourtant ses oreilles captent jusqu'à la dernière intonation le Allahou Akbar scandé par la foule. Allahou Akbar lui est si doux au cœur, aussi doux et suave que la voix du cheikh qui l'accueille par ces paroles :

— Nous ferons de toi, Noor, une martyre maintenant que tu as payé ta faute. Nous te fêterons à chaque coucher du soleil après le dernier azan, une fois tue la voix du muezzin. Les pierres sur cette place peuvent se disperser maintenant que Khouf a retrouvé sa dignité. Allah dans sa grandeur accepte ton repentir.

— Tout a été fait dans les règles, enchaîne le kadi. Nous avons écouté quatre témoignages de l'adultère comme l'exige la charia. Ceux des trois fils de la repentante et un quatrième que nous gardons secret pour le moment.

Amina qui mourait un peu plus à chaque pas effectué par ceux qui la traînaient est morte pour de bon cette fois. Il est vrai que ses yeux restent ouverts, mais il n'y a personne dedans ; vides, ses larmes ne sont pas de vraies larmes, incolores comme elles sont. Elle est morte comme un arbre scié, progressivement, basculant lentement à chaque déchirure de l'écorce avant de s'abattre dans un grand bruit.

Chapitre 42

Des cris et des youyous te poussent vers la place. Jalila t'arrête à mi-chemin et te conseille de quitter Khouf avant d'être rattrapée par les événements.

— Pour ne pas subir le même sort que l'autre.

Sans préciser le nom de cette autre.

À ta question s'il s'agit de Noor ou d'Amina, elle répond par une autre question :

— Comment le savoir ? Tous les morts se ressemblent. Ils sont capables de te lyncher après l'avoir enterrée. Sauve-toi maintenant qu'ils sont occupés. Ils ne t'ont jamais acceptée, jamais aimée. Grands et petits se méfient de toi. Tu parles deux langues alors que tu n'as qu'une seule bouche, l'arabe pour les amadouer, le français pour cacher tes vraies pensées. Sans ton intervention, Noor reposerait depuis des lunes dans le carré des lapidées et Amina continuerait à lire le marc de café pour une assiette de chorba. Tu leur as monté la tête, tu as fait croire à la première qu'elle avait le droit d'aimer, à la seconde qu'elle pouvait prédire l'avenir. Elles se sont crues des femmes alors qu'elles sont des femelles, sœurs de ce qui met bas, vêle, pond.

— Pars et qu'on n'entende plus parler de toi. Tes seules amies sont mortes l'une dans l'autre. Pas de vie pour Amina sans Noor et pas de vie pour Noor sans Amina. Elles étaient comme les doigts d'une seule main.

Joignant le geste à la parole, elle fait chevaucher son index par son majeur. Deux sarments secs sous une peau parcheminée.

La nuit efface tout ce qui est à sa portée. La table et le lit sont invisibles mais tu n'allumes pas. Tout te fait peur depuis ce soir. L'ombre du palmier sur le sable dessine une araignée géante. Le bruit de la gouttière te renvoie aux youyous féroces, aux langues tapant rageusement sur les palais. La gouttière maugrée, gronde, réclame vengeance. Trois coups sur ta vitre te donnent des espoirs insensés. Tu accours, prête à ouvrir à Amina ou à Noor, peut-être aux deux, vivantes malgré ce qui se dit, malgré l'attroupement autour de l'agonisante de la place.

Celle qui te donne l'ordre de la rejoindre n'est autre qu'Aïcha-Kirstin, sa lanterne posée à ses pieds éclaire un visage blême. Abdul a garé son véhicule en contrebas du douar pour que vous

ne soyez pas repérés. « Il a tout prévu pour que ton départ passe inaperçu », répète-t-elle pour la troisième fois.

Tu refuses de partir sans avoir revu Noor et Amina. Que vont-elles devenir sans toi ? Sa main sur sa bouche t'intime le silence. Les murs poreux de Khouf captent le moindre mot. Il faut se méfier de tout. Du kadi en premier, un insomniaque qui arpente le douar jusqu'à l'aube, et de Jalila qui dort adossée contre n'importe quel mur. Abdul ne permettra pas qu'on te tue, marmonne-t-elle d'une voix éraillée par la peur alors que cette éventualité ne t'a jamais effleurée. Ils t'enfermeront, tu serviras de monnaie d'échange contre du riz, de la farine, des boîtes de conserve, la France te réclamera pour la forme.

Tu seras leur otage. Tu paieras pour tes collègues qui ont quitté Khouf sans rendre visite au cheikh, comme on quitte une porcherie. Sauve-toi tant que tes jambes peuvent te porter et qu'Abdul se sent responsable de toi.

— Mais que deviendront mes élèves ?

Aïcha-Kirstin éclate d'un grand rire.

— Les doux deviendront des moudjahidinn, les violents des terroristes, et des imams ceux qui sauront échauffer les foules par leurs prêches.

— À qui laisser la clé pour Amina qui risque de revenir ?

— Abîmée comme elle est, elle ne risque pas de s'en servir, dit-elle d'une voix étranglée.

— Tu veux dire que la morte de la place n'est pas Noor ?

Aïcha-Kirstin répond par une main qui frappe l'air derrière son épaule. Elle préfère ne pas savoir. Te voilà serrant tes effets dans ta petite valise, prête à fuir.

Kirstin qui s'éloigne après t'avoir confiée à Abdul redevient Aïcha sous le voile qui l'enveloppe de la tête aux pieds.

Tu marches dans ses pas, sa lanterne éclaire les palmiers échevelés. On dirait des balais debout sur leur manche. Le vacarme de la place s'est mué en silence. Sont-ils réunis ailleurs, entre quatre murs, pour discuter de ton cas ? Abdul n'aime pas ce silence. Abdul te pousse à marcher plus vite. Vous foulez une terre rouge, le sable à l'approche du désert semble mêlé de sang. La porte du car refermée, Abdul démarre en douceur. Tu es son seul passager. Assise sur le banc arrière, vous dialoguez par-dessus quinze sièges vides. Les réponses et les questions posées de part et d'autre ne coïncident pas toujours. Qu'importe, tu te sens en confiance avec lui. Votre mariage jamais consommé vous lie l'un à

l'autre. Vous discutez comme un vieux couple. Comme deux amis, deux complices.

— Où m'emmènes-tu, Abdul ?

— Là où les hommes ont du cœur et les arbres de l'ombre.

— Comment savoir ce qu'est devenue Noor ?

— Les femmes qui allaitent sont protégées par la faim de leur enfant.

— Parce qu'elle a accouché ?

— Seules les pierres n'accouchent pas. Seules les pierres ne saignent pas. La ligne de sang qui va du barrage jusqu'à la route asphaltée est celui d'une femelle qui a mis bas.

— Pourquoi ne pas aller au barrage ?

Abdul secoue la tête.

— Le sang, dit-il, marche avec celui qui saigne comme l'eau avec le ruisseau. Seuls les arbres ne marchent pas. Ils passent leur vie d'arbre au même endroit, le visage tourné dans la même direction.

— Noor est donc vivante ?

— Aussi vivante que toi et moi.

— Et qui est la femme ramenée de la montagne ?

— Amina dans une robe de Noor. Allez savoir pour quelle raison elle la lui a empruntée. Voulait-elle mourir à sa place ? Seul Allah le sait.

Abdul se tourne vers toi malgré l'obscurité qui l'empêche de te voir.

— Combien d'enfants as-tu mis au monde, l'étrangère ?

— J'avais un chat, balbuties-tu, embarrassée. Il est parti.

— Parti comme le mari de Noor ? Qui sait si lui aussi ne va pas ouvrir un casino et gagner beaucoup d'argent…

Le sombre Abdul rit à gorge déployée, content de sa trouvaille. Croit-il te consoler en t'annonçant qu'un jour viendra où tu auras autant d'enfants que les étoiles du ciel ?

Sans le savoir Abdul vient de réveiller des désirs vieux de plusieurs années. Tu rêvais d'avoir un enfant de ton amant. Espoir déçu à chaque fin de mois. Le mince filet de sang qui souillait tes cuisses prenait-il source dans ton cœur ?

Heureux avec moi, il ne m'aurait pas quittée, tu poursuis pour toi-même alors qu'Abdul qui continue à penser au chat est d'un autre avis. Il te met en garde contre les chats, si imprévisibles, qui partent, reviennent pour mieux repartir. Incapables de fidélité.

Le bruit du moteur réveille des bourgades endormies. Le soleil du matin éclaire violemment la décharge. La montagne d'ordures attend les enfants pilleurs de rebuts. Abdul tient à te faire découvrir les quartiers périphériques où s'entassent ceux que la faim a chassés de l'arrière-pays. Les oiseaux désertent les champs en friche alors que les poissons ne quittent pas la mer. Il y a toujours à manger sur le littoral, même sous les toits en tôle ondulée qui défilent avec leur linge en lambeaux. Une ville en dehors de la ville l'encercle, l'étouffe. Tu n'avais pas soupçonné son existence lors de ton précédent voyage quand tu croyais avoir sauvé Noor de la mort alors que tu n'avais fait que la retarder, pour la céder à Amina, « née du mauvais côté du jour entre soleil et lune, dans la grisaille comme sa vie », dit Jalila.

Le cheikh et le kadi peuvent dormir tranquilles maintenant qu'une femme est morte sur la place face au monticule de pierres amassées par les habitants du douar. Leur pouvoir n'en sort que plus renforcé, Khouf étant éloigné de la ville. Ils n'ont pas à se soumettre aux lois d'une république qui les oublie. Khouf appartient au désert. Ses habitants ont d'autres soucis que ceux des villes qui se battent pour le pouvoir et la richesse. Eux se battent contre le sable qui envahit leurs masures, contre le khamsin qui les enferme chez eux comme des rats, contre la sécheresse qui esseule les puits. Khouf réfute les lois de la république.

Chapitre 43

Quand tu es arrivée à Khouf il y a plus de huit mois, ton cœur se serrait à la vue des enfants qui fouillaient la terre à la recherche de graines. Censée être là pour aider une population vouée à la mort, tu t'étais trouvée engluée dans la cruauté de mœurs venues du Moyen Âge. Tu leur as apporté la révolte au lieu de la nourriture. Noor t'a entraînée dans son malheur avant d'y entraîner Amina. Tu dois ton salut à l'Irlandaise, à leur répugnance à t'accueillir dans leur cimetière ainsi qu'à Abdul qui vient de t'embarquer dans son car aussi brinquebalant que ta vie.

Le soleil du matin arrivé par fracas éclaire le rétroviseur et ses yeux rougis par la fatigue.

— Tu dis que Noor est sauve. Qui est dans ce cas la morte de la place ?

Abdul dit ne pas connaître son nom mais ses cris. Les plus grands cris jamais entendus. Qu'ils n'étaient pas ceux d'un animal, ni ceux d'un être humain mais entre les deux. Le visage défiguré n'appartenait à personne. Certainement pas à Noor.

— Tu connais Amina ?

Abdul répond par une secousse de la tête. Il ne connaît que ceux qui ont emprunté son car, que la femme était devenue autre chose après qu'ils l'ont piétinée. Morte, ils continuaient à lui marcher dessus. Plus de bouche, ni de nez, mais deux yeux écarquillés qui continuaient à voir.

Le visage d'Abdul ruisselle de larmes alors que son véhicule traverse un pont qui surplombe un fleuve à sec.

La morte sans nom et sans visage de la place de Khouf court, ombre opaque entre les voitures, saute de toit en toit, prend les traits d'Amina, et tu te vois en train de frapper ta poitrine du poing pour que la piétinée, la défigurée ne soit pas elle.

Le désarroi a brouillé ta vue. Tu ferais bien de retourner dans ton pays. Tu vas devenir folle si tu continues à faire une fixation sur ces deux femmes. Aussi folle que le jour où tu avais décidé de rejoindre les humanitaires, alors que rien ne te prédisposait pour ce genre d'action, parce qu'un homme et un chat t'avaient quittée, le premier pour sa femme, le second pour le paradis des chats. Tu devais être si troublée que tu avais opté pour le pays le plus misérable du monde et pour un village craché en bordure du

désert, où les palmiers sont aussi bossus que des chameaux et le cheikh un despote qui fait régner la terreur. Tu avais fait du chat le point essentiel de ton exil. Lui vivant, tu n'aurais pas connu Noor, ni Amina, ni Abdul et encore moins le cheikh qui vous a mariés pour quelques pièces sonnantes. Un mariage par *mitaa,* le plus humiliant des mariages avec un père de seize enfants qui courent pieds nus dans les rues d'une ville détruite par la guerre puis par les tremblements de terre.

Abdul tient à te montrer les quartiers jamais reconstruits. Personne n'a relevé les bâtiments effondrés. Personne n'a déblayé les gravats, simplement repoussés des deux côtés de la rue pour permettre aux taxis chargés de touristes de s'emplir les yeux du spectacle et de prendre des photos.

Abdul qui se croit guide touristique nomme les rues et les échoppes qui les bordaient. Pharmacie, librairie, cinéma, restaurant, hôtel. Il veut te faire partager ses visions alors que tes pensées sont ailleurs. Elles tournent autour de la morte de la place. Que faisait-elle dans la montagne ? Et pourquoi les hommes de Khouf l'ont-ils traînée sur la pente avant de l'achever à coups de pied ? L'huile de sa lampe était épuisée, est l'explication d'Abdul. Te voyant incrédule, il te sert un deuxième dicton : « Pas un seul cheveu de ta tête ne tombera sans la permission du Créateur. » Éternelle soumission au sort. Tu bous à l'intérieur et te demandes quel est ce créateur qui distribue son huile à la va-comme-je-te-pousse, si généreux avec les uns, parcimonieux avec d'autres. La voix d'Abdul est-elle reliée au moteur ? Devenu muet depuis qu'il a arrêté son véhicule. Les Abdul ne pensent pas, ne se rebellent pas contre l'ordre établi, leur foi ne relève pas d'une mystique, mais d'une récupération de croyances venues du fond des âges et que, par indolence ou par paresse, ils ne songent pas à modifier. Ses mains fouillant sa poche extirpent une photo qu'il te tend par-dessus son épaule. Une poitrine ceinte par une cartouchière, une kalachnikov brandie face au ciel : c'est Abdul. Il s'était battu dans les montagnes, avait tiré sur les avions qui piquaient droit sur lui. Leurs bombes incendiaient hommes, arbres et rochers. Les camarades morts inhumés la nuit quand ils n'étaient pas pulvérisés. On enterrait un bras, une jambe, parfois un doigt, puis on priait. Il n'était pas question de les laisser aux loups et à la neige.

Tu regardes la photo puis les immeubles déchiquetés, les étages tombés sur d'autres étages. Une végétation dense a poussé à l'intérieur des chambres. Une armée de chats faméliques et de rats

adipeux poursuivent la guerre interrompue par les hommes.

— Nous reconstruirons, nous renaîtrons de nouveau, balbutie-t-il entre ses moustaches.

Tu lui rends la photo avec l’espoir insensé qu’Amina, elle aussi, renaîtra un jour.

Chapitre 44

La Maison de la veuve et de l'orphelin surgit, bloc gris, après un tournant. Abdul t'ouvre la portière, t'aide à mettre pied à terre, te sourit pour te rassurer. Il recule lorsque tu lui tends une pièce de monnaie, prix de ton voyage. Il refuse d'une secousse de la tête puis te tourne le dos. Ses pieds foulent ton ombre sur l'asphalte avec une sorte de rage. Il t'a traitée en amie et tu lui opposes son statut de conducteur de car. Son silence est strident. Il n'a plus rien à te dire et te laisse pénétrer seule dans le bâtiment. Tu lui es devenue une étrangère. « Tout être né ailleurs est un étranger », dit un dicton du pays. Peut-être t'assimile-t-il aux « Roussis » qui ont détruit son pays. Seule au milieu de la chaussée, encerclée par les klaxons des voitures, les cris des marchands, le vacarme des charrettes, tu peines à traverser.

Les trois sœurs pouffent de rire dans leurs mains en te voyant hésiter à enjamber leur seuil.

— Devine qui t'attend à l'intérieur ? clament-elles d'une même voix.

Voyant que tu ne devines pas et voulant t'aider, la plus jeune te conseille de donner ta langue au *wawi,* au renard dans la version locale.

— Je donne ma langue au wawi, répètes-tu avec soumission pendant que tes yeux s'immobilisent dans tes orbites.

Noor, un bébé sur sa hanche, s'appuie sur le chambranle d'une porte.

— Comment est-elle arrivée là ? demandes-tu dans un grand vertige.

Trois réponses te sont servies par les trois sœurs qui parlent en même temps. À toi de faire le tri entre le vrai et l'inventé.

— Elle est arrivée à pied et a marché pendant une semaine entière, clame l'une.

— C'est faux. Elle serait morte si un charretier n'avait eu pitié d'elle et de son enfant. Il l'a chargée entre deux sacs de lentilles, la coupe l'autre.

— Les deux se trompent, déclare l'aînée. Elles disent n'importe quoi. Noor est parmi nous grâce à Abdul, qu'Allah le couvre de ses bienfaits. Cet homme mérite le paradis avec les quarante houris

promises par le Prophète.

Chose bizarre, Noor a approuvé les trois versions. Noor, un liquide qui prend la forme de tout contenant, une pâte à modeler, Noor pareille aux palmiers de Khouf prêts à plier l'échiné devant n'importe quel vent venu du désert.

Qu'elle ait voyagé à pied, en charrette ou en car, quelle importance ? Le miracle est qu'elle est là avec son bébé qu'elle te présente. Sans toi l'étrangère, il serait enfoui avec sa mère sous un tumulus de pierres, disent ses lèvres, et elle te tend l'enfant.

Puis :

— Garde-la si ton cœur te le dit. C'est une fille. Elle s'appelle Basilic.

Plaisante-t-elle ?

Mais elle insiste, la dépose même entre tes bras.

Cadeau à la fois magique et embarrassant. Une odeur de lait et de duvet monte à tes narines. Te voilà mère sans avoir porté ou accouché. Tu sanglotes sans raison. Les femmes aux seins opulents t'encerclent, entourent tes épaules de leurs bras, frottent ton dos de leurs mains boudinées. Elles te consolent avec le linge chaud des mots affectueux. Une jupe retroussée essuie tes larmes puis te mouche. On t'annonce la fin des misères de Noor qui n'a plus rien à craindre maintenant que le ministre oppresseur du vice a été renversé, renvoyé chez lui ou même pendu au bout d'une corde. Elles te racontent ce que tu sais déjà mais que tu feins de découvrir pour leur faire plaisir. Elles parlent pour parler, vont de sujet en sujet mais reviennent toujours au bébé de Noor qui s'agrippe à toi. Même visage anguleux que sa mère, même vert pour les yeux, même peau dorée.

— Tu es sa deuxième mère, t'expliquent-elles pour la centième fois. Garde-la le temps qu'elle s'habitue à toi, le temps que Noor fasse un saut au douar pour replanter ce que Moha a arraché. Du basilic en premier mais surtout des fleurs qui se moquent de la sécheresse, de la canicule et du froid, toutes les fleurs que Dieu a créées. L'heure de la tétée ayant sonné, Basilic fouille ton corsage à la recherche d'un sein. On te demande de faire semblant. Une main te glisse un biberon entre les doigts, une autre t'aide à t'asseoir, cale ton dos avec des coussins, remplace tes chaussures par des babouches confortables. Elles sont aux petits soins pour toi. Elles feront pareil pour toute nouvelle accouchée. Un loukoum fourré dans ta bouche pour enlever son acidité au lait. Un verre de jus d'amande pour le faire affluer. Deux gouttes d'essence de fleur d'oranger pour chasser les coliques, et pour la nuit la tisane de

pavot, prodigueuse de sommeil.

Chapitre 45

Des pleurs d'enfant te réveillent en pleine nuit. Ils proviennent de la chambre du fond où dorment Noor et son bébé. Tu es la seule à t'inquiéter, la seule à te lever. Tu cherches ton chemin dans l'obscurité totale parmi les matelas étalés à ras du sol, enjambes les corps endormis, marches sur d'autres mais personne ne s'en plaint. Le paquet vagissant est sur le point de s'étouffer. Tu le prends dans tes bras, il se calme aussitôt. Tu reconnais Basilic à son odeur, au vert de ses yeux, les seuls visibles dans le noir. Tu cherches Noor à tâtons. La femme que tu secoues est mécontente d'être réveillée. Elle te conseille d'une voix pâteuse de retrouver ton matelas et de cesser de chercher Noor partie chez elle.

— Où ça chez elle ?

— A Khouf chez son mari qui va la reprendre dans sa maison, Dame parmi les Dames, Zahi, Zad, Zein vont retrouver leur mère et la fille de l'étranger ira à l'étrangère. Elle voulait te faire ses adieux mais Abdul la pressait, son car part toujours à minuit. Moha ne fera pas de difficultés pour l'épouser de nouveau maintenant qu'elle n'est plus enceinte. Elle va pouvoir s'occuper de son jardin, replanter du basilic, des tomates, des courgettes et, pourquoi pas, des fleurs qui n'ont peur ni de la canicule ni du froid. Tout lui réussit maintenant que la fatwa a été appliquée sur l'autre. Il fallait qu'une femme meure sous les pierres. Peu importe son nom. La place de Khouf a bu le sang, les pierres n'ont plus qu'à s'éparpiller. Une hourma a payé pour une autre. Il n'y a pas de quoi en faire une histoire. Allah dans sa grande mansuétude saura la dédommager.